

République Algérienne Démocratique et populaire
Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche Scientifique
Université Amar TELIDJI –Laghouat –
Faculté des lettres et des langues
Département de Français



Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Master 02

Option : Sciences du langage

Thème :

La traduction des culturèmes
visibilité/invisibilité et rapport à l'étranger
Traduction d'*Al-Sukkariya*
Étude comparative

-Présenté par :
Bouhouia Marwa

-Sous la direction de :
M. Aïna Kamel

-Membres du jury
Président : Monsieur Grari.
Examineur : Monsieur Benali
Directeur : Monsieur Aïna

Année universitaire : 2021/2022

Dédicace

Je dédie ce travail à ma famille et mes
enseignants

Merci d'être toujours là pour moi.

Remerciements

Nous tenons à remercier notre Bon Dieu, le Tout puissant de nous
avoir permis de mener ce modeste travail

Ce travail n'aurait pas pu aboutir à des résultats satisfaisants sans
l'aide et les encouragements de plusieurs personnes que nous
remercions.

Nos vifs remerciements vont en premier lieu à notre directeur de recherche
Mr. Aina kamel pour la confiance qu'il nous accordée, pour
ses précieux conseils, ses encouragements et sa disponibilité.

Nous remercions également les membres du jury d'avoir accepté
d'évaluer ce travail

Enfin pour éviter le risque d'oublier quelqu'un, nous remercions
toutes les personnes que nous avons côtoyées et qui nous ont
aidés, de près ou de loin.

Nous sincères remerciements vont pour tous les amis qui nous ont
accompagnés durant notre vie estudiantine.

Résumé

Les culturèmes sont des éléments porteurs de complexité, étant donné qu'ils sont difficiles à traduire. Le traducteur peut adopter des stratégies diverses pour rapporter les culturèmes dans d'autres langues tout en préservant ou en modifiant la signification du texte source, ce qui dépend fortement de son choix d'être soit visible ou invisible dans sa traduction. L'objectif de ce mémoire est de montrer comment un culturème est traduit et de déterminer les différences /similitudes entre la traduction française de Vigreux et la traduction anglaise de Hutchins et Kenny .L'étude cherche, également, à révéler si le traducteur est visible ou non. Dans cette étude comparative, nous allons prendre comme objet d'analyse Al-Sukkariya et ses deux traductions. Les culturèmes sont classés selon les catégories adoptées par Nida. Grâce à l'analyse des données, nous sommes arrivés à confirmer nos hypothèses de départ, à apporter des éléments de réponse à notre problématique et à révéler la position des traducteurs. Tandis que Vigreux opte pour des procédés de traduction directe, Hutchins et Kenny emploient une diversité de procédés orientés vers la langue cible qui lui permettent de trouver des alternatives. Dès lors, les résultats finals de la recherche montrent que Vigreux est visible dans Le Jardin du Passé, alors que Hutchins et Kenny sont invisibles dans Sugar Street.

Mots clé: culturèmes, Le Jardin du Passé, Sugar Street, Vigreux, Hutchins et kenny

Abstract

The culture specific items pose risks, taking into account that it is very difficult to translate them. The translator may adopt various strategies in order to transform the culture specific items while preserving or modifying the signification of the source text which strongly depends on his choice to be either visible or invisible in his translation. The aim of this thesis is to show how the culture specific items are translated, to identify the differences/ similarities in the French translation provided by Philippe Vigreux and in the English translation achieved by Hutchins and Kenny. The study seeks as well to reveal whether the translator is visible or not. In this comparative study, we will take Al-Sukkariya and its tow translations as an object of analysis. The culture specific items are classified according to the categories adopted by Nida. Through data analysis, we have come to disprove our initial hypothesis, to find answers to our problem and to reveal the position of the translators. While Vigreux opted for direct translation processes, Hutchins and Kenny employ a variety of target language-oriented processes, Therefore, the final research results show that Vigreux is visible in Le Jardin du Passé, while Hutchins and Kenny are invisible in Sugar Street

Keywords: the culture specific item, Vigreux ,Hutchins et kenny,Le Jardin du Passé, Sugar Street.

المخلص

تعد الالفاظ ذات الحمولة الثقافية من بين العناصر الاكثر تعقيدا حيث انها الاصعب ترجمة , يمكن للمترجم ان يقوم بالاعتماد على العديد من الاستراتيجيات من اجل نقل الالفاظ ذات الحمولة الثقافية الى لغات اخرى مع الحفاظ على أو تعديل معنى النص الاصلي،حيث يعتمد هذا الامر وبشكل كبير على اختياره في ان يكون ملحوظ او عكس ذلك في ترجمته.

الهدف من هذه المذكرة هو ابراز كيفية ترجمة الالفاظ ذات الحمولة الثقافية وكذا تحديد اوجه الاختلاف والتشابه بين الترجمة الفرنسية التي قام بها فيليب فيغروا و الترجمة الانجليزية التي انجزها كل من هاتشانس وكيني ،كما نسعى من خلال هذا البحث الى معرفة مما اذا كان المترجم ملحوظا ام لا.في هذه الدراسة التي تعتمد على المقارنة سنتخذ السكرية كموضوع بحث بالإضافة الى نسختين مترجمتين عنها .كما ان الالفاظ ذات الحمولة الثقافية تم تصنيفها وفقا للفئات المعتمدة من قبل نيدا .لقد توصلنا من خلال تحليل البيانات الى تأكيد فرضياتنا الأولية، وكذا الحصول على عناصر اجابة لإشكاليتنا ،بالإضافة الى الافصاح عن وضع المترجم .في حين ان فيغروا يفضل عمليات الاقتراض ،فان هاتشانس وكيني يستعملون مجموعة متنوعة من العمليات الموجهة نحو اللغة المستهدفة ،وهذا ما يمكنهم من ايجاد بدائل .بالتالي فان نتائج البحث النهائية تظهر ان فيغروا ملحوظ في Le Jardin du Passé ،بينما هاتشانس وكيني فهما غير ملحوظان في Sugar Stree .

الكلمات المفتاحية : هاتشانس وكيني, فيغروا, الالفاظ ذات الحمولة ,Le Jardin du Passé ,Sugar Stree.

Tables des matières

Dédicace	
Remerciements	
Résumé	
Liste des figures	
Introduction	

Chapitre un : La culture

1.1 Introduction	4
1.2 La culture	4
1.2.1 À la recherche d'une définition	5
1.2.1.1 Culture en anthropologie	8
1.2.1.2 Culture en sociologie	10
1.2.2 Culture et langue	12
1.2.2.1 Culture et traduction	15
1.2.2.2 L'intraduisibilité culturelle.....	16
1.3 Les unités marquées par la culture	18
1.3.1 Catégories de culture	21

Chapitre deux : Les approches de traduction des culturèmes

2.1 Introduction	31
2.2 La traduction	31
2. 2.1 La traduction littéraire	32
2.2.2 La traduction : rapport à l'étranger	33
2.3 Approches théoriques pour la traduction des culturèmes	34
2.4 Les procédures de traduction des culturèmes.....	45
2.4.1 Stratégies de Graedler	45
2.4.2 Stratégies de Pederson :.....	45
2.4.3 Les procédures de traduction d'Hervey et Higgins	49
2. 4.4. Les procédures de traduction proposées par Vinay et Darbelnet	50
2..5 Conclusion	54

Chapitre trois : Analyse des données

3.1 Introduction	53
3.2 Présentation du corpus	53
3.2.1 Résumé de l'œuvre.....	53
3.2.2 Les raisons du choix de l'œuvre	54
3.2.3. Corpus des traductions servant à la comparaison	54
3.3 Méthodologie	56
3.4 Comparaison des culturèmes dans Le Jardin du Passé et Sugar Street	56
3.4.1 Culture matérielle	56
3.4.1.1 La nourriture	56
3.4.1.2 Les vêtements	59
3.4.1.3 Les lieux	64
3.4.2 Religion	67
2. 3.4.3 Les termes d'adresse	70
3.5 Les résultats	73
3.6 Conclusion	81

Conclusion

Bibliographie

Listes d'abréviations

Liste d'abréviations :

LS : Langue Source

TS : Texte Source

LC Langue Cible

TC : Texte Cible

CCP : Charge Culturelle Partagée

Liste des figures :

Figure 1 : Les stratégies de la traduction de culture matérielle (nourriture)

Figure2 : Les stratégies de la traduction de culture matérielle (vêtements)

Figure3 : Les stratégies de la traduction de culture matérielle (vêtements)

Figure 4 : Les stratégies de traduction d'expressions religieuse

Figure5 : Les stratégies de traduction des noms propres

Introduction

La traduction apparaît comme un domaine majeur de recherche dans les sciences humaines et sociales depuis deux ou trois décennies, provoquant une production scientifique dans le but d'expliquer de nombreux phénomènes qui n'ont pas encore été suffisamment approfondis. Le point de vue comparatif en traduction est au cœur même de la traductologie. À plus grande échelle, on pourrait l'illustrer en regardant l'étroite relation qui lie la traductologie et la littérature arabe mondiale. En traduction littéraire, une grande importance est associée à la notion de culture.

La culture entretient une relation étroite avec la langue et dans tout code linguistique les différentes unités lexicales portent des informations culturelles. Ces dernières sont rarement équivalentes d'une langue à une autre. En traduction, le transfert de ces différentes unités et le passage d'une langue à une autre avec la préservation de l'intention de l'auteur original reste une tâche difficile à réaliser. Certains théoriciens considèrent que le transfert des culturèmes est quasi impossible car ils sont différents d'une langue à une autre. Cependant ce transfert est possible pour d'autres puisqu'il existe des culturèmes communs ou qui nécessitent une modification.

Les culturèmes dans un texte littéraire sont souvent considérés comme problématiques pour le traducteur. Hurtado Albir confirme que « la traduction ne s'effectue pas seulement entre deux cultures différentes; la traduction est donc une communication interculturelle. C'est le transfert d'éléments culturels contenus dans un texte de départ vers une langue cible, c'est l'une des difficultés majeures auxquelles sont confrontés les lecteurs-traducteurs» (Hurtado. 2001). Dès lors, la traduction n'est plus perçue comme un simple processus de substituer un texte source par un texte cible en changeant la langue, mais elle constitue un moyen qui aide à mieux comprendre l'autre, son histoire, ses traditions et son système de valeurs ; c'est à dire sa culture.

Dans le but de traduire la culture, la tâche du traducteur est de mettre en œuvre la stratégie adéquate pour chaque situation dans l'activité de traduction, ainsi que « ...le texte traduit doit être un lien où une autre culture émerge, où le lecteur a un aperçu de la culture de l'autre» (Venuti, 1995, p.306). Cependant, entre préservation et modification, l'intention du traducteur derrière son choix peut s'inscrire dans un but particulier ; visibilité ou invisibilité..

Le roman arabe qui est enrichi de la culture a connu la mondialisation grâce à la traduction. *Al-Sukkariya*, le deuxième roman de la trilogie du Caire, écrit par Nadjib Mahfoud, est traduit vers le français par Philippe Vigreux, et vers l'anglais par William Hutchins et Olive Kenny. Les traducteurs ont certainement eu des difficultés par rapport au transfert des culturèmes, ainsi qu'ils ont opté pour un choix particulier. La question qui se pose est donc :

- Quelle position le traducteur prend-t-il vis-à-vis de la traduction des culturèmes? Et Quelle est l'objectif du choix des stratégies mises en œuvre pour traduire?

Pour répondre à ces questions nous proposons les hypothèses suivantes:

- Le traducteur Français pourrait être visible lors de la traduction des culturèmes, alors que le traducteur Anglais pourrait être invisible.
- En optant pour les stratégies appliquées dans leurs traductions, Philippe Vigreux viserait la préservation de toute trace d'étrangeté, cependant William Hutchins et Olive Kenny chercheraient la négation de la trace de l'autre.

Le fait de manipuler trois langues m'a permis de constater, à travers mes lectures, l'existence des romans arabes mondiales qui sont traduits vers plusieurs langues ; une traduction peut être capable ou non de refléter la version originale, particulièrement ses éléments culturels. C'est dans ce contexte, que je vais essayer d'aborder une étude comparative de deux traductions.

Cette recherche se donne comme objectif l'étude des problèmes culturels dans la traduction et les façons de s'y prendre pour surmonter les écarts culturels. Egalement, nous essayerons de montrer comment un élément lié à la culture est traduit et de déterminer les différences / similitudes entre la traduction française de Philippe Vigreux et la traduction anglaise de William Maynard Hutchins et Olive Kenny, ainsi que de préciser le rapport à l'étranger dans chaque traduction. A cet égard, le fameux roman de Nadjib Mahfoud *Al-Sukkariya* a été choisi pour établir une étude comparative des traductions ; française et anglaise, Nous essayerons de comparer les stratégies de traduction utilisées par chaque traducteur, dans les deux versions, pour transférer les culturèmes qui constituent un aspect majeur dans *Al-Sukkariya*.

Le travail que nous proposons est réparti en trois chapitres :

Chapitre 1 : présentera la notion de culture sous divers angles, le problème lié à l'intraduisibilité culturelle et les différentes catégories de culture.

Chapitre 2 : portera sur la traduction de façon générale, ainsi que les approches et les stratégies mises en œuvre pour traduire les culturèmes.

Chapitre 3 : sera consacré à l'analyse des données recueillies.

La traduction relève d'une discipline comparative qui a pour but d'expliquer les procédés de traduction. « La stylistique comparée part de la traduction pour dégager ses lois ; le traducteur utilise les lois de la stylistique comparée pour bâtir sa traduction » (Vinay, J.-P et J. Darbelnet, 1958). Par contre ; son objet n'est pas particulièrement linguistique mais beaucoup plus large comme le souligne Mounin (1963): « Le traducteur ne doit pas se contenter d'être un bon linguiste, il doit être un excellent ethnographe, ce qui revient à demander non seulement qu'il sache tout de la langue qu'il traduit, mais aussi tout du peuple ». Ensuite, Edmond Cary, propose une définition très pertinente de la traduction étant « une opération qui cherche à établir des équivalences entre deux textes exprimés en des langues différentes, ces équivalences étant toujours et nécessairement fonction de la nature des deux textes, de leur destination, des rapports existant entre la culture des deux peuples, leur climat moral,

intellectuel, affectif, fonction de toutes les contingences propres à l'époque et au lieu de départ et d'arrivée ». (1985, p. 85)

Afin d'étudier le transfert des culturèmes nous réaliserons une étude comparative de deux traductions du roman *Al-Sukkariya*, une traduction française et une autre anglaise. La méthode comparative permettra d'analyser les données en dégagant le changement effectué dans le passage de l'arabe vers le français et vers l'anglais. Les culturèmes seront divisés en trois parties : La culture matérielle, noms et religion. Chaque élément sera analysé dans un tableau ; on présentera la phrase qui le comporte et on l'accompagnera avec des notes. Elles nous permettent de savoir le problème de traduction confronté et ainsi la remédiation et l'objectif du traducteur derrière son choix.

L'histoire de l'humanité est liée à la traduction qui unit les hommes, les aide à se communiquer et permet une meilleure adhésion entre leurs différentes cultures. La traduction littéraire est un moyen d'extérioriser la culture d'un peuple notamment à travers les culturèmes. Notre piste de recherche sera donc ; les stratégies de transfert des culturèmes d'un roman arabe vers le français et l'anglais. Notre travail de recherche se limite à un nombre particulier des culturèmes qui sera déterminés ultérieurement. Ces éléments seront récupérés à partir des deux traductions. L'indisponibilité des documents nécessaires peut emporter un grand problème pour la réalisation de ce travail ainsi l'insuffisance du temps accordé à la recherche.

Chapitre I: La culture

1.1 Introduction :

Afin d'étudier la question du transfert des culturèmes d'une langue à une autre, nous aborderons dans ce chapitre les éléments suivants : dans un premier temps, nous tenterons de cerner la notion de « culture » tout en navigant dans des définitions fournies par différents chercheurs sous divers champs de recherche. Ensuite, nous jetons la lumière sur le rapport entre culture et traduction et entre culture et langue tout en se focalisant sur le tournant culturel et l'intraduisibilité. Enfin, nous présenterons les différentes catégories de culture qui seront adopter dans notre analyse et les approches de traduction afin de mener une étude comparative entre les traductions et le texte source (TS) et d'examiner les problèmes confrontés lors de la traduction des culturèmes d'une langue à une autre.

1.2 La culture:

On ne saurait aborder la question du transfert de culturèmes d'une langue vers une autre sans introduire le concept de culture. En l'absence d'un consensus, une difficulté majeure découle de la pluralité de définitions accordées à la culture, il n'existe pas donc une définition universelle. Effectivement, le concept est vaste et multiface du fait qu'elle est traitée par plusieurs champs et vue sous divers angles. Afin de s'approcher au plus près la signification de la culture, il est important de naviguer dans les différentes considérations de ce concept et, qu'on lui porte. Car, si on n'arrive pas à cerner soigneusement la conception de la culture, comment le traducteur peut même espérer à effectuer sa tâche ?

Étymologiquement, le terme culture est issu du latin *cultura*, selon Bénéton (1975) le mot signifiait en premier lieu la production agricole, alors Demorgon (2004) signale qu'il référait à « (...) une étendue limitée de territoire que l'on travaille pour y faire pousser des plantes» (p.3). Pourtant, cette notion est réellement beaucoup plus large et classée sous plusieurs formes ce qui explique la difficulté de spécifier, limiter et déterminer cette notion.

D'un point de vue historique, la culture a véritablement toujours existé, mais elle n'a été définie qu'au XVIIIe siècle. Le philosophe et le juriste allemand Samuel von Pufendorf (1632-1694), dans ces écrits portant sur le droit naturel, a entamé pour la première fois la notion de la «culture » sous sa dimension moderne. Grâce au mouvement des lumières, la notion est introduite dans la langue allemande pour devenir «kultur» ; terme qui réfère aux arts, aux sciences et à la spiritualité (Cuhe, 2004). D'après Jahoda (1992), le terme, durant la

même époque, acquiert en France la signification du développement des goûts et de l'esprit ainsi qu'il a reflété la qualité d'une personne éduquée.

1.2.1 À la recherche d'une définition :

Dans une tentative de donner une définition générale ou spécialisée, des théoriciens de tous les domaines ont consacré des milliers de pages à la notion de culture. M. Byram (1992) distingue plusieurs domaines recouverts par la culture : un domaine idéologique impliquant les normes, valeurs et croyances liées à une communauté, un domaine documentaire regroupant les productions des intellectuels ou artistes, les connaissances explicites sur les pays, l'histoire, la géographie, les questions contemporaines, et domaine social, englobant le réseau communautaire des hommes, leurs mode de vie, leurs interactions verbales et non verbales, les caractéristiques des relations sociales, rôles joués par chaque sexe et par chaque génération.

Par ailleurs, des théoriciens Étatsuniens, Stewart, Edward et Milton-Bennet, font la distinction entre culture subjective, et culture objective ; la première porte sur les aspects psychologiques d'une culture, les croyances, les systèmes de valeurs et les schémas cognitive, alors la deuxième couvre les institutions et les artefacts qu'elle crée, à titre d'exemple ses habillements, sa structure économique, son ordre politique, et ses productions littéraires et artistiques. Dans les champs de recherche interculturelle, les chercheurs ne se limitent pas à un nombre limité de type de culture, mais ils mettent en avant d'autre type de culture tel que la culture ethnique, la culture régionale, la culture féminine ou masculine la culture professionnelle, la culture de classe, la culture d'une classe d'âge, etc. Invitée peu à peu dans plusieurs disciplines et regroupée sous divers classement, le concept de culture tombe dans le piège de son succès dans la mesure où cette utilisation dans différentes disciplines ne participe pas à sa meilleure délimitation, au contraire, elle entraîne une variété de définitions. Cette mission s'annonce difficile, voire impossible.

D'ailleurs, avant même de posséder une nomination et d'être organiser dans un système social, politique et économique concret, la culture comme indiquée dans le modèle de culture de Dumont (1986) a toujours constitué un élément abstrait de nos habitudes et comportements, une pierre angulaire de notre identité, elle peut être un facteur relativement unifiant pour certains, alors que pour d'autres il est différenciateur. C'est à dire, nous avons une idée intelligible sur la désignation. Cependant, la tâche de concrétiser l'idée sous forme de mot n'est guère facile. Jean-Louis Cordonnier, dans son ouvrage Traduction et culture, signale

le problème lié à la définition de la culture et mentionne pour cela certains auteurs. La complexité et la subjectivité de la culture empêche Dumont de trouver une définition rigoureuse :

Je dois avouer qu'il est bien difficile de parler de « culture » avec quelque rigueur. Nous parvenons à en parler entre spécialistes, même si des volumes ont été écrits aux USA sur la question de savoir ce qu'est une culture et comment on peut, ou non, définir la culture. Nous prenons des mots dans des acceptations différentes selon l'objet que nous avons en vue, et cela comporte des arrières pensées diverses où l'on pressent l'influence des traditions nationales dont nous sommes nourris, de sorte que les cultures se croisent déjà sous le mot même de « culture ». (Dumont).

En effet, les définitions introduites par différents théoriciens et spécialistes ne font jamais l'objet d'un consensus bien plus, elles sont critiquées, reprochées et mises en question fréquemment. Ce manque de consensus autour de la définition de la culture est souligné par Louis Dollo et Francis Affergan, le premier considère que « Le mauvais usage du mot « culture » vient de son caractère insaisissable, en fait de l'impossibilité de lui donner une définition correcte et acceptable par tous » (L.Dollo). Alors que le deuxième est plus décisif dans son opinion à cet égard, il affirme que « La définition de la « culture » [...], personne ne s'entend là-dessus » (F. Affergan). En addition, Byram (1992, p. 68) souligne qu'« il n'y a dans la pratique aucune définition unique et universellement reconnue de ce qu'est la culture ». S'appuyant sur les dires de Kaplan et Hamers (1972, p. 3) qui décrivent le terme culture comme « un mot fourre-tout qui [...] ne peut servir d'instrument d'analyse », Byram considère que la tentative de traduire la culture est « une tâche ardue » (1992, p. 111).

Tandis que le processus d'introduire d'autres définitions est toujours en cours, Byram (1992, p. 111) signale que la complexité de définir le terme culture est relativement injustifiée du fait que « le mot culture est une étiquette aussi acceptable qu'une autre pour désigner le phénomène global ou le système de signification à l'intérieur duquel les sous-systèmes que sont la structure sociale, la technologie, l'art et d'autres encore existent en interconnexion ».

Cette multiplicité invitent certains auteurs de proposer en quelque sorte des définitions qui prennent en considération tous les champs d'application de la notion de culture, s'exempter au grand maximum les critiques et de définir la culture de façon la plus fidèle possible. Toutefois, l'intégration de tous les domaines de la culture partage à rendre les définitions ardues et très difficiles à interpréter. Dans les lignes suivantes, nous allons avancer

trois définitions proposées respectivement par Lévi-Strauss (1950), Alexander Thomas (1993) et Jean-Paul Piriou (2003).

Commencent par Lévi-Strauss qui considère la culture comme :

Un ensemble de systèmes symboliques au premier rang desquels se placent le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'art, la science, la religion. Tous ces systèmes visent à exprimer certains aspects de la réalité physique et de la réalité sociale, et plus encore, les relations que ces deux types de réalité entretiennent entre eux et que les systèmes symboliques eux-mêmes entretiennent les uns avec les autres (1950, p. xix).

Par la suite, Thomas (1993) jette la lumière sur la complexité du terme culture, selon lui cette notion renvoie à :

Un système universel d'orientation de l'homme typique de chaque société, organisation ou groupe de personnes. Ce système est constitué de symboles spécifiques qui font l'objet d'une tradition au sein d'une même société, organisation, etc. Ce système culturel influe sur les processus de connaissances (perception, pensée, évaluation) et d'action de tous les ressortissants d'une même culture et définit ainsi leur appartenance. Une telle culture, prise comme système d'orientation, structure donc le champ de connaissance et d'action spécifiques d'individus se considérant comme appartenant à une société et elle forme la base nécessaire au développement d'instruments qui leur sont tout à fait propres et qui leur permettent de maîtriser leur environnement (cité par Demorgon, p.4)

Enfin, Piriou estime la culture comme :

Un ensemble de faits de civilisation (art, connaissances, coutumes, croyances, lois, morales, techniques, etc.) par lesquels un groupe (société, communauté, groupe social particulier) pense, agit, et ressent ses rapports avec la nature, les hommes et l'absolu; système de hiérarchisation des valeurs qui ne se manifeste pas seulement dans les formes d'expression culturelles mais aussi à travers la religion, les structures politiques, l'organisation familiale, l'éducation, voire le développement matériel et technique (2003, p. 34).

Les trois définitions attestent la complexité de la notion de culture d'une part, et souligne l'importance de la culture pour l'individu et au sein d'une société ou d'un groupe d'individus d'une autre part. On peut dire que la culture constitue un repère et une source de chaque action bien plus, elle joue le rôle d'organisatrice de la vie à la fois d'un individu et du groupe social. Chaque culture est incarnée dans un modèle particulier résultant des

combinaisons possibles entre les diverses composantes culturelles qui s'inscrivent selon différents ordres. Généralement, le sens de terme culture peut néanmoins gagner une certaine spécificité lorsqu'il passe d'une discipline scientifique à l'autre telle que l'anthropologie.

Afin d'aller de l'idée vers le réel, nous tenterons de naviguer dans les différentes définitions fournies sous l'égide de divers champs de recherche. Notre but est de donner une idée globale de la culture en relation avec notre recherche, afin d'analyser ensuite les stratégies de traduction utilisées pour le transfert de cultures.

1.2.1 .1 Culture en anthropologie :

La culture constitue un sujet de préoccupation pour l'anthropologie ; une discipline qui s'intéresse aux groupes humains sur trois niveaux : culturel, économique et politique. Le terme culture est introduit pour la première fois en anthropologie anglaise par E.B. Taylor en particulier. En réalité, ce spécialiste, qui est le premier titulaire de la chaire d'anthropologie de l'université d'Oxford, définit la culture, au XIX^{ème} siècle (1871), en ces termes :

La culture ou la civilisation, entendue dans son sens ethnographique étendu, est cet ensemble complexe qui comprend les connaissances, les croyances, l'art, le droit, la morale, les coutumes, et toutes les autres aptitudes et habitudes qu'acquiert l'homme en tant que membre d'une société (1873).

Nous constatons que cette définition est générale et descriptive. En effet, beaucoup d'anthropologues ont refusé cette approche descriptive pour prendre une autre démarche par laquelle ils se penchent sur les raisons qui entraînent la cohésion et l'unité d'une culture.

Entre autre nous citons le linguiste et anthropologue Edward Sapir. Dans son livre qui s'intitule *Anthropologie : tome 1, Culture et Personnalité*, publié en 1967, il définit la culture en ces termes : « Un système de comportement et un système de communication » du fait qu'il considère la culture comme une composition d'éléments spirituels et matériels hérités de génération en génération.

Apparu en Amérique dans les années trente grâce à un nombre de chercheurs en anthropologie et en psychologie, Le mouvement culturaliste est vu comme l'un des courants importants qui ont marqué à la fois le domaine de l'anthropologie et de la sociologie. Les fondateurs de ce mouvement, Ruth Benedict, Margaret Mead et Ralph Linton, limite la culture en un ensemble de façons de penser, de traditions et de coutumes mais aussi c'est un

ensemble de comportements gérés par des émotions, d'attitudes dans la vie quotidienne et qui sont partagés par tous les individus d'une même communauté.

En d'autres termes, les membres de la société sont façonnés par un modèle particulier qui sert à les conduire ; appelé en domaine de la sociologie le modèle culturel (pattern of culture) :

Tout comportement individuel obéit à des modèles. Autrement dit ce que fait, pense et ressent un individu peut s'analyser non seulement à partir des formes de comportement qui appartiennent à son organisme biologique, mais à partir d'un mode de comportement général qui ressortit à la société...Sapir (1967, p. 39)

La société organise également les individus à travers son milieu, son système éducatif, ses différents établissements mis au service. Cette situation est décrite par Kardiner comme « une personnalité de base » :

C'est une configuration psychologique particulière se manifestant par un certain style de vie à partir duquel les individus élaborent leurs variantes personnelles. Cette personnalité modelée par la culture au sein de laquelle se développe et ce grâce au rôle des institutions primaires : famille, système éducatif, l'influencerait en retour en produisant des institutions secondaires (1969)

Par ailleurs, Guy Roche avance son affirmation dans la citation suivante :

La culture apparaît donc comme l'univers mental, moral et symbolique, commun à une pluralité de personnes, grâce auquel et à travers lequel ces personnes peuvent communiquer entre elles, se reconnaître des liens, des attaches, des intérêts communs, des divergences et des oppositions, se sentent enfin, chacun individuellement et tous collectivement, membres d'une même entité qui les dépasse et qu'on appelle un groupe, une association, une collectivité, une société. Une culture est en effet comme une sorte de moule dans lequel sont coulées les personnalités psychiques des individus; ce moule leur propose ou leur fournit des modes de pensée, des connaissances, des idées, des canaux privilégiés d'expression des sentiments, des moyens de satisfaire ou d'aiguiser des besoins physiologiques, etc. On peut donc vraiment dire que la culture informe la personnalité, dans le sens qu'elle lui confère une forme, une configuration, une physionomie qui lui permet de fonctionner au sein d'une société donnée (p.7)

Dans la même perspective ; Laplatine avance une définition dans laquelle il rejoint l'avis des chercheurs que nous avons mentionné ci-dessus, pour lui la culture représente ainsi

: « l'ensemble des comportements, savoirs et savoir-faire caractéristiques d'un groupe humain ou d'une société donnée, ces activités étant acquises par un processus d'apprentissage et transmises à l'ensemble de ses membres ». (1973, p.85)

La culture recouvre toute forme de vie sociale, organise à tous les échelons et dans tous les domaines les manifestations de la vie collective, et constitue le mode de réponse distinctif d'une collectivité aux problèmes que lui pose son environnement. (Busson et Evrard, 1987, p.7).

S'intéressant à la question de communication interculturelle, l'anthropologue américain Edward Hall, croit que chaque culture correspond à un peuple. Sa constitution dépend d'éléments propres à elle ; permettant à l'homme de vivre dans une société donnée. De ce fait, il précise « une culture possède sa propre identité, son langage, son système de communication non verbale, son folklore, son histoire et ses usages ». (Hall, 1979, pp. 7- 8).

Dans le but de cerner soigneusement la notion de la culture dans le domaine de l'anthropologie, nous présentons les différentes définitions mises en avant par des spécialistes ; le premier la décrit en générale, le deuxième et le troisième l'envisage comme un nombre de comportements reposant sur un système, le quatrième la décrit comme « une personnalité de base », le cinquième focalise sur les relations entre les individus qui prend un moule particulier, le dernier met l'accent sur l'aspect de l'unicité de culture pour un peuple donné .

1.2.1 .2 Culture en sociologie :

Nous apercevons la notion de culture, mais une définition concrète est certainement nécessaire pour servir de base à d'autres études. Le sociologue français Edgar Morin (1995) signale la difficulté de délimiter ce que celle-ci peut signifier, selon lui : « la notion de culture est sans doute en science sociale la moins définie de toutes les notions ; tantôt elle englobe tout le phénomène humain pour s'opposer à la nature, tantôt elle est le résidu où se rassemble tout ce qui n'est ni politique, ni économique, ni religieux » (677). En effet, les auteurs trouvent des difficultés afin de proposer une définition de la culture sans recevoir des critiques étant donné que la culture est un mot qui réfère à plusieurs domaines sociaux, pas forcément ceux qui sont connus comme l'art, la littérature, l'économie, les croyances, les modes de vie, mais bien plus d'autres.

D'un point de vue sociologique, la culture renvoie à l'ensemble de valeurs et de normes qui permettent à l'individu d'intégrer dans un groupe particulier. Selon Jean Yves Baudot (2015):

Au sens sociologique, la culture soude un groupe d'individus. C'est un facteur de socialisation fondé sur des connaissances, des normes et des valeurs. Certaines normes sont partagées par de très grands groupes (l'occident), d'autres par de très petits (culture d'entreprise) (p.16).

Alors que, dans son introduction à la sociologie générale, Guy Rocher estime la culture comme :

Un ensemble de manières de penser, de sentir et d'agir plus ou moins formalisées qui, étant apprises et partagées par une pluralité de personnes, servent d'une manière à la fois subjective et symbolique, à constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte (1992, p.101).

Il faut noter qu'avant les années soixante, la sociologie, particulièrement la sociologie française, n'était pas intéressé par la culture, étant donné que toutes les formes de pratiques culturelles étaient fixées sous la classe des loisirs et loin d'être considérées comme des activités sérieuses (Dumazedier, 1962). Le statut n'est plus le même surtout avec l'apparition des travaux pertinents réalisés par Bourdieu et de Passeron ; on parle particulièrement de : « la reproduction » et « les héritiers ». Dès lors, la sociologie a commencé à prendre sérieusement la culture comme un objet de recherche, ainsi qu'elle l'a consacré une branche.

La sociologie est un domaine très vaste dans lequel la culture est associée à plusieurs significations. La première désignation proposée dans le dictionnaire de sociologie, la culture renvoie à « des groupes plus ou moins étendus (nations, classes sociales, classes d'âge, communautés, groupes d'ouvriers au sein d'une entreprise, etc. », les distinguer d'autres groupes similaires et analyser leurs rapports entre eux ».

D'ailleurs, Edgar Morin estime que :

Le mot culture revêt deux sens. Dans son acception générale, il désigne tout ce qui n'est pas la nature, tout ce qui est appris, le savoir, le savoir-faire, les mythes, etc., tout ce qui est transmis de génération en génération. Dans un sens plus restrictif, il désigne les diverses cultures, leurs formes singulières, chacune avec ses rites, sa technique, etc. Mais, en réalité, la culture n'existe qu'à travers les cultures. La culture en soi, séparée des cultures qui se

manifestent diversement, n'existe pas. Ajoutons que la culture est un ingrédient de la notion de patrie (2001, p.195).

Dans le but de cerner soigneusement la notion de la culture sous l'égide de la sociologie, nous présentons les différentes définitions mises en avant par des spécialistes ; le premier la décrit comme facteur qui joue un rôle important dans la communication entre les membres de la société, le deuxième se focalise sur le côté mentale des personnes qui participer à donner une forme au groupe le dernier envisage la culture sous son aspect général et restrictif.

1.2.2 Culture et langue :

La langue est liée de manière intrinsèque à la culture, étant indissociable des éléments culturels auxquels elle réfère. Alvarez (1986) affirme que la langue est un élément constitutif de la culture, pour lui, elle est inscrite dans la langue. Sapir (1968) souligne que parmi:

Tous les aspects de la culture, c'est sans doute le langage qui a connu le premier un degré élevé d'élaboration, et il est probable que sa perfection essentielle soit la condition nécessaire du développement de la culture dans son ensemble.

Effectivement, la culture est une composante essentielle dans toute communication. Pour pouvoir traduire une langue, il est indispensable que le traducteur ait connaissance de plusieurs codes culturels ce qui permet une meilleure compréhension mais aussi ce qui permet d'éviter beaucoup de conflits. Passer d'une langue à une autre c'est aussi passer d'une culture à une autre : « La langue est généralement considérée comme faisant partie du patrimoine culturel d'un peuple. Le fait même que les langues diffèrent leur assigne un rôle différenciateur entre cultures » Yaguello (2015 : 19).

Le rapport d'indissociabilité entre la langue et la culture est évoqué par Ladmiral (1998, p. 130) qui met l'accent sur une règle générale : « des cultures différentes, ce sont aussi et d'abord des langues différentes ». Selon lui, la langue joue un rôle essentiel dans une culture dans la mesure qu'elle ne constitue pas uniquement une entité linguistique mais aussi une pratique sociale.

Ladmiral et Lipiansky (1989) affirment que la culture ne pouvait s'envisager comme étant «extérieure à l'ordre du discours » :

Le langage n'est pas seulement un instrument de communication. C'est aussi un ordre symbolique où les représentations, les valeurs et les pratiques sociales trouvent leurs fondements. Ces dimensions du social ne sont pas disjointes ; au contraire, elles s'interpénètrent profondément. Les représentations et les valeurs à travers lesquelles une société construit sa vision du monde et son identité résident essentiellement dans le langage ; celui-ci est l'agent fondamental de la socialisation de l'individu et de son intégration à la culture. Mais la culture elle-même n'est pas extérieure à l'ordre du discours : le langage ne se contente pas de mettre des « noms » sur des objets physiques et culturels ; il est le champ où ces objets sont produits comme représentations sociales (représentations qui informent et orientent les pratiques) ; plus qu'un reflet de la réalité culturelle, il est la condition constitutive de sa possibilité (p12).

Dans la même perspective, Louis Porcher estime que « toute langue véhicule avec elle une culture dont elle est à la fois la productrice et le produit. » Il démontre que tout acte de parole, même si il est très banal, diffère dans chaque culture. En réalité, saluer, dire merci, demander quelque chose, etc., ne s'expriment pas de la même façon partout et en toutes circonstances.

Effectivement, il faut noter que dans certains cas, une seule langue peut même véhiculer des cultures différentes. À titre d'exemple, la langue arabe (qui peut évoquer la culture égyptienne, maghrébine ou du Levant...), la langue anglaise (peut évoquer la culture étasunienne, anglaise, australienne ou sud-africaine...), la langue française (peut évoquer la culture française, québécoise, belge, congolaise, gabonaise...), la langue espagnole (peut évoquer la culture d'Espagne, de l'Argentine, de Colombie...).

D'ailleurs, Blanchet (2000, pp. 21-22) signale que la relation de langue et de culture a évidemment deux sens. D'une part, la linguistique, selon lui, est présente à la scène de chaque culture pour autant que:

Toute langue véhicule et transmet, par l'arbitraire de son lexique, de sa syntaxe, de ses idiomatismes, les schèmes culturels du groupe qui la parle. Elle offre une "version du monde" spécifique, différente de celle offerte par une autre langue (d'où la non correspondance terme à terme de langues différentes).

Également, d'autre part, la culture est présente à la scène de chaque langue car :

Toute culture régit les pratiques linguistiques, qu'il s'agisse par exemple de l'arrière-plan historique du lexique, des expressions, des genres discursifs ou qu'il s'agisse des conventions collectives d'usage de la langue (règles de

prise de parole, énoncés ritualisés, connotations des variétés et “registres” de la langue, etc.)

L’auteur, dans les deux citations, jette la lumière sur le premier sens dans lequel le linguistique existe dans le culturel étant donné que la langue joue le rôle d’un moyen d’expression d’une culture. Ainsi il met l’accent sur les difficultés de traduction et le problème de l’intraductibilité comme dans le cas des proverbes. Par ailleurs, il faut prendre en considération le contexte, les pays c’est-à-dire la culture car une même langue peut être parlé dans plusieurs régions, dans ce cas un terme peut avoir plusieurs signifiants.

D’un autre point de vue, Galisson (1991, pp. 118-119) examine le lien entre la langue et la culture estimant la première comme un médian pour accéder à toute les cultures entant que le langage constitue, parallèlement, un véhicule, un produit et un producteur de toutes sorte de culture.

D’après lui (1991, pp. 118-119) le langage est :

Le véhicule universel des cultures dans la mesure où, par l’intermédiaire des signes qui sont les mots, il peut rendre compte au plus près, de tout ce qui les concerne, qu’il s’agisse de littérature, d’art, de sciences... de mythes, de rites...ou de comportements ; Le produit des cultures, parce que pour être un véhicule « fidèle » il doit s’adapter et évoluer avec elles, être constamment un porteur approprié des significations, des valeurs, des charges nouvelles qu’elles génèrent. Pour l’auteur, la création continue des néologismes est la conséquence directe de cette adaptation de la langue ou du langage à l’évolution des cultures. Et enfin, un producteur de cultures, parce que c’est par l’entremise du langage, par l’échange, par la communication entre les individus du groupe, que les représentations et les attitudes collectives se font (s’affinent, s’équilibrent, se modélisent) et se défont.

Enfin, Galisson résume la relation entre langue et culture comme suit : « c’est en tant que pratique sociale et produit socio-historique que la langue est toute pénétrée de culture. Le jeu de symbiose dans lequel fonctionnent langue et culture fait qu’elles sont le reflet réciproque et obligé l’une de l’autre» (1991, p. 119). L’auteur met l’accent sur l’indissociabilité et l’interdépendance entre la langue et la culture, il le considère comme un fait incontestable. Porcher (1982, p. 40) « La langue est véritablement un trésor culturel », le traducteur doit connaître tout ce qui est lié à la culture de la société dans laquelle telle ou telle langue est parlée.

1.2.3.1 Culture et traduction :

La traductologie s'inscrit traditionnellement dans le domaine des sciences humaines. Elle constitue un champ d'étude très diversifié, qui entretient une relation avec plusieurs disciplines, ainsi qu'il influé par beaucoup de disciplines. C'est une discipline très éclatée qui comprend de nombreuses approches différentes. Certains parmi ces dernières démarches, comme la linguistique comparée, ont radicalement écarté la culture, alors d'autres, comme la sociolinguistique, ont absolument évoqué cette notion. Au début des années 90, la traductologie a subi un tournant culturel en essayant excessivement d'accorder plus de flexibilité à ce domaine, dorénavant la traduction de la culture n'est plus appréhendée comme avant.

Dans ses écrits, *The cultural turn: scene-setting essays on contemporary cultural history* (1994) en particulier, David Chaney explique la façon par laquelle ce tournant culturel a entraîné une nouvelle perspective sur la culture :

La culture a cessé d'être une composante extraordinaire de la vie sociale (rites, œuvres, prestigieuses) pour pénétrer la chair du quotidien. On pourrait objecter que cette omniprésence relève de la définition anthropologique même de la culture. C'est sans doute là que l'adjectif « culturel » vient à la rescousse. Il exprime à la fois une dimension plus réflexive du rapport à la culture, une saturation aussi des objets et comportements les plus prosaïques par des éléments de culture légitime (p. 73).

Dès lors, la traduction, Selon David Chaney, est au-delà de la seule «situation de communication» et des questions de langue. Effectivement, des facteurs plus globaux et attachés à la société sont pris en considération par la traduction, car ils influencent d'une manière ou d'une autre l'acte de traduire et l'acte de réception. À titre d'exemple ; les valeurs et les normes sociales mis en œuvre, les identités nationales ou encore les institutions politiques. L'apparition du tournant culturel de la traductologie coïncide particulièrement avec le concept de globalisation, qui a imposé de nouvelles pratiques de communication multilingues.

D'ailleurs, le tournant culturel est initié par Bassnett et Lefevere(1990) qui ont fourni une nouvelle perspective qui célèbre les cultures sources :

Now ... The object of study has been redefined; what is studied is the text embedded in its network of both source and target cultural signs and in this

way Translation Studies has been able both to utilize the linguistic approach and to move out beyond it. (p.12)

Maintenant...l'objet d'étude a été redéfini ; ce qui est étudié est le texte intégré dans le système de signes culturels sources et cible, ainsi de cette façon les études de la traduction ont pu utiliser à la fois l'approche linguistique et aller au-delà. « Notre traduction ».

En effet, une multitude d'éléments doivent être pris en considération avant de commencer le processus de traduction. Certainement, la traduction n'est plus perçue comme un simple processus de substituer un TS par un texte cible (TC) en changeant la langue, mais elle constitue un moyen qui aide à mieux comprendre l'autre, son histoire, ses traditions et son système de valeurs. Pym (2000) met en lumière la relation entre culture et traduction, il signale que : "the simple act of translation presupposes the contact between at least two cultures. To look at translation is immediately to be engaged in issues of how cultures interrelate" (p. 2) « le simple acte de traduction présuppose un contact entre deux cultures au minimum. Le fait d'examiner la traduction c'est d'être immédiatement engagé dans les questions portant sur les interrelations entre les cultures » « notre traduction ». Donc, un bon traducteur joue le rôle d'un médiateur de culture qui a des connaissances globalisantes sur la culture de départ et celle d'arrivée. Nida (1964), un spécialiste de traduction Américain, considère dans ses théories que la traduction est un processus de conversion culturelle. Dans son livre, *Contextes in Translation*, Nida jette la lumière sur l'importance de la culture source.

Idéalement, une version traduite est une production d'un traducteur qui a connaissance de la langue et culture de départ, ainsi la langue et culture d'arrivée. Selon Nida une langue doit être étudiée d'un point de vue ethnographique. Le traducteur est sous l'obligation de réaliser une description globalisante de la culture, le patrimoine, l'héritage historique, l'art, le système de connaissances, ainsi les structures sociales, idéologiques, religieuses qui la singularisent. Pourtant, il peut confronter le problème d'intraduisibilité culturelle.

1.2.3.2 L'intraduisibilité culturelle :

L'intraduisibilité est l'impossibilité de trouver l'équivalence d'un énoncé dans la langue cible (LC). Elle représente un casse-tête pour le traducteur. Dans la traduction interculturelle, ce dernier a fréquemment une difficulté d'exprimer un terme ou une idée dans une autre langue. Le fait d'accorder une grande importance à la culture source est nécessaire pour éviter toute sorte d'incompréhension. Cependant, les cultures sont jamais les

mêmes ; en ce sens ce qui peut exister dans une culture peut être absolument absent dans l'autre. La compréhension interculturelle n'est guère possible étant donné que la culture représente un ensemble d'expériences exceptionnelles et communes partagées dans une zone limitée. Plus la culture est lointaine, plus de cas d'intraduisibilité sont constatés dans le texte. En réalité, l'intraduisibilité constitue un challenge dans lequel les traducteurs doivent oser sortir de leur zone de confort dans le but d'exprimer avec créativité ce qui est inexprimable. Elle impose de lourdes contraintes lors de la négociation du cadre culturel du TS et à la recherche de satisfaire aux attentes des lecteurs du TC. Tandis que certains théoriciens affirment que la traduction est irréalisable, alors que d'autres estiment que tout est traduisible. A titre d'exemple, Wolfram (1982) croit que chaque texte est absolument traduisible s'il comporte seulement des concepts et des énoncés connus universellement. Il dit:

The translatability of a text is [...] guaranteed by the existence of universal categories in syntax, semantic, and the (natural) logic of experience. Should a translation nevertheless fail to measure up to the original in terms of quality, the reason will (normally) be not an insufficiency of syntactic and lexical inventories in that particular TL [target language], but rather the limited ability of the translator in regard to text analysis. (P, 49)

La traduisibilité d'un texte est [...] assurée par l'existence de catégories universelles dans la syntaxe, la sémantique et l'expérience logique (naturelle). Toutefois, si la traduction n'est pas à la hauteur de l'original, la raison ne sera pas (normalement) l'insuffisance d'inventaires syntaxiques et lexicaux dans la LC en particulier, mais plutôt la capacité limitée du traducteur en ce qui concerne l'analyse de texte « notre traduction ». (p, 49)

La théorie de la traductibilité universelle peut être appliquée selon la nature du texte. Le texte scientifique peut être traduit complètement sans difficulté, étant donné que la science est universelle ainsi qu'elle porte souvent sur des questions concernant tous les êtres humains. En revanche, si le texte à traduire est littéraire, les chances de rencontrer des représentations culturelles sont très élevées. Dans son essai, *La Théorie Linguistique de Traduction*, Catford (1965) distingue deux types d'intraduisibilité : linguistique et culturel. Le premier résulte lorsque l'équivalent de certains énoncés n'existe pas dans la LC. Alors que le deuxième type se manifeste lorsqu'une représentation culturelle (qui reflète la nourriture, la religion ...) ne peut pas être traduite dans la LC.

Le traducteur, autant que médium culturel est responsable de représenter l'étrangeté de l'autre pour les lecteurs cibles. Ces derniers lisent un livre qu'ils ne peuvent probablement pas capable de lire autrement. Selon Nida (1967), il ne doit pas uniquement donner une image correcte sur l'autre, mais rendre le TC le plus naturel possible. En réalité, peu importe la qualité d'une œuvre littéraire étrangère, sa célébrité est limitée, sauf si elle est traduite en d'autre langue comme le français et l'anglais. Naguib Mahfoud, à titre d'exemple, était un auteur bien connu en Egypte et même dans la région arabe, alors il est devenu un écrivain engagé, international et lauréat du prix Nobel. L'œuvre littéraire est riche en unités marquées par la culture.

1.3 Les unités marquées par la culture :

La langue est le meilleur moyen pour pénétrer à la culture, étant donné qu'elle est considéré par Galisson comme «véhicule, produit et producteur de toutes les cultures» (1991, p.118). Il affirme que tous les termes sont approximativement culturels, alors que certains sont «plus culturels que d'autres» et chargés de la «valeur ajoutée à leur signification ordinaire». Dans ce cas, on parle selon lui de la charge culturelle partagée (C.C.P.) (1991, p.120). Le chercheur met l'accent sur les représentations culturelles qui ont une charge culturelle différente dans d'autre culture. En réalité, les représentations culturelles peuvent exister dans plusieurs langues, mais avec des sens cachés, implicites, inconnus pour les locuteurs non-natifs. L'auteur avance plusieurs exemples tirés de la culture française ; «crêpes, muguet, chrysanthèmes...Mardi gras, 1er Mai, Toussaint... comme par réflexe» (Galisson, 1991, p. 138). Il propose également d'autres exemples qui montrent la singularité de certains animaux dans cette culture : «l'escargot [qui] appelle lenteur (avancer comme un escargot) ou l'éléphant [qui] appelle lourdeur, maladresse (l'éléphant dans le magasin de porcelaine) et rancune (avoir une mémoire d'éléphant)» (1991, p. 138). D'après Cherifi (2009), le traducteur rencontre une «opacité référentielle qui est expliquée par une charge culturelle importante de certains mots d'une langue» (p. 238), il est difficile donc de transférer le sens connotatif des mots à CCP d'une langue /culture à l'autre, car il est absent .

Cependant, dans notre étude, nous allons plutôt se concentrer sur les items à charge culturelle qui ne possèdent pas, généralement, un équivalent en langue-culture cible. La raison derrière notre choix est que ces éléments sont particulièrement moins subjectifs que les termes à CCP, mais représente un casse-tête pour le traducteur.

Il est extrêmement important de citer la notion de lacune sémantique qui a été établie pour la première fois par Ju. Stepanov (1965). D'après ce linguiste et sémioticien russe, la lacune sémantique est un phénomène résultant de l'absence d'équivalents traductionnels pour certains signifiants spécifiques dans la LC. Nous avançons un exemple tiré de Dictionnaire amoureux de la Russie, écrit par de Fernandez (2004) : le terme russe « *уютно* » (p. 221) est un adjectif absent dans la langue française qui désigne un état entre « confortable » et « reposant pour l'âme », physique et moral en même temps, « une nuance d'atmosphère, une sorte de repos sentimental, un état où l'on ne désire rien d'autre que ce dont on jouit présentement » (p. 221) . Les lacunes dans les langues ne couvrent pas uniquement des mots ,mais aussi des groupes de mots tels que les dictons, proverbes ou métaphores.

Au cours de notre recherche documentaire, nous avons constaté l'existence de multitude des notions qui renvoient au même concept des éléments culturels. En réalité, il n'existe pas entre les théoriciens un consensus sur la dénomination ; quel que soit des linguistes ou traductologues chacun utilise un syntagme différent. A titre d'exemple ; le traducteur russe Sider Florin désigne les éléments culturels par le concept « *realia* » (Florin, 1970), Peter Newmark en « *cultural words* » (les termes culturels) (Manual de traducción, 1992), Javier Francisco Aixela en « *culture specific items* » (les éléments spécifiques de la culture) (Aixela, 1997), alors Vinay & Darbelnet en allusions culturelles (1995) .Toutefois, les fonctionnalistes, tels que Christiane Nord et Hans Josef Vermeer, ont privilégié le terme « *culturème* » (*culture-bound elements* en anglais) (Nord, 2008). Parmi toutes ces dénominations, nous optons pour la dernière.

La création du terme *culturème* est inspirée d'un modèle des sciences du langage qui se compose d'un radical et du suffixe *-ème*. Le terme a été employé par plusieurs théoriciens, entre autre Moles (1967), Moles et Zeltmann (1971), Hegyi (1981), Vermeer (1983) et Els Oksaar (1988). Dans son étude intitulée : *Kulturrem- theorie*, ce dernier se réfère au *culturème* comme une notion d'emballage qui recouvre toutes les créations socioculturelles. Il analyse également cette notion en rapport avec les traits culturels du verbal (mots, traits paralinguistiques, formules linguistiques), du non verbal (mimique, geste, langage corporel) et de l'extraverbal (temps, espace, posture proxémique). Particulièrement, les théoriciens ; H. Vermeer et H. Witte (1990), Peter Sandrini (1999), et Andrew Chesterman (2000) ont mené une étude focalisant sur cette notion dans une perspective du transfert des différences culturelles.

Le concept du culturème renvoie, selon les définitions récentes, aux unités culturellement marquées qui se singularise par une taille variable, une structure indécomposable et qui représentent généralement les éléments les plus difficiles à traduire. Il constitue, selon Vermeer et Witte (1990, p. 137), «un phénomène social, ayant une portée culturelle spécifique pour les membres d'une société », sa complexité réside dans l'éventail des réalités qu'il représente. Dans ce cas, on parle de réalités issues de la vie quotidienne des individus d'une même communauté, leur histoire, leur patrimoine, etc. Effectivement, les culturèmes allusionnent une réalité extralinguistique, selon Moles (1967, p.154), ils « atomes de culture dont l'agrégation aléatoire contribue » à la formation de la culture. On peut déduire qu'un culturème est tout signifiant lié à une culture déterminée, tout support complexe qui reflète des réalités différentes et un marqueur extralinguistique qui reflète des faits variés en histoire, littéraire, sociologie..., etc.

Vinay et Darbelnet (1998, p.243), distingue deux cas dans lesquels un culturème peut être figé. Premièrement, un culturème peut être figé dans le lexique lorsqu'il fait allusion à une situation connue au destinataire autochtone, tels que « », « toilette » etc. Le destinataire étranger est également capable de décoder ce culturème grâce à son bagage cognitif similaire à ce dernier. Deuxièmement, un culturème peut être figé dans un message lorsqu'il résulte de la création de l'auteur qui le puise d'un fait historique qui fait partie du patrimoine culturel tel que la placette rouge. En effet, il se situe entre citation et allusion. Dès lors, cette situation rend la tâche de récupérer les culturèmes facile à la fois pour le destinataire et le traducteur. L. Francœur et M. Francoeur affirme que les citations et les allusions sont généralement marquées par des guillemets et suivies par un détail référentiel, par contre les culturèmes « possèdent des traits sémantiques censés les distinguer du fonds structurel du message », ainsi qu'ils « renvoient à tout fait culturel, livres, articles, conférences ou à toute autre forme de communication culturelle reconnue telle quelle » (2017).

Lungu-Badea estime que la traduction des culturèmes s'inscrit dans une démarche qui se singularise par la « complémentarité des perspectives » (2012, p. 290). Il présente trois traits distinctifs du culturème : la monoculturalité, la relativité et l'autonomie « existentielle ». En réalité, un culturème est considéré monoculturel lorsqu'il relève d'une culture unique. Sa signification et le milieu culturel conduisent à la production d'un effet particulier sur les énonciateur de la langue source (LS). La relativité d'un culturème est due à la complexité de la situation de communication issue de la différence du bagage cognitif possédé par chaque interlocuteur, l'horizon d'attente, de l'interprétation subjective du sens des énoncés. En fin, le

critère d'autonomie « existentielle » se manifeste lorsque le culturème ne dépend pas de la traduction et existe sans d'être traduit.

Par ailleurs, la classification des culturèmes nous amène à une situation assez embarrassée, étant donné que les propositions se différencient les unes par rapport aux autres. Plusieurs traductologues ont établi différentes catégorisations ; à titre d'exemple Sider Florin et Sergei Vlahov (Florin et Vlahov, (1970), Stefaan, Guy Rooryck, 2004), Eugène Nida (Eugène Nida, 1975, pp.194-208), Peter Newmark (1988) et Ritva Leppihalme (Ritva Leppihalme, 1997). Cependant, aucune proposition n'a réussi à couvrir la totalité de catégories du culturème.

Afin de souligner la notion de traduction en relation avec la culture, E Nida (1975, pp.194-208) a identifié cinq catégories de culture. Ces dernières seront présentées dans ce qui suit. Cette classification sera adoptée dans notre mémoire afin de cerner les différents culturèmes et d'effectuer aisément la comparaison des traductions.

1.3.1 Catégories de culture :

1.3.1.1 Culture écologique :

La notion de l'écologie est traitée sous l'égide de l'anthropologie à partir des années 1950 en tant que facteur important dans les études portant sur la culture. Elle représente, selon Nida (1967, p. 122), l'environnement naturel de l'homme et couvre les particularités naturelles qui singularisent l'univers, les saisons, la faune (la vie animale), et la flore (la vie végétale). Nous illustrons à travers les exemples suivants, fournis par Nida, les problèmes que peuvent poser l'écologie lors de la traduction : les particularités naturelles de l'univers inclut le mot « terre » qui n'a pas d'équivalent dans beaucoup de langues au sens de « l'ensemble du globe ». Nida indique que dans la langue totonac¹, la seule formule équivalente au terme « terre » (132) désigne littéralement « une étendue de champ de maïs ». Un interlocuteur peut penser que cette expression est utilisée dans la langue totonac pour simplement désigner un champ précis, ou un petit terrain, alors souligne Nida, elle est réellement adaptée pour renvoyer à quelque chose de plus général. Par ailleurs, les saisons varient entre les régions du monde dus à la nature climatique. L'Inde a trois grandes saisons : l'hiver, l'été, et la saison des moussons (ou saison des pluies) ; l'été particulièrement dure de

¹ Les langues totanaques, appelée aussi langues totonak-tepehuas, renvoie à une famille de langues amérindiennes parlées au Mexique, particulièrement dans les Région de Veracruz, Puebla et Hidalgo.

mars à juin .Cependant les mois les plus chauds dans la plus part du des pays sont juillet et août.

Par ailleurs, un peuple crie son mode de vie en s'adaptant avec le climat. On constate que les habitudes des Canadiens ne ressemblent pas aux celles des gens qui vivent dans des pays tels ; l'Egypte, l'Arabie saoudite ou la Jordanie. Les images verbales symbolisant positivement ou négativement le climat seront perçues différemment. Un locuteur arabe, qui vie généralement dans un climat excessivement chaud et sec, n'apprécie pas l'expression de Shakespeare dans son sonnet lorsqu'il compare la femme à une journée d'été: « Shall I compare thee to a summer's day » (Shakespeare, 1609) Par contre, la même expression est admirée par un lecteur européen.

La faune et la flore ; deux propriétés particulières de l'écologie constituant un obstacle pour le traducteur. Chaque région possédée une vie animale considérablement différente par rapport à d'autres. Certains animaux sont inconnus en certains endroits. Selon Nida, dans la traduction, la résolution de ce problème peut être à travers le recours au processus de comparaison avec un animal qui est connu dans la culture cible ou à travers l'emprunt. Nous avançons l'exemple du terme alpaca qui renvoie à un animal inconnu en Afrique ; cette espèce ressemble peu au mouton qui existe dans différentes régions telle que le Cameroun. On propose deux possibilités de traduction : le terme alpaca peut être transposé par un animal semblable au mouton ; ainsi que le traducteur peut recourir à l'emprunt alpaca avec l'adjonction d'une explication en note de bas de page .

Par ailleurs, la diversité de la flore pose toujours des difficultés car chaque milieu naturel possède une variété d'espèces qui peut n'exister pas dans un autre environnement. Les plantes sont classifiées différemment en fonction de langue et de culture. La valeur des différentes catégories de plantes n'est pas forcément les mêmes d'une culture à une autre. A ce propos Nida signale que certaines langues et cultures ne fournissent pas des noms qui correspondent à certains types d'arbres. Nous avançons l'exemple des arbres suivants : « karomia gigas», « cannelier» et « sumac ».Le traducteur, dans ce cas, peut opter pour les emprunts afin d'éviter toute sorte d'incompréhension. Cependant, Nida préfère l'utilisation des grandes familles des arbres. De ce fait, nous présentons respectivement les familles des arbres donnés dans l'exemple précédent : Les lamiacées, les lauracées, les anacardiées .Les problèmes de traduction liés à des mots inconnus peuvent être résolues à travers les mots classificateurs :

Si l'on utilise un mot classificateur, qui permette de distinguer dans dépourvus de sens un nom étranger se rapportant les mots à un genre d'objet reconnaissable, le problème posé par la signification nulle du nom n'est alors si grand. En l'occurrence, il est atténué par le mot classificateur qui, lui, a un certain sens. Cette façon de procéder est applicable à de nombreux genres de particularités, comme des animaux, des plantes, des gens et des événements. (Nida, 1967, p.738)

1.3.1.2 Culture matérielle :

La culture matérielle regroupe tout ce que les gens d'une même communauté font, fabriquent ou utilisent en vue de s'adapter à leur environnement, comme « les habitations, l'habillement, la nourriture, les objets artisanaux, et les mesures ». (Nida, 1967, p.122). En effet, la vie de l'homme primitif reflète, pareillement, une culture car ce dernier a fabriqué des objets afin de satisfaire ses besoins.

Par ailleurs, les habitudes alimentaires constituent un élément solide de la culture matérielle et différent d'une communauté à une autre. Elle porte sur les tabous liés à la nourriture, les manières de l'apprêter tambouille et même les denrées alimentaires qui diffèrent d'une culture à une autre. C'est le cas des musulmans qui ne mangent pas de porc et les hindous qui ne mangent pas de la viande de bœuf. Comme on peut voir dans certaines sociétés l'existence de différents plats tels que les serpents, les chauves-souris, de rats musqués, des sauterelles frites, etc. Traduire les noms de ces repas exige généralement le recours à l'emprunt ou à une note en bas de page afin dans le but d'ajouter une explication, ou encore par les deux à la fois. De ce fait, nous donnons l'exemple du patrimoine mondial en Egypte qu'on appelle ; «Monuments de Nubie d'Abou Simbel à Philae».

Cette zone archéologique est jalonnée de monuments admirables, comme les temples de Ramsès II à Abou Simbel et le sanctuaire d'Isis à Philae, qui purent être sauvés lors de la construction du haut barrage d'Assouan grâce à une campagne internationale lancée par l'UNESCO en 1960 qui se poursuivit jusqu'en 1980. » (Unesco, 2022)

1.3.1.3 Culture sociale :

La culture sociale est un aspect difficile à saisir. Elle est divisée par Nida en « unités sociales » et « mécanismes sociaux » qui renvoient aux règles régissant les relations sociales d'une même communauté, Nida affirme que ;

L'aspect social de la culture d'un peuple comprend les particularités relatives à l'adaptation des gens les uns à l'égard des autres, comme les systèmes politiques, la propriété, les lois, la guerre, la famille, les distinctions de classes, les métiers. (Nida, 1967, p.122)

Les « unités sociales » possèdent une valeur significative résultant de la relation étroite qui les rassemble avec les langues qui les expriment. De ce fait, une traduction qui garde la valeur significative des « unités sociales » peut être irréalisable. Elles incluent, particulièrement, plusieurs aspects tels la vie de la famille, l'éducation, les termes d'adresse et les termes de parenté. Ces deux derniers éléments seront abordés dans les lignes suivantes.

Les termes d'adresse constituent le point central de chaque échange. Lubecka (1993, p. 22) déclare qu'ils sont obligatoirement utilisés d'un point de vue pragmatique car il est difficile de discuter avec une personne sans le désigner ou le définir. Selon (Wierzbicka, cité par Bernat), Il est évident que chaque langue n'est pas un système indépendant mais qu'elle est profondément liée avec la culture et la mentalité de la société dans laquelle elle est parlée ; ce qui fait la diversité des termes d'adresse. À ce propos, Nida (1967) avance l'exemple du pohnpei ; une langue océanienne du sous-groupe micronésien, appartenant à la grande famille des langues austronésiennes, parlée sur l'île du même nom. Les locuteurs de cette langue font recours à différents termes d'adresse pour indiquer les enfants ou les parents. Il précise que :

Le fils parle de son père, par exemple, en employant un terme, tandis que la fille doit en utiliser un autre. La même situation peut se retrouver lorsqu'il s'agit du mot « mère ». Il arrive aussi que le père emploie certains termes pour parler de son fils ou de sa fille, tandis que la mère en utilisera de tout différents. (Nida, 1967, p.151)

D'ailleurs, les personnes parentes sont indiquées par des différents termes, ainsi existent dans toutes les langues du monde et subissent une influence de la culture et des modèles sociaux des différents communautés, ce qui place le traducteur dans une situation embarrassante lors de traduction. En langue française les termes de parenté « oncle » et « tante » sont partiellement ambiguës car nous ne savons pas le lien de parenté qui peut être du côté de mère ou du père ; que si l'adjectif approprié (paternel ou maternel) est ajouté. Cependant la langue arabe fournit des termes de parenté plus précis : oncle maternel (khal خال), oncle paternel (am عم), tante maternelle (khala خالة), tante paternelle (ama عمة). Pour Jakobson « les langues diffèrent essentiellement par ce qu'elles doivent exprimer, et non par ce qu'elles peuvent exprimer » (1963, p. 84)

Enfin, la vie familiale repose sur un système de valeurs partagé par tous les membres d'une même société. Ces valeurs incluent par exemple le courage, l'honneur, la dignité, la loyauté, l'espérance, etc. La codification des valeurs en lois et obligations a pour but d'organiser la vie de tous les jours. A ce propos, nous revenons à un exemple qui porte sur le discours du divorce chez un groupe Mexicain (Totonacs) proposé par Nida (1945, p. 201,202). En tant que sa langue ne comporte pas un terme pour nommer le divorce qui présente un nouveau phénomène, l'expression suivante « to have one's name erased » est utilisée. Elle explique en fait l'action du divorcer qui consiste à effacer leurs noms du registre d'état civil.

1.3.1.4 Culture religieuse :

La religion est considérée comme l'un des aspects les plus importants qui constitue la culture. Selon Monteil (1974), cet élément pose toujours des difficultés dans le processus de traduction. Pareillement, Nida affirme que la culture sous son aspect religieux pose particulièrement des problèmes lexicaux les plus complexes ; étant donné que les systèmes religieux distinguent généralement les uns des autres. Nida définit l'aspect religieux de la culture comme suit : « L'aspect religieux de la culture comprend les particularités relatives à l'adaptation aux phénomènes surnaturels, comme les dieux, les esprits, les décrets divins, la révélation, et les rites » (1967, p.122).

Dans ce cadre, nous fournirons l'exemple du langage religieux qui singularise la discussion des Égyptiens musulmans. Prendre l'exemple suivant des expressions traduites littéralement d'après le Dictionnaire arabe-français, français arabe, écrit par Daniel ; par comparaison avec la version arabe, celles-ci ne donnent pas une répercussion identique et une force similaire : « béni soit le prophète (Salou ala ainabi صلوا على النبي) » ; « j'en demande pardon à Dieu le tout puissant (Astaghfir Allah alaim استغفر الله العظيم) » ; « au nom de Dieu, comme Dieu le veut (Bism Allah machaallah -) » ; « si Dieu le veut, (Inchaallah انشاءالله) » ; « Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu (La hawla wa la kowata ila bilah لا حول ولا قوة الا بالله) ».

Une grande importance est associée aux éléments de la culture religieuse dans notre corpus, dès lors nous aborderons certains aspects religieux de la culture dans la phase d'analyse.

1.3.1.5 Culture linguistique :

À toutes les étapes de l'opération de traduction, les distinctions plus strictement linguistiques posent également des obstacles. La culture linguistique concerne toutes les spécificités d'une langue, telles « la phonologie (les sons), la morphologie (les mots), la syntaxe (la structure grammaticale) et la lexicologie (le sens des parties de mots, de mots et de combinaisons de mots) » (Nida, 1967, p.200).

L'exécution d'un transfert sans effectuer le moindre de changement est rendu impossible en raison des différences phonologiques entre les langues. À titre d'exemple ; le français a cinq sons consonantiques ([g], [n],[R],[p],[v]) qui sont absents de l'arabe standard ,les deux consonnes [p] et [v] restent parfois problématiques représentant généralement des difficultés dans l'adaptation des noms propres : (Pierre بيبير) ; (Valentina فلونتينا). A propos de la morphologie, Nida affirme que le processus de traduction peut être freiné dus aux différences entre les catégories grammaticales ; ainsi dans le cas du manque d'une catégorie dans la langue de départ ou d'arrivée. Parfois, la langue ne fournit pas un substantif convenable ; obligatoirement le traducteur doit recourir à des formes verbales, adjectivales ou participiales en fonction des besoins. De ce fait, nous présentons l'exemple suivant : le substantif « الخيام » peut être remplacé par une expression verbale comme «quelqu'un qui fabrique des tentes » .Dans d'autre situation, un substantif peut exister dans une langue donnée, mais sans emploi. Donc, il est plus convenable d'opter pour un équivalent amplement utilisé par les locuteurs de cette langue afin d'éviter tout sorte d'ambiguïté .Nous illustrons par les dires de Nida :

Si, dans une langue, les gens emploient des expressions verbales, nous devrions nous efforcer de nous conformer autant que possible à la langue réceptrice, même si le français emploie des expressions substantives. La traduction devrait refléter la langue des gens, et non montrer les espèces de mots particulières au français ou au grec (1967, p.204).

Par ailleurs la traduction doit transporter, fidèlement, le sens qui correspond à la l'ensemble des choix lexicaux effectués par le traducteur. Ce dernier trouve souvent des difficultés en ce qui concerne l'aspect lexical de la culture. En effet, chacune des langues est susceptible de présenter n'importe quel sens, mais les langues sont divergentes en termes de lexique ; les objets du monde sont exposés par le biais des mots qui s'inscrivent dans une modalité particulière. En français, il est question du «hippocampe» alors que dans certaines

langues on parle du «cheval marin». En arabe, un type de poisson est appelé « le père de bec » (ابومنقار) ; cependant dans d'autres langues telles que l'anglais et le français la nomination est « aiguille de mer». De même, pour exprimer une expression « banale» telle « partage lui une partie » certains Algériens disent «casse son œil ».

Effectivement, les choix lexicaux sont couplés à ses choix liés à la syntaxe qui traite la manière de combiner les mots. Autrement dit, ce dernier aspect linguistique renvoie à l'ensemble de règles qui sont caractéristiques de telle ou telle langue .De ce fait, il n'est pas possible de trouver deux langues qui fonctionnent sous la même syntaxe. Selon Nida, la traduction qui s'approche et suit la langue du TS mot à mot « est condamnée à aboutir à des combinaisons absurdes » (1967, p.215).

A travers les diverses catégories de culture incorporées par Nida, nous serons capable de cerner les problèmes posé par la culture dans le processus de traduction vers le français et vers l'anglais Cela nous permettra d'appréhender les stratégies utilisées lors du transfert des faits de culture.

1.4 Conclusion :

Ce chapitre présente, d'abord, la difficulté de délimiter la notion de culture, les différentes définitions introduites sous l'angle anthropologique et sociologique. Nous avons mis l'accent sur le rôle que joue la culture au processus de traduction, le problème d'intraduisibilité culturelle et le rapport entre langue et culture. Enfin, nous avons justifié notre choix de la dénomination « culturème » dans l'absence d'un consensus, ainsi présenté les différentes catégories de culture proposées par Nida qui seront utilisées dans l'analyse de notre corpus.

Chapitre II : Les approches de traduction des culturèmes

1.1 Introduction :

Afin d'étudier la question du transfert des culturèmes d'une langue à une autre, nous aborderons dans ce chapitre les éléments suivants ; dans un premier temps, nous tenterons de cerner la notions de « traduction » tout en navigant dans les définitions fournies par différents chercheurs, l'accent étant mis sur la traduction littéraire et le rapport à l'étranger. Ensuite, nous présenterons les approches de traduction et les stratégies mises en œuvre afin de mener une étude comparative entre les traductions et le texte original et d'examiner les problèmes confrontés lors de la traduction des culturèmes d'une langue à une autre.

1.2 La traduction :

La traduction est généralement définie comme l'action ou le processus de transférer une matière, orale ou écrite, d'une langue à une autre. Cette simple définition ne néglige pas uniquement des complexités infinies, mais elle l'assimile aussi au bilinguisme. Avoir la compétence d'écrire et de parler deux langues n'est pas suffisant pour être un bon traducteur. En effet, maîtriser deux langues est une exigence parmi un ensemble de compétences obligatoires de traduction. Un bon nombre d'études ont prouvé que la traduction est trop complexe pour être résumé sous une simple définition. Donc, cette partie navigue à travers les différentes tentatives faites pour définir la traduction. Le verbe « traduire » est introduit en français au XI^{ème} siècle et trouve son origine au latin « traducere » qui découle de l'arabe « Turjuman, issu lui-même de l'assyrien « ragamou. » Guidère (2010). Ibn Mandhûr, dans le volume 12 de son livre *Lisân al-Arab*, ce terme désigne « Celui qui explique » (1993, p.208). Abdullah ibn Abbas, l'un des compagnons du Prophète, « fut surnommé Turjumân al-Qur'ân (littéralement, le traducteur du Coran; autrement dit, l'exégète), car il était un illustre connaisseur du Coran » Laroussi (2010, p.138).

Jean-René LADMIRAL voit la traduction comme « une activité humaine universelle » (1979, p. 28), il met l'accent sur son rôle dans les différentes parties du monde et à tous les temps. La traduction apparaît, donc, comme une voie de communication incontournable dans la vie quotidienne et dans les échanges interculturels. De ce fait, la traduction est un moyen d'accès aux informations en langue étrangère. Mais elle peut exister également à l'intérieur d'une même langue sous forme d'une explication, un résumé ou une paraphrase.

D'un point de vue sémiotique, Jacobson (1959) et Steiner (1975) affirment que la traduction est le transfert d'un code verbal d'une langue à une autre. Pour Catford, la traduction « est une opération entre langues, autrement dit un processus de substitution d'un texte dans une langue par un autre texte dans une autre langue » (1965, p. 1). Georges Mounin, l'un des grands chercheurs de la traduction, affirme que « la traduction consiste à produire dans la langue d'arrivée l'équivalent naturel le plus proche du message de la langue de départ, d'abord quant à la signification puis quant au style. » (1963, p. 12). Chez ce linguiste, on constate que plus d'importance est associée à la signification ; la forme, le style, l'expression viennent ensuite. En tant que spécialiste, il favorise la transmission du sens du TS dans le TC.

D'un point de vue post-colonial, la traduction est une "negotiation between two cultures" qui veut dire « négociation entre deux cultures » Munday (2009, p. 179). Elle représente le point de rencontre de deux langues dont chacune représente un ensemble des croyances culturelles qui peuvent sembler ambiguës pour l'autre. La langue ou la culture supérieure¹ jette, pratiquement, une ombre sur la langue mineure ; soit par l'altération ou par l'omission des éléments de force constituant le texte original. Cependant, dans le contexte post-colonial, la croyance traditionnelle en hiérarchie entre langues et cultures est démolie ou substituée, par curiosité, dans le but de comprendre l'autre et d'achever une communication culturelle plus flexible. Dès lors, la traduction est devenue un processus plus compliqué par rapport au transfert d'un texte de la LS vers la LC. Hewson et Martin (1991) croient que la traduction est une exploration des lacunes qui constituent un fossé infranchissable entre cultures. Sa tâche est de développer des constructions transculturelles, en même temps elle vise à souligner et surmonter la différence. Alors, la traduction célèbre les caractéristiques distinctives de l'autre. Particulièrement ces derniers posent problème dans la traduction littéraire.

La traduction est l'acte de remplacer un texte de la LS par une autre dans la LC, mais elle n'est guère facile à réaliser avec perfection. Son universalité s'inscrit dans son rôle qu'elle joue dans la communication humaine. La période post-coloniale est marquée par plusieurs changements, ceux-ci ont influencé la traduction, dès lors cette pratique est considérée comme une forme de négociation entre les cultures.

¹ Langue /culture peut être supérieure lorsqu'elle porte une valeur universelle qui découle à cause de plusieurs facteurs ; l'économie, la politique, la force militaire et le médium.

1.2.1 La traduction littéraire :

La traduction littéraire est différente de la traduction technique. Cette dernière est centrée principalement sur le contenu. Le traducteur accomplit sa tâche avec succès une fois l'information du texte est fidèlement transmise ainsi le produit final est lisible. Cependant, la traduction littéraire est plus compliquée dont beaucoup d'importance est associée à l'aspect esthétique. La littérature repose sur l'éloquence, la rhétorique et la fluidité. Automatiquement, le traducteur doit refléter, dans une certaine mesure, la beauté du texte original à travers l'imitation du style d'écriture. En comprenant le style de l'auteur, le processus de traduction est rendu plus souple. Évidemment, la traduction ne peut jamais être littérale, c'est-à-dire mot à mot, mais elle va au-delà du texte pour toucher l'esthétisme de l'auteur. Donc, un bon traducteur est principalement un styliste. Selon Landers (2001, p.7) "in literary translation, [style] can make the difference between a lively, highly readable translation and a stilted, rigid, and artificial rendering that strips the original of its artistic and aesthetic essence, even its very soul". « Dans la traduction, le style peut faire la différence entre une traduction vivante et très lisible et une explication guindée, rigide et artificielle qui prive la version originale de son essence artistique et esthétique et même son âme » « notre traduction ». Une traduction littéraire doit évoquer une créativité et une intelligence. Elle présente essentiellement une reproduction des effets stylistiques qui créent la spécificité et l'unicité du texte original.

Une seule chose établit, notamment, la distinction entre auteur et traducteur : tandis que le premier crée un nouveau produit de zéro, le deuxième le recrée. La traduction doit reproduire les mêmes répercussions chez les lecteurs, comme le fait un texte original. Que ce soit admiration, choc ou même l'ennui, le produit d'un traducteur est supposé de provoquer une réaction comportant des émotions similaires. Le choix des mots, le registre, la structure et l'arrangement des phrases constituent le mode général du texte, c'est pourquoi les traducteurs doivent éviter des modifications notables. Étonnamment, le contenu peut généralement frayer un chemin à travers la traduction inter linguistique, cependant le style peut s'avérer difficile. Les traducteurs des textes littéraires exploitent tous les outils possibles dans une tentative d'incarner le texte original dans une autre langue. Martine Abdallah-Preteille et Louis Porcher, définissent le texte littéraire, comme une « production par excellence de l'imaginaire... Produits de la culture... médiateur dans la rencontre et la découverte de l'Autre. La littérature permet d'étudier l'homme dans sa complexité et sa variabilité » (1988, p. 75). Le discours littéraire se singularise par une dimension anthropologique. À travers sa dynamique, son langage et sa fantaisie, la littérature offre la possibilité de se confronter à une

autre culture, dans la mesure où il mobilise des valeurs culturelles liées à une communauté particulière. Automatiquement, la littérature constitue une voie pour la culture.

1.2.2 La traduction : rapport à l'étranger :

Le concept de l'étranger est abordé par plusieurs théoriciens. Dans son approche, Antoine Berman met l'accent sur la nécessité de garder la trace de l'autre, ainsi qu'il souligne la particularité du texte littéraire. Dès lors, ce traducteur privilégie la fidélité au texte original qui s'appuie sur un rapport éthique. Ce dernier, permet de réserver l'image de l'autre en tant que tel chez le traducteur, ainsi la communauté récipiendaire. Cependant, le rapport ethnocentrique est écarté car il dissimule les différences liées à l'autre et sa propre réalité. S'intéressant aux rapports de la traduction à la langue maternelle et aux langues étrangères, sa réflexion porte particulièrement sur l'approche de Schleiermacher². Deux manières de traduction sont proposées dans cette approche: Dans la première stratégie, le traducteur est invité à concevoir et à transposer les particularités de la LS. La réalisation de ce but met le traducteur dans l'obligation de suivre attentivement le TS et les « tournures » qui l'impliquent. Donc, la traduction issue de cette pratique donne au récepteur « l'impression de se trouver face à quelque chose d'étranger» (Schleiermacher, 1984, p. 33). Contrairement à la première, la deuxième stratégie consiste à faire un travail de réécriture. Le récepteur pense dans ce cas que le texte traduit est écrit, simplement, pour la première fois dans la LC. Le traducteur dans ce genre de pratique doit respecter la langue du récepteur et tous les éléments qui partagent à la création des textes dans cette langue, si bien que la version traduite sera plus fluide, plus harmonieuse et plus facile à lire.

Par contre, d'un point de vue sociologique Brisset s'intéresse aux rapports sociaux que la traduction aide à découvrir. Pareillement à Berman, elle rejette l'approche ethnocentrique dans sa critique des traductions mis en œuvre sur la scène québécoise entre 1968 et 1988, comme montre le titre de son livre *Sociocritique de la traduction / Théâtre et altérité au Québec (1968-1988)*. Elle note que chaque pièce théâtrale passe par un processus de privation de toute trace d'origine étrangère. À cette époque, la traduction de théâtre s'appuie sur l'adaptation. La traduction n'est plus conçue comme une activité de transmission du discours de l'Étranger, mais elle est détournée de ses objectifs premiers et investie d'une fonction

² Schleiermacher (1768_1834), contrairement à ces prédécesseurs, met en avant, dans son cours « On The Different Ways of Translating », une approche qui prend en considération la culture source, il se focalise sur le fait d'introduire l'étrangeté au texte. C'est un nouveau concept qui souligne l'unicité de la culture cible et lutte contre la dominance de certaines cultures sources.

doxologique, où l'Étranger est utilisé «pour cautionner son propre discours, celui de l'émancipation nationale» (Brisset, cité dans Robert, 1993). Elle avance l'exemple du *Trois Soeurs de Tchekhov* comme cas d'adaptation et de traduction réalisée par Robert Lalonde. Ce dernier change le statut social des personnages, modifie le lieu où se déroulent les événements, amène les personnages de parler d'une manière québécoise. Brisset (1988, p. 17) signale que la traduction issue d'une « projection du soi sur l'Étranger » elle « prête à l'œuvre étrangère le dessein de promouvoir la 'québécoité' ».

1.3 Approches théoriques pour la traduction des culturèmes :

Nous constatons différentes approches théoriques pour la traduction des culturèmes qui ont été préconisées par des théoriciens du domaine. Cependant, (selon l'expression de Starobinski) on peut distinguer dans le paysage de la traduction deux pôles ; le premier regroupe des figures comme Antoine Berman et Lawrence Venuti qui supportent l'idée de préserver les traits culturels du texte original dans le texte traduit, alors que Nida et d'autres théoriciens mettent l'accent sur l'effet produit ; une version originale et traduite doit provoquer le même retentissement chez le récepteur. Nida se préoccupe principalement de la traduction des textes sacrés, dès lors, il donne beaucoup d'importance à la clarté du message reçu par le récepteur de la traduction.

Le théoricien français de la traduction Antoine Berman propose l'adaptation d'une stratégie de traduction qui souligne l'étrangeté du texte original et reçoit favorablement l'étranger comme tel. Cette approche inclut une visée éthique de la traduction favorisée par Berman et une visée ethnocentrique rejetée. Par ethnocentrisme, il entend une pratique ;

qui ramène tout à sa propre culture, à ses normes et valeurs, et considère ce qui est situé en dehors de celle-ci - l'Étranger - comme négatif ou tout juste bon à être annexe, adapte, pour accroître la richesse de cette culture (Bensimon, 1985, pp. 48-49).

Pour Berman la traduction ethnocentrique peut reposer sur un travail de réécriture qui ne donne pas l'impression au lecteur que cette version est traduite. Comme elle peut fournir une version qui a un effet identique sur les deux ; lecteur d'arrivée et le lecteur d'origine. Il approuve une visée éthique positive de la traduction qui valorise l'étrangeté, le décentrement, l'ouverture sur l'autre, pour lui « l'essence de la traduction est d'être ouverture, dialogue, métissage et décentrement », (Berman, cité dans Godard, 2001). Par contre, il refuse une visée négative de la traduction autrement dit une traduction cibliste ou 'un ethnocentrisme étant donné que les marques d'altérité, sont niées et les traces d'étrangeté sont gommées, il

ajoute : « toute culture voudrait être suffisante à elle-même pour, à partir de cette suffisance imaginaire, à la fois rayonner sur les autres et s'approprier leur patrimoine. »(Berman ,Cité par Simon, 2001)

Les travaux de Berman sur la traductologie ont été critiqués par plusieurs auteurs. Dans les suivantes lignes, nous voudrions mettre en lumière l'argument avancé par Lawrence Venuti et Gillian Lane-Mercier.

Venuti insiste que l'opération de traduction présentée dans l'approche proposé par Berman n'est plus conçue comme un acte d'assimilation ou d'intégration, mais plutôt comme acte de reconnaissance des différences linguistiques .Il partage la même avis que Berman concernant la proposition d'une « éthique » qui admette à l'étranger ses particularités et ses différences sur le plan linguistique et culturel. Venuti introduit son livre *The Scandals of Translation Towards an Ethics of Difference* (Venuti, cité dans Godard ,2001.) Par cette déclaration : « I follow Berman (...). Good translation is demystifying : it manifests in its own language the foreignness of the foreign text », «je rejoins l'avis de Berman (...).Une bonne traduction est une démystification : elle montre dans sa propre langue l'étrangeté du texte source » « notre traduction ».

Lane-Mercier souligne que les affiliés de cette approche ne concentrent pas leur attention sur le lecteur. Autrement dit, ils récusent toute action qui sert à accorder un privilège à ce dernier, ainsi qu'ils mettent des entraves à tout dialogue avec l'autre et toute ouverture à l'étrangeté du texte de départ.

Dans le but de souligner le besoin d'attacher une importance au lecteur dans toute approche littérale, la chercheuse fait recours aux problèmes rencontrés dans le processus de la « retraduction littérale des sociolectes du Hamlet de William Faulkner» par le groupe de recherche en traductologie (GRETI).Elle expose les manières mises en œuvre dans le processus de retraduction à savoir : « la survernacularisation » et « la dévernacularisation ».

D'après Lane-Mercier, l'approche bermanienne dispose qu'il faut « éduquer le lecteur à l'étrangeté », ainsi mettre l'accent sur cet aspect. A cet égard, le GRETI a employé la « suvernacularisation»; processus dans lequel la traduction du Hamlet s'appuie sur « le vernaculaire rural québécois » afin de rapprocher des « country whites du sud-ouest américain ». Lane-Mercier signale que la traduction issue de cet emploi est énigmatique, illisible à l'extérieur du Québec et réprouvé par les Québécois. Donc, elle prouve la négation

d'une «concession au lecteur ». Egalement, « la suvernacularisation » est une stratégie qui ne permet pas de préserver l'existence de l'autre et « accentuation à l'étrangeté ». Cependant elle, intègre l'ethnocentrisme dans le texte traduit étant donné que la distinction entre un lecteur québécois et un lecteur non-québécois n'a pas été clairement établie dans l'emploi du parler rural québécois. Ce dernier, pour un lecteur québécois, sert à consolider son identité et «sa propre légitimité socio-culturelle » (Mercier, 2001, p. 90). de plus elle néglige la culture française.

Après l'échec de la stratégie de « suvernacularisation », le GRETI a opté pour la stratégie de « dévernacularisation » qui sert à réduire le « nombre de marqueurs sociolectaux ..., non l'élimination de ces derniers » (Mercier, 2001, p. 90)». L'approche de Berman et l'intérêt du lecteur sont prises en considération dans le processus traductif. Autrement dit, le traducteur cherche à réduire la présence des éléments étrangers du texte de départ, bien plus augmenter l'accessibilité et la lisibilité du texte d'arrivée. Le but selon Lane-Mercier est:

de proposer une traduction littérale moins inféodée aux intérêts de la culture cible et plus fidèle à la spécificité poétique du texte source (...) Ce sur quoi il importe cependant d'insister, c'est qu'un tel redressement du projet de départ passait obligatoirement par des concessions au public, ce qui a amené le GRETI à constater de nouveau l'incontournabilité de ce dernier au sein de l'approche littérale et à interroger sa négation quasi systématique chez Berman. (Mercier, 2001, p.91)

Partant de l'expérience de la retraduction de Hamlet, Lane-Mercier a préconisé que le cadre de l'approche bermanienne doit être élargie afin d'inclure le lecteur, comme le traducteur dans le texte traduit. A ce propos, la chercheuse avance que l'éloignement total du lecteur constitue, dans l'approche de Berman, un des « points aveugles » (2001, p. 85). Elle rejette, également, toute approche littérale qui nie radicalement le lecteur et insiste sur la reconnaissance de l'étranger, dans le texte traduit, par les deux : le sujet traduisant ainsi le lisant.

En effet, la visée éthique de Berman n'est plus la même. Commenant par *L'Auberge du lointain* (1985) jusqu'à *Pour une critique des traductions* (1995) ; on constate un changement. Berman (1995, p.93) affirme que « la traduction réellement éthique doit éviter tout aussi bien l'«effet d'étrangeté» abusif que l'«effet de naturalisation abusif ». Le théoricien n'insiste plus sur la nécessité de la fidélité à la lettre, mais annonce que « le traducteur a tous les droits dès qu'il joue franc jeu ».

Pour Berman (1995, p. 92) la conception éthique « réside dans le respect, ou plutôt dans un certain respect de l'original ». Cette affirmation permet à Bandia de situer l'évolution dans une position « médiane ». Dès lors, on parle ni d'un attachement immodéré à la lettre ni de rejet absolu du travail du traducteur. Bien plus, l'étrangeté du texte de départ et la « lisibilité » du texte d'arrivée sont mises sur le même pied d'égalité.

La formulation atténuante d'« un certain respect de l'original » proposée par Berman nous oriente vers une conception de la traduction qui n'est ni entièrement sourcière ni entièrement cibliste, basée sur une éthicité de la traduction qui tient compte de la spécificité de l'original sans pour autant nuire à la lisibilité du texte cible ou à la communicabilité de la textualité de l'original (Bandia, 2001, p. 128).

Dans l'approche bermanienne, Bandia signale la réussite de ce qu'il appelle « la troisième voie, la voie du centre (the in-between) ». Le chercheur fait ses études en se basant sur les traductions opérées par les écrivains africains d'expression européenne après l'indépendance. Les résultats montrent que la mise en œuvre des pratiques « sourcières » et « ciblistes » dans les textes traduits a permis de prendre en considération l'étrangeté du texte africain et de garantir, parallèlement, son accessibilité. Bandia signale que les auteurs africains font recours à la stratégie de « vernacularisation », dans laquelle les deux pratiques sont combinées, qui conduit à « une manifestation des valeurs anti colonialistes de résistance et de contestation ». Par le biais de cette stratégie, ces auteurs peuvent se situer dans la position de l'entre-deux (the spaces in between), à savoir entre le TS et le TC.

Pour résumer, Berman propose une visée éthique qui présume l'ouverture vers l'étrangeté du TS; l'étranger est accueilli comme étranger ; les traits culturels de la LS sont préservés dans la LC ainsi la transition de langue et de culture. Par contre, s'inscrivant dans sa perspective éthique, son ouverture est maintenue par l'évolution à travers une stratégie intermédiaire entre sourcière et cibliste. Grâce à cette ouverture, la différence est révélée sans nuire au lecteur ou au traducteur.

1.3.1 Berman vs Venuti :

Nous parlerons dans les lignes suivantes de la vision de Lawrence Venuti. Ce dernier rapproche la conception de Berman ; étant donné que le théoricien fait appel à une « éthique » qui permet de respecter la différence de l'autre. Pareillement à la théorie de Berman, celle de Venuti est marquée par une évolution qui comporte différentes stratégies de traduction.

Tandis que l'approche Bermanienne insiste sur des auteurs individuels, alors celle de Venuti est axée sur la société.

Ayant la même position que Brisset, Venuti s'occupe de la façon par laquelle une société se conçoit et réagit à d'autres, bien plus privilégie l'adoption d'une attitude éthique. Notamment, il critique les pratiques de traduction sous l'égide d'impérialisme américain ; à cause de la grande importance associée à la réception des textes et aux traductions qui garantissent une bonne lisibilité en anglais, mais l'étranger est dissimulé.

La spéculation de Venuti s'articule autour de deux manières de traduction, on parle de « la distanciation » et de la « la naturalisation ». Venuti privilégie la stratégie de « la distanciation » quand à la théorie ainsi la pratique de traduction. Dans cette stratégie les différences linguistiques et culturelles de la société originale sont mises en relief. Par opposition, la stratégie de « naturalisation », appelée aussi la « domestication », consiste à transférer la culture étrangère afin de rendre celle-ci familière au lecteur de la langue d'arrivée; son objectif est de gommer toute marque d'altérité et à donner l'impression que le texte d'arrivée n'a pas passé par un processus de traduction, comme si il est écrit par l'auteur du texte original. Il propose de développer des stratégies « résistantes » de traduction qui donneront la possibilité d'affronter les puissances dominantes. L'acte de résistance consiste à introduire dans le texte traduit des éléments culturels du texte original ou des éléments marginalisés par le système linguistique cible et sa littéraire.

Dans son livre *The Translator's Invisibility* (1995), Venuti attaque « l'invisibilité » des traducteurs. Il signale la stratégie de traduction dominante en Amérique et en Angleterre qui repose sur la « transparence ». Celle-ci œuvre à naturaliser le texte étranger, ainsi elle insiste sur la production et la réception des traductions.

Selon Venuti, cette manière de traduction s'occupe de l'étranger, seulement, à travers l'effacement de toute trace d'étrangetés ainsi quelle dissimule le rôle médiateur joué par traducteur. De ce fait, il exprime son rejet des traductions « transparentes » étant donné qu'elles sont annexionnistes bien plus, son objectif est limité à aider les forces dominantes par l'assimilation des cultures étrangères. Or, Venuti critique vigoureusement la société américaine du fait qu'elle cherche à nier l'autre par l'intermédiaire de la traduction.

Par ailleurs, Venuti s'oppose aux traductions « fluides » qui fournissent une production privée de toute étrangeté. D'après ce théoricien, les traductions qui se singularisent par la

«fluidité» dérangeant le traducteur à la suite de rendre son rôle comme sujet traduisant invisible. En effet, si le lecteur ne pourra pas percevoir en lisant une production qu'il s'agit d'une traduction, il ne pourra pas prendre conscience du travail réalisé par le traducteur et cela conduit à «l'éclipse» de son travail. Pour lui, le rôle des traducteurs est joué dans un contexte politique, il leur demande de faire face aux forces dominantes à travers le développement des traductions «non-fluides» (Pym, 1997, p.94) consolidées par des stratégies «résistantes» afin de faire transparaître leur visibilité et leur rôle en tant que producteur du texte.

Pareillement à Venuti, Pym affirme que le traducteur est responsable d'être visible bien plus, il doit défendre ses droits et ses conditions de travail par l'action de s'affirmer comme sujet traduisant dans la société cible. Par contre, Pym pense que les niveaux de résistance qui doivent être développés par le traducteur ne sont pas complètement délimités. En effet, Venuti invite le traducteur à fournir des textes traduits en assurant sa reconnaissance quant à la société et au monde commercial, parallèlement, à résister aux présupposés de la société cible. Cependant, personne ne peut lire les traductions réalisées de cette façon. Cela est dû aux traductions «difficiles» qui exigent une explication de leur fonctionnement dans la société de l'appart de d'autres théoriciens de la traduction afin de promouvoir l'acceptation. En addition, le traducteur est loin d'être visible dans la société, sa production ne fonde pas absolument une résistance car elle ne veut pas être lue.

L'approche de Venuti est marquée par une évolution, on constate celle-ci entre *The Translator's Invisibility* (1995) et *The Scandals of Translation: Towards an Ethics of Difference* (1998). La dichotomie «domestication / foreignizing» n'est plus maintenue nettement. Il recommande une stratégie de «minoritizing»; sa visé n'est plus de lutter contre «l'invisibilité» des traducteurs, mais plutôt combattre «la marginalisation» de la traduction.

Dès lors, Venuti exprime une vision dans laquelle la dichotomie «domestication/foreignizing» se trouve dans un nouveau cadre. Effectivement, Le choix entre les deux stratégies s'inscrit dans un cadre politique et culturel dont plus d'importance est accordé aux rapports de domination. La traduction naturalisante n'est pas absolument minable dans ce nouveau contexte; avec une justification les tentatives de résistance des cultures dominées (culture minoritaire) peuvent être rendues plus fortes dans la lutte contre les cultures dominantes (culture américaine).

Pour Venuti, il fallait recourir à des traductions fondées sur « une éthique de la différence ». Il insiste sur l'action de développer une éthique qui doit tenir en compte les différences culturelles bien plus, assurer la lisibilité des traductions dans le côté cible. Donc, la traduction ici exige la mise en œuvre des deux stratégies où le traducteur garde des éléments de la culture de départ et adopte en même temps la culture d'arrivée. Afin d'éviter la production de traductions non lisibles, il ne faut pas utiliser excessivement des éléments culturels liés au côté source, toutefois il faut choisir des éléments culturels liés au côté cible ; à condition que ceux-ci ne s'inscrivent pas dans l'idéologie dominante de cette culture. Cela implique le fait de reproduire des éléments qui appartiennent à la culture d'arrivée, mais bien qu'appartenant à cette culture-là, sont en quelque sorte marginalisés dans la culture même.

En fin de compte, Bandia est d'accord avec Venuti sur le fusionnement des deux manières de traduction. Pour lui, elle constitue une voie du centre (textual middles) :

Venuti semble minimiser la dichotomie imposée par l'opposition binaire classique au profit d'une troisième voie, la voie du centre (textual middles), caractérisée par des degrés variables de pratique cibliste et sourcière. Il s'agit de la fusion des deux tendances qui sont d'ailleurs toujours présentes et confondues dans tout acte de traduction, quels que soient le projet traductif et l'approche privilégiée par le sujet traduisant. La voie du centre nous mène vers une traduction qui rend compte des éléments caractéristiques de la langue/culture source tout en s'inscrivant dans l'espace littéraire de la culture réceptrice (Bandia, 2001, pp.132-133).

Cette combinaison donne la possibilité de garder à la fois des éléments culturels source et d'autres éléments culturels cible. De cette façon, le texte traduit dans la langue/culture/société cible sera lisible bien plus, le lecteur peut prendre conscience de « la textualité de l'œuvre à traduire et (du) processus de sa production » (Bandia, 2001, p.130).

Les deux théoriciens ; Berman et Venuti appellent à préserver l'étranger dans le texte traduit, comme ils rejettent la naturalisation du texte traduit. Cependant, Nida et ses affiliés soulignent la nécessité de l'effet produit qui doit être identique chez le récepteur de la version source ou traduite. La réflexion de Nida sera abordée dans les lignes suivantes.

La pensée de Nida se cristallise dans son livre *Towards a Science of Translating* (1964) et puis dans *The Theory and Practice of Translation* (1969) ; le fruit de collaboration avec Charles Taber. Durant une vingtaine d'années, Nida met en avant ses recherches sur la traduction, particulièrement celle de Bible. Il met l'accent sur la communication transculturelle. Sa visée est de transmettre de façon claire et efficace le message biblique au

groupe concerné. En addition, le récepteur de traduction dans la théorie de Nida est extrêmement important pour la réception et l'accessibilité du message biblique. Notamment, il accorde une place de premier rang au principe de la transparence de la Bible comme le signale Simon: « La Bible doit parler au lecteur d'aujourd'hui comme si Dieu lui parlait maintenant » (1987, p. 430).Egalement, le traducteur doit assurer la clarté du message et de l'élimination de quelconque degré d'ambiguïté ou la possibilité d'une mal-interprétation de la part du destinataire. En revanche, Nida affirme que la transmission «transparente et efficace » du message de la Bible peut être freinée par l'attachement excessif à la forme du texte biblique lors du procédé de traduction .Parlant de la traduction des textes sacrés, Nida se focalise en priorité sur le contenu et le sens, alors la forme ou le style est secondaire. En traduction, il met en avant deux approches : « l'équivalence formelle » focalise à la fois sur la forme et le contenu, alors « l'équivalence dynamique » qui met l'accent sur le sens plutôt que sur la forme. Favorisant la seconde, Nida avance cette définition:

(...) a translation which attempts to produce a dynamic rather than a formal equivalence is based upon « the principle of equivalent effect ». In such a translation one is not concerned with matching the receptor language, but with the dynamic relationship, that the relationship between receptor and message should be substantially the same as that which existed between the original receptors and the message. A translation of dynamic equivalence aims at complete naturalness of expression, and tries to relate the receptor to modes of behaviour relevant within the context of his own culture. (Nida, cité dans Kerr, 2011)

une traduction qui tente de produire une équivalence dynamique plutôt que formelle fondant sur « le principe de l'effet équivalent ».Dans telle traduction, on n'est pas concerné par l'adaptation à la langue du récepteur, mais plutôt par les rapports dynamiques, le rapport entre récepteur et message doit être essentiellement le même que celui existant entre le récepteur original et le message. Une traduction de l'équivalence dynamique visant une naturalité complétée de l'expression, ainsi tente de relier les modes de comportement qui relève du contexte de sa culture (Nida, cité dans Kerr, 2011) « notre traduction ».

D'ailleurs, chez Nida, en traduction, « l'équivalence formelle » est mise de côté, alors « l'équivalence dynamique» fondée sur le principe de « l'effet équivalent » est favorable. En d'autres termes, le récepteur de la traduction et le lecteur de l'original doivent recevoir le même effet produit .Or, ce type d'équivalence vise une adoption parfaite du message biblique au profit des destinataires dans chaque culture à travers le dégagement de ses « contraintes formelles ». On peut dire, donc, que le traducteur est sous l'obligation de favoriser l'effet

produit sur le destinataire au préjudice de de la fidélité à la forme du TS, de ce fait il fait recours à un style « naturel » et à des significations inhérentes à la culture d'arrivée. L'objectif derrière cela est de «naturaliser» le message par la suppression des traces de son origine étrangère, Nida signale que «such an adjustment to the receptor language and culture must result in a translation that bears no obvious trace of foreign origin » (1964,p. 167) « une telle adaptation de la langue et de la culture du récepteur doit être résulté dans une traduction qui ne garde pas de traces évidentes d'origine étrangère » « notre traduction ». (1964 ,p. 167).

Dans le but de faire ressortir les motifs qui sous-tendent le choix de Nida lorsqu'il privilégie « l'équivalence dynamique » en traduction, nous avançons, dans ce qui suit, le cas de traduction, en anglais américain, de deux versets de la Bible du roi Jacques 1611 (traduit en anglais britannique).Les deux exemples sont tirés respectivement de *Toward a Science of Translating* et *The theory and practice of [Biblical] translation*. Nida traduit l'expression biblique « greet one another with a holy kiss » par « give one another a hearty handshake all around » (1964, cité par Dohun, 2015) .Par la suite, le verset « do not let your left hand know what your right hand is doing» est traduit par Nida et Taber comme « do it in such a way that your even closest friend will not know about it» (Nida & Taber, 1969, p. 26).

Afin d'achever son but à l'égard de traduction biblique, liée aux pratiques, d'évangélisation, Nida affirme que l'ancienneté et l'incompréhensibilité de version de 1611 exige une adaptation au profit du récepteur de 1964 qui se caractérise par un langage propre à lui, ainsi des habitudes et un mode de vue. Dans ce cas, l'accent est mis sur l'accessibilité du message au destinataire plutôt que la fidélité à la forme du texte original.

Par ailleurs, différents auteurs tels Henri Meschonnic (1973), Robert Larose (1987), Sherry Simon (1987), Jean Peeters (1999) et Edwin Gentzler (1993) ont réagi à la théorie de Nida. Nous présenterons dans la partie suivante la réaction de chaque auteur.

Peeters (1999) et Mechonnic (1973) notent que la traduction des deux versets susmentionnés, faite par Nida, repose sur la traduction anglaise britannique de la Bible du roi Jacques 1611 plutôt que sur la version originale, qui est écrite en grec ou hébreu. Les deux affirment que la traduction de Nida est une forme de « conversion » d'un anglais britannique de 1611 en un anglais américain de 1964.

Par contre, les deux auteurs ne sont pas d'accord en ce qui concerne le choix mené par Nida. Meschonnic (1973) signale que Nida gomme totalement le texte original (l'hébreu),

selon lui «l'escamotage de la langue de départ, l'hébreu est total. Il est partiel seulement pour le grec du Nouveau Testament(...), Dans la bibliographie de Théorie, une édition du texte grec est citée, mais pas du texte hébreu » Meschonnic (1973, pp. 335-336). Il critique cette action et la considère comme une forme d'« annexion ».

Cependant, Peeters supporte le principe de l'équivalence d'effet mis en pratique par Nida.

Selon Eugène A. Nida, pour un Américain, le saint baiser n'évoque rien parce qu'il ne se pratique plus alors que la poignée de main chaleureuse fait partie de son expérience vécue(...) En passant de *greet one another with a holy kiss* à *give one another a hearty handshake*, Eugène A. Nida ne fait pas que changer de mots, il change de monde vécu. (Peeters, cité dans Cazeilles, 2004).

Selon Nida, la version biblique de 1964 est mieux comprise par le destinataire américain de 1964 car elle est adaptée à son goût et à sa langue, contrairement à la version de 1611 qui est considérée trop ancienne et étrangère. Peeters s'accorde avec Nida sur la transformation qu'il a effectuée. Ainsi, il souligne la nécessité de la traduction «ethnocentrique » de Nida. L'accent est mis sur la transmission efficace et claire du message biblique au destinataire cible dans le but de réaliser la visée d'évangélisation.

Notamment, les critiques de Larose (1989) jettent la lumière sur l'approche de Nida qui insiste sur l'effet équivalent, il la considère insatisfaisante, incomplète et non minutieuse. À cet égard, il rappelle l'exemple du transfert de la phrase biblique « *greet one another with a holy kiss* » comme « *give one another a hearty handshake* » et demande quelle entrave pourrait rencontrer s'il opte pour « *give one another a hearty bearhug* ». Or, Larose ajoute que Nida n'a pas identifié, de manière transparente, les critères qui aident à faire la distinction entre une « bonne paraphrase » et une « mauvaise paraphrase ». Selon lui, le type d'équivalence proposé par Nida peut entraîner la suppression de toute distance historique et « déjudaiser le christianisme primitif ». Par contre, Larose s'accorde partiellement avec Nida, lorsque ce dernier octroie « carte blanche » à propos de l'utilisation de sa théorie. En effet, Nida affirme que l'équivalence dynamique ne doit pas être mise en œuvre aveuglément, comme il met l'accent sur l'importance de respecter quelques critères et de ne pas dépasser quelques limites. Nida souligne, entre autres, la nécessité de garder les noms des personnages et des lieux, respecter le cadre spatio-temporel et d'éviter les anomalies et les anachronismes.

Également, Meschonnic (1973), dans l'approche de Nida, critique le fait d'insister sur l'adaptation du message aux différentes exigences et niveaux d'instruction du récepteur. Ainsi, il reproche à Nida son vœu de présenter le message sur « un plat d'argent » au récepteur, et de demander aux traducteurs et missionnaires d'opter pour une traduction qui assure une accessibilité parfaite du message. Selon Meschonnic, la compréhension d'un message exige du récepteur de déployer un certain effort à travers la consultation du dictionnaire ou l'encyclopédie. Pour lui l'approche de l'équivalence dynamique présentée par Nida constitue simplement une forme d'impérialisme culturel.

Pareillement à Meschonnic, Gentzler critique Nida lorsqu'il demande aux traducteurs de réduire à néant tous les « mystères », de lever les contraintes et d'empêcher le récepteur de déchiffrer le message. Selon Gentzler

Nida does not trust the readers to make up their own minds; in order to achieve the intended response, he has license to change, streamline, and simplify. All potential differences, ambiguities, mysteries, Freudian slips are elided in order to solicit a unified response that transcends history. (Gentzler, 2001, p.59)

Nida ne fait pas confiance au lecteur pour se décider ; afin d'obtenir la réponse attendue, Il a un permis pour changer, rationaliser, et simplifier. Toutes les différences, les ambiguïtés, les mystères et les lapsus possibles sont éliminés afin de solliciter une réponse unifiée qui transcendent l'histoire « notre traduction ».

De son côté, Sherry Simon (1987) critique Nida en raison de l'élimination de présence du traducteur dans la traduction et la dissimulation de son rôle social lorsqu'il est considéré comme « un médiateur neutre ». Selon Simon, la réussite de l'adoption du principe de l'effet équivalent de Nida exige que le traducteur s'identifie à l'auteur, se débarrasse de toutes les ambiguïtés et les difficultés du message original dans le but d'aider le récepteur à comprendre le message. Simon signale l'impossibilité de cette pratique. Elle reproche, également, à Nida négligence du « rapport à l'Autre » présenté par Berman ; chez ce théoricien, on constate la préconisation de l'ouverture de la LC à l'étrangeté de la LS.

Afin de récapituler, on peut dire que l'importance accordée au récepteur et le fait de garantir une accessibilité du message par le traducteur font l'objet de critiques de la part de certains auteurs. Ainsi, ils reprochent l'absence de la délimitation de sa théorie et le fait de supprimer le rôle du traducteur en tant que sujet traduisant.

1.4 Les procédés de traduction des culturèmes :

Dans cette partie, nous allons expliquer un ensemble de procédés, considérés parmi les plus efficaces, présentés par des théoriciens pour faire face à la difficulté de traduire les culturèmes. Ces derniers doivent être traités délicatement dans le but d'éliminer l'écart interculturel entre la LS et la LC. Avant d'entrer dans les détails, il faut d'abord distinguer la méthode de traduction et le procédé de traduction ; Newmark P met en avant la différenciation, il dit "while translation methods relate to whole texts, translation procedures are used for sentences and the smaller units of language", « tandis que les méthodes de traduction portent sur des textes entiers, les procédés sont utilisés pour des phrases et des unités plus petites de la langue » « notre traduction ».

1.4.1 Stratégies de Graedler :

Commencant par Graedler (2000), ce théoricien consacre quatre procédés à la traduction des culturèmes :

(a). Produire un nouveau terme.

(b). Fournir une illustration du sens au lieu de traduire.

© . Préserver le même terme.

(d). Opter pour un mot dans la LC qui semble similaire ou qui a la/le même utilité/rapport.

1.4.2 Stratégies de Pederson :

Par ailleurs, Pederson (2005) se focalise sur les culturèmes dans un contexte extralinguistique, il utilise le verbe « rendre » à la place de « traduire » car ses culturèmes sont transplantés dans un environnement où ils n'ont pas grandi. Cependant, ils ne peuvent pas être traduits dans la LC (selon la stratégie utilisée). Afin de traduire les culturèmes d'une langue à une autre, Pederson présente diverses stratégies qui sont classées sous deux catégories : stratégies orientées vers la culture source et stratégies orientées vers la culture cible.

1.4.2.1 Stratégies orientées vers la LS :

Pederson met en avant trois sous-catégories qui tiennent la LS et le texte comme un point focal.

1.4.2.1 .1 Rétention:

Parmi toutes les stratégies de traduction des culturèmes, la rétention est la plus proche de la LS. Si le culturème est un nom propre, il peut être mis entre guillemets ou écrit en italique dans le but d'être distinctif par rapport au reste du texte. Egalement, le traducteur a la possibilité de changer la graphie du culturème ou supprimer un article par souci d'exigence de la LC. Il s'avère important de mentionner la transférence ; ce procédé consiste à transférer les caractéristiques phonologiques de la LS vers la LC. Pareillement à Pederson, Darbelnet (2008) mentionne la même stratégie dans la catégorie de l'emprunt. Cette technique de traduction est considérée comme la plus facile car elle représente tout simplement l'action de ne pas traduire, c'est à dire que le traducteur garde le même mot du texte de départ et l'utilise dans le texte d'arrivée. Molina & Albir (2002) distingue deux types d'emprunt : un pur emprunt et un emprunt naturalisé. Le premier consiste à employer le mot de la LS tel qu'il est sans modification, alors que le deuxième se manifeste lorsque l'emprunt est cédé au système syntaxique de la LC. Dans la traduction, le recours à l'emprunt est un choix motivé par plusieurs raisons dont la raison évidente est le manque d'un terme équivalent dans la LC bien plus, les traducteurs parfois empruntent quelques termes afin de fournir une expérience de lecture réussie qui jette la lumière sur l'autre et son étrangeté. Basil and Munday (2005) clarifient que la saveur de la LS est introduite dans la traduction grâce à l'utilisation des termes étrangers, il avance l'exemple de deux mots en anglais américain ; « dollar » et « party », et des noms des repas mexicain espagnol ; « tequila » et « tortillas ». Que ce soit un plat exotique, un endroit inconnu ou une tradition étrange, l'emprunt enrichit la connaissance du lecteur. Au cours du processus d'emprunt, certains mots peuvent perdre leurs sens. De ce propos, Ali Alhaj (2015) avance un exemple intéressant qui montre comment la connotation de certains mots empruntés change dans leur nouvel environnement ; les Marocains empruntent le mot « tamara » de l'espagnole. En effet, « tamara » est un nom biblique qui signifie un palmier, alors dans le dialecte marocain l'emprunt désigne la souffrance. Généralement l'emprunt est écrit en italique dans certains cas, il est suivi par d'une note fournie par le traducteur dans laquelle le sens et l'origine sont expliqués.

1.4.2.1 .2 Spécification :

La spécification consiste à laisser le culturème tel quel est, c'est-à-dire dans sa forme originale. Dans le TC, Le traducteur ajoute un détail illustratif qui n'existe pas dans le TS. De

ce fait, le TC gagne une certaine spécificité par rapport au texte de départ. Cette spécificité se manifeste lorsque le traducteur utilise des explications et des additions.

1.4.2.1. 3 Explicitation :

Il s'agit d'expansion dans le texte à travers l'explication de ce qui est implicite dans le TS par exemple énoncer clairement les noms complète, les acronymes ou contractions.

1.4.2.1 .4 Addition :

L'addition signifie que l'information ajoutée par le traducteur constitue une part de la connotation d'un culturème. À titre d'illustration, si des célébrités nationales sont mentionnées dans le TS, le traducteur peut les introduire par l'acte de préciser la raison derrière leurs célébrité, par exemple Saad Zaghloul ; le ministre de l'intérieur en Egypte.

1.4.2.1 .5 Traduction directe :

La traduction directe est divisée en deux catégories : le calque et la traduction orientée. Le calque est une forme de traduction que Vinay & Darbelnet (1995) définissent comme "a special kind of borrowing whereby a language borrows an expression form of another, but then translates literally each of its elements."(p, 32), « un type particulier d'emprunt par lequel la langue emprunte une forme d'expression de l'autre, et puis traduit littéralement chacun de ces éléments » « notre traduction ». Dans ce cas, l'expression garde le même sens, comme elle peut se soumettre à un changement de forme (l'ordre de mots).En guise d'exemple ; le terme anglais honeymoon se traduit en français par lune de miel et en espagnol par "luna de miel". Vinay & Darbelnet mettent en avant de types de calque : un lexical et un autre structural .le premier type est le résultat du respect des règles syntaxiques utilisées dans la LC. Cependant, le calque structural consiste à importer la structure de la LS à la LC. À condition de préserver le sens, la traduction peut être littérale, dès lors appelée un calque exacte, en guise d'illustration Wright (2000) avance l'exemple de "libre penseur" et son calque exacte "free-thinker" (p.52).Ainsi, il explique la différence entre calque et une traduction simple; il signale que le calque résulte lorsque le traducteur respecte l'ordre des mots de la LS ,nous avançons l'exemples suivants : "hors-la-loi" (outlaw) et "juge de paix" (justice of the peace).Cependant, une traduction simple consiste à traduire les termes sans tenir compte de la forme de la LS par exemple : “machine à vapeur” (steam engine) et “lune de miel” (honeymoon).En ce qui concerne la seconde catégorie qui renvoie à la traduction orientée ,le traducteur préserve le sens général du texte, mais il peut remplacer certaines

composante du culturème par d'autres plus familières . Hannu et al (2012.p, 127) illustre cette idée à travers l'exemple suivant ; « having goose pimples » (avoir la chair de poule) est traduit en finlandais comme « olla kananlihalla » (littéralement have chicken pimples) (avoir la chair de poule).dans les lignes suivantes nous allons présenter les deux types de stratégies dérivées de la traduction orientée.

1.4.2.2. Stratégies orientée vers la LC :

Pederson distingue trois types de stratégies orientée vers le TS.

1.4.2.2.1 Généralisation:

Cette stratégie consiste à remplacer un culturème par une représentation générale. Pederson insiste sur la distinction entre généralisation et addition ; cette dernière repose sur l'hyponymie, c'est à dire le fait de choisir un élément lexical précis parmi une panoplie fournie par le champ sémantique.

1.4.2.2.2 Substitution:

La substitution représente une élimination complète du culturème qui sera substitué par une expression (soit à travers l'utilisation d'un terme ou la paraphrase) qui ne comprend aucun culturème. Cette stratégie comporte deux types : substitution culturelle et paraphrase.

1.4.2.2.3 Substitution culturelle :

C'est le fait de substituer un culturème par un autre culturème qui est reconnu chez le lecteur du TC. En effet, la substitution est la combinaison de deux stratégies : l'équivalent officiel et substitution culturelle. Pederson souligne la question du manque de crédibilité qui découle de l'utilisation excessive des remplacements des culturèmes. Selon lui, cette situation peut conduire à la création d'un nouveau texte qui est loin d'être la version traduite du TS.

1.4.2.2.4 Paraphrase :

C'est le processus par lequel le traducteur paraphrase les culturèmes du TS à travers l'emploi d'une stratégie appelée "reduction to sense" .Chez Pederson, les culturèmes passent par une opération de suppression, seulement la connotation est paraphrasé. La paraphrase peut être situationnelle dans le cas où les culturèmes sont éliminés et remplacés par d'autres qui correspondent à la situation sans prendre en considération leurs sens dans le TS.

1.4.2.2. 5 Omission :

Selon Gideon(1995), l'Omission est tout simplement le remplacement du culturème par rien, certains théoricien n'estime pas que l'omission est la meilleure stratégie pour traduire car elle néglige complètement le culturème et sa signification. Pour Pederson, l'omission est utilisée par paresse, alors pour Harris (1996) l'utilisation de cette stratégie sans aucune raison particulière est une preuve de négligence.

Les stratégies de traduction des culturèmes mises en avant par Pederson aident à surmonter le problème de l'intraduisibilité. Les traducteurs ont la liberté de choisir entre les stratégies orientées vers la culture source ou stratégies orientée vers la LC. Le choix de stratégie dépend considérablement sur des intentions et des motifs du traducteur.

1.4.3 Les procédures de traduction d'Hervey et Higgins :

Pareillement à Graedler et Pederson, Hervey et Higgins (2006) présentent les procédures suivantes :

1.4.3 .1 Exotisme : comme indique sa nomination, exotisme est l'utilisation d'un terme ou une expression qui semble totalement exotique à la LC.

1.4.3 .2 Calque : (consultez ...p.45)

1.4.3 .3 L'emprunt culturel : consiste à transmettre un terme dans la LC .Grâce à la force d'utilisation, le mot emprunté peut être inclus dans la langue car il s'intègre progressivement à la culture récipiendaire.

1.4.3 .4 La traduction communicative :

Cette technique ressemble à celle de substitution culturelle proposée par Pederson .Il s'agit de remplacer le culturème par un autre équivalent appartenant à la culture récipiendaire, étant donné que la traduction des culturèmes peut uniquement créer la confusion et l'ambiguïté. Le traducteur œuvre à produire le même effet produit par le culturème original chez les lecteurs de la LS.

1.4.3 .5Transplantation culturelle :

Cette technique constitue un type d'adaptation qui met l'accent sur l'orientation du texte vers la culture cible. Il s'agit de réécrire le texte original puis le transplanter dans un

nouveau contexte qui s'adopte dans la culture récipiendaire. Dès lors, la connotation similaire est la seule chose qui lie le texte de départ et le texte d'arrivée. Hervey et Higgins estime que la transplantation culturelle et l'exotisme sont deux techniques extrêmement opposées qui n'ont pas réussi à fournir un texte lisible, comme elles négligent la fidélité au texte de départ.

1.4.4. Les procédés de traduction proposés par Vinay et Darbelnet :

Les procédés de traductions susmentionnés facilitent la tâche du traducteur particulièrement face aux culturèmes. Toutefois, Vinay et Darbelnet (2008) proposent quelques stratégies de traduction qui sont efficace à mettre en œuvre par le traducteur afin de traduire les deux ; les culturèmes et termes généraux. Dans les lignes suivantes, nous allons présenter certaines de ces procédures :

1.4.4. 1 La traduction littérale :

La traduction littérale, appelé aussi métaphore est un type classé sous la catégorie de la traduction directe .Cette dernière est considéré comme la manière la plus éthique pour traduire les textes religieux avant de passer à la méthode de « sense for-sense » (sens aux sens).Notamment, le traducteur est soumis à plusieurs conditions lorsque il fait recours à la traduction mot à mot ; avant tout le sens doit être compréhensible puis la phrase doit essentiellement être ordonnée selon la structure dans le but de rendre la traduction possible. Cependant, Vinay et Darbelnet (1995) mentionnent quelques raisons derrière l'échec de la traduction littérale :

- (a) donne un autre sens.
- (b) n'a pas de sens.
- (c) impossible pour des raisons structurales.
- (d) n'a pas une expression correspondante dans l'expérience métalinguistique de la LC.
- (e) correspond à une chose dans différents niveaux de la langue.

La littéralité ne constitue pas une solution, selon (Nida, 1964) "a literal translation will generally be harder for TL (LC) receptors ... since it will be likely to contain a degree of 'linguistic awkwardness'" « la traduction littérale est généralement difficile pour les récepteurs de la LC ... étant donné qu'elle sera susceptible de contenir un certain degré de maladresse linguistique» « notre traduction » (p, 131).Effectivement, la traduction littérale tourne

essentiellement autour des fondements de la linguistique ,mais elle est possible seulement si la langue de départ et la langue d'arrivée appartiennent à la même famille.

1.4.4. 2 Transposition :

La transposition se manifeste lorsque les aspects grammaticaux changent au cours de la conversion d'un terme de la LS à la LC ; à titre d'exemple la substitution d'une classe grammaticale d'un mot par une autre. Newmark (1988) distingue trois types de transposition .Le premier type met l'accent sur la forme et la position du mot .Nous avançons l'exemple suivant : en anglais on constate que le mot « hair » est singulier, alors que en français il prend la forme du pluriel « cheveux ».En ce qui concerne la position, chaque mot se situe soigneusement dans la phrase ; en anglais et en français, l'adjectif est mis avant le nom une jolie maison, a dirty house),alors ce n'est pas le cas pour d'autres langues comme l'espagnol dans laquelle l'adjectif est précédée par le nom (una casa grande).Dans cette situation, nous constatons que la position de l'adjectif est modifiée dus aux exigences de la LC, ainsi le sens est préservé. Le second type de transposition est généralement utilisé dans le cas où les structures grammaticales sont manquées dans la LC. Le traducteur est sous l'obligation de prendre la décision en ce qui concerne la structure de la LC qui peut exprimer exactement le sens de la LS. Le troisième type selon l'explication de Newmark est une traduction littérale grammaticalement possible, mais son usage ne semble pas naturel dans la LC. Le quatrième type tourne autour du niveau lexical. Le sens peut être exprimé dans la LC, alors la forme est modifier car chaque système linguistique se singularise par ses propres particularités. Afin d'illustrer l'idée, Newmark avance l'exemple suivant : Après sa sortie, After he'd gone out (p.87).La transposition est un type parmi une variété d'option qui aide à traduire mais avec un léger changement de style.

1.4.4. 3 Modulation:

La modulation selon Vinay et Darbelnet (1995) est un procédé impliquant la modification de la forme du message, et résultant du changement de point de vue(36). Dès lors, la focalisation n'est plus la même, ainsi la structure des phrases employées dans le TC sont reformulées. Cette stratégie subdivise en deux types : la modulation standard et la modulation libre. D'après les deux théoriciens, le premier type exige la conscience de la part du traducteur concernant la fréquence d'utilisation, l'acceptation générale et l'expression préférée qui est dictée par le dictionnaire ou la grammaire(37).Cependant, le deuxième type n'est pas soumis aux règles d'usage. Le traducteur peut également proposer une nouvelle

structure en même temps le contenu est toujours valide. Vinay et Darbelnet mettent en avant onze manifestation de modulation libre : abstrait/concret, cause/effet, active/passive, négation de l'opposé, espace/temps, partie/tout, partie pour une autre partie, l'inversion du point de vue, intervalles et limites, changement des symboles, et la modification géographique. Vinay et Darbelnet (1958/1995) proposent le tableau ci-dessous qui montre le changement dans le point de vue du contraire nié.

It is difficult	Ce n'est pas facile
He never lies	Il est honnête
Remember to pay the tax	N'oublier pas de payer la taxe

En résumé, la modulation consiste à reconstruire le sens afin d'atteindre l'intelligibilité sémantique. Elle prouve son efficacité à travers la liberté et la flexibilité.

1.4.4. 4 Adaptation:

L'adaptation est une procédure orienté vers la LC ; la forme et le contenu de la LS sont soit modifiées ou substituées complètement par une autre notion de la LC. Julie (2006) définit l'adaptation comme suit : "an attempt to make text 'relevant' or easily comprehensible via the processes of proximation and updating"(p.19) « une tentative pour rendre le texte pertinent ou facile à comprendre en passant par le processus d'approximation et d'actualisation »« notre traduction ».L'approximation est utilisée pour résoudre des problèmes liés à l'intraduisibilité culturelle ; elle permet d'extraire le sens du culturème puis l'adopter dans une situation équivalente dans la LC. L'adaptation dépasse la signification évidente d'un terme pour approfondir dans son essence, c'est à dire sa connotation. L'adaptation est donc loin d'être une traduction mais plutôt un travail de réécriture. Apparaît en France au XVIIe siècle, l'adaptation a été rejeté au début. Selon Baker (1998. p, 5), durant l'époque des belles infidèles, la liberté des traductions est justifiée par le besoin d'adapter le texte original au gout, aux habitudes et à la culture cible, sans tenir compte à la destruction du texte original. Que ce soit métaphore, idiomme ou proverbe, le culturème a des implications différentes dans chaque culture. Vinay et Darbelnet avancent l'exemple de "cricket", un sport anglais, qui a été traduit en français comme « tour de France ». Cricket veut dire cigale et un sport collectif en même temps, alors que tour de France signifie une course cycliste. Les deux sports sont énormément populaires, donc l'accent porte sur l'importance du jeu et non pas sur la façon de jouer. Parfois, l'adaptation est nécessaire pour motiver le même effet chez les lecteurs du TC. Vinay

et Darbelnet souligne que le rejet de l'adaptation peut conduire à la production d'une traduction incompréhensible. Klapproth (2004) avance l'exemple de « Alitji in the Dreamtime or Alitjinya ngura tjukurmankuntjala » ; une adaptation de Alice au Pays des Merveilles réalisée par Nancy Sheppard. L'histoire est écrite en aborigène d'Australie, ainsi qu'elle est mise dans le contexte culturel de cette langue. La version aborigène est soumise à un nombre de modifications ; le blanc lapin est substitué par un kangourou, l'éventail par une woomera, la chenille par une vermine et la Duchesse devient l'Esprit du Vent du Nord. Le motif qui a poussé le traducteur d'incarner la culture et l'héritage de la Pitjantjatjara est d'amener le lecteur visé à accepter mieux la version traduite. Hedges (1980) signale que l'adaptation a été largement critiquée au fait qu'elle œuvre à dévaluer l'autre à travers la production d'une version comblée d'images compréhensibles et des personnages familiers. Par contre, l'usage adéquat peut rendre l'adaptation une procédure de traduction plus puissante.

1.4.4.5 Réduction et l'expansion :

La réduction et l'expansion ; deux procédés qui accordent plus de liberté au traducteur afin de traiter le texte. La première consiste à minimiser la quantité du contenu par le moyen de la reformulation d'idée par un nombre plus restreint de mots ou l'omission de certains lexiques. Réduire le TS avec réussite exige deux conditions : l'économie et la fiabilité. Donc, l'information doit être transférée avec précision et concision. La deuxième procédure consiste à ajouter au contenu certains éléments descriptifs et illustratifs. Selon chaque système linguistique, le nombre de mots du TS peut augmenter, comme il peut diminuer. À titre d'exemple رجل مرهف الحس (un homme sensible). Généralement ; La réduction et l'expansion dépendent de leurs usages ; les deux peuvent être efficaces si elles ne perturbent pas le contenu original.

1.4.4.6 Les notes de traducteur :

Newmark (1988) définit les notes comme "additional information in a translation" (91) « information complémentaire à la traduction » « notre traduction ». Au cours de la traduction, le traducteur tente d'expliquer quelques idées ambiguës qui ne sont pas clarifiées dans le TS. Si le traducteur emprunte un terme, il peut illustrer ses connotations, son origine, son histoire etc... Les notes doivent être mises entre parenthèses afin d'attirer l'attention du lecteur qu'elles n'appartiennent pas au texte. Également, le traducteur peut ajouter ses commentaires en note de bas de page. D'après Nida (1964), les notes de bas de page offrent aux lecteurs du TC plus de clarté pour comprendre le texte à travers le détail supplémentaire

.S'inscrivant dans le texte ou en d'hors du texte, les notes permettent la compréhension du sens sans perdre le temps ou l'énergie.

1.5 Conclusion :

Ce chapitre entame un ensemble de théories portant sur la traduction. Également, une grande importance est associée à l'étranger et la façon par laquelle il est traité. Nous avons constaté que certains penseurs affirmaient la nécessité de respecter le texte disposé par l'autre ; beaucoup plus qu'une simple assimilation. Les autres, par contre, privilégient l'équivalent sur le destinataire au mépris de la fidélité au texte original. Enfin, nous avons navigué dans les différentes stratégies mises en œuvre dans le processus du transfert d'un culturème. Ces procédures servent comme un support pour effectuer notre analyse. Nous nous attacherons, donc, dans le prochain chapitre, à l'analyse comparative des culturèmes dans *Le Jardin du Passé* et dans ses deux traductions en arabe et en anglais.

Chapitre III : Analyse des données

3.1 Introduction:

Dans ce chapitre, nous allons tout d'abord présenter le corpus du travail (un résumé de l'œuvre, les raisons du choix de l'œuvre et le corpus des traductions servant à la comparaison), ensuite nous allons esquisser la méthodologie du mémoire. Puis, la deuxième partie qui est consacrée à l'analyse des données recueillies.

3.2 Présentation du corpus :

Afin de bien mener notre étude qui porte sur la traduction des culturèmes arabes vers le français et l'anglais, nous allons prendre comme objet d'analyse Al-Sukkariya de Naguib Mahfoud et ses deux traductions en français (Le Jardin du Passé réalisé en 1991) et en anglais (Sugar Street réalisé en 2011).

3.2.1 Résumé de l'œuvre :

Al-Sukkariya, le dernier roman dans la trilogie de Naguib Mahfoud, est un portrait d'une famille Egyptienne en dissolution durant l'occupation britannique. Le roman commence en 1935, huit ans après la fin du deuxième volume. Au cours de cette période, une nouvelle génération a grandi, l'histoire détourne son attention encore plus loin de la figure paternelle incarnée par al-Sayyid Ahmad Abd al-Jawad qui est impuissant aujourd'hui. Sa femme Amina profite de la liberté et visite parfois al masjid. Le début est triste avec leur fille Aisha qui a perdu son mari et ses fils qui sont tous morts du typhus. Toutefois, elle s'accroche à la vie pour sa fille Na'ima. Cependant, leur fille Khadija mène une vie normale avec ses deux fils, Abd al-Muni'm et Ahmad, qui vont prendre des chemins différents, pareillement à leur cousin Ridwan le fils de Yassin. Kamal, le benjamin de la famille, est un professeur respecté, mais il n'arrive pas à oublier Aïda et décide de ne pas se marier. Après cette déception. Kamal choisit de trouver la stimulation dans des œuvres écrites par Darwin, Spinoza, et d'autres, ainsi il écrit et publie beaucoup sur des thèmes généraux. Khadija vit avec son mari Ibrahim Shawkat et ses deux fils dans le jardin du passé (al-Sukkariya); rue du Caire. Ahmad déçoit sa famille en devenant éventuellement un journaliste, bien plus, son délaissement de la prière et sa focalisation sur la politique, les problèmes de la vie réelle et sur le marxisme. Contrairement à son frère Abd al-Muni'm qui est un musulman dévoué et un membre actif dans les Frères Musulmans. Chacun s'est marié selon sa philosophie: Ahmad se marie avec sa collègue qui a les mêmes principes que lui, alors Abd al-Muni'm est pressé de se marier visant la chasteté ; il se marie d'abord avec sa cousine N'aima. Deux ans après la mort de sa femme, il décide de se marier avec la fille de son oncle paternel Yassin malgré l'opposition

de sa mère qui est en deuil de son père Al-Sayyid Ahmad Abd al-Jawad (après la détérioration de son état de santé). Ridwan le fils de Yassin a opté pour une carrière politique exceptionnelle non pas grâce à ses compétences mais au détriment de sa moralité. Vers la fin, Amina se trouve seule, Kamal n'est pas satisfait de sa carrière et Yassin et sa femme sont dévastés par l'arrestation de Abd al-Muni'm et Ahmad.

3.2.2 Les raisons du choix de l'œuvre :

Si de toute l'œuvre arabe, c'est la trilogie de Naguib Mahfoud, particulièrement *Le Jardin du Passé* qui retient notre attention, c'est pour l'originalité de son sujet, le réalisme, la capacité de synthétiser l'époque du vingtième siècle, la traduction vers plusieurs langues et le foisonnement des cultures.

3.2.3. Corpus des traductions servant à la comparaison :

Nous nous servons de deux traductions d'*Al-Sukkariya* réalisées en 1991 et en 2011. La première est *Le Jardin du Passé* accompli par Philippe Vigreux, la seconde est *Sugar Street* fait par William Maynard Hutchins, Olive E. Kenny et Lorne M.

3.2.4 Le parcours du traducteur :

Après le tournant culturel de 1970, la focalisation de la traduction est métamorphosée du texte vers le contexte. Dans le but de mesurer la réussite de la traduction, plusieurs éléments en dehors du texte doivent être pris en considération, comme la culture source, le traducteur et l'anticipation des lecteurs. Un facteur important a récemment émergé, qui est, le parcours du traducteur. Ce dernier, participe certainement à la création d'une image du monde chez le lecteur. Lorsque le traducteur transfère un texte d'une langue étrangère vers sa langue maternelle. La perception générale de sa culture originale peut influencer le choix de stratégie appliqué lors de la traduction. Dans les lignes suivantes, nous allons présenter le parcours personnel de chaque traducteur.

3.2.4.1 Philippe Vigreux:

Philippe Vigreux est un musicologue français et un traducteur littéraire français. En 1997, il a obtenu son diplôme de doctorat en musicologie de l'université de Paris X-Nanterre. Le thème de sa thèse est *La darbûka: histoire, organologie, ethnomusicologie d'un instrument de percussion*, sous la direction de Bernard Lortat-Jacob. Tant que spécialiste en langue arabe qui est passionné de sa culture, Philippe Vigreux a traduit de l'arabe vers le

français les œuvres de Ahmed Toufiq, Ibrahim al-Koni, Yahya Haqqi, Muhammad al-Nawajî, Youssef Fadel, Issa Makhoul, Najwa M. Barakat, Sinan Antoon, Hoda Barakat et Naguib Mahfoud. A travers la traduction de La Trilogie de Caire, La Belle du Caire et Le Train De La Vingt-Cinquième Heure, il a devenu habile à comprendre et à traduire le style de Naguib Mahfoud. En 2017, Philippe Vigreux a participé au Prix de Sheikh Hamad pour la traduction et la compréhension internationale, il a gagné la première place grâce à la traduction de La Parole Est D'or (Maqāmāt al-Hamadhānī) de l'arabe vers le français.

3.2.4.2 William Maynard Hutchins:

William M. Hutchins (1944) est un professeur américain à l'Université d'État des Appalaches en Caroline du Nord et un traducteur de la littérature arabe. Il a appris l'arabe quand il a travaillé dans un institut au Liban (Banipal.co.uk. 2018). En 1971, il a obtenu son diplôme de doctorat, sous le titre "Fakhr al-Din al-Razi on Knowledge", de l'université de Chicago. Il devient ensuite professeur à l'université du Ghana et à Harvard. Au cours de cette période, il a commencé à traduire les romans de Tawfiq Al-Hakim vers l'anglais. Ce qui est intéressant, c'est que Hutchins n'a jamais fait des études académiques, selon lui la traduction est une passion qui le pousse à rentrer ce domaine (ibid). Une fois Nadjib Mahfoud a reçu le prix de Noble, Hutchins a décidé de traduire La Trilogie de Caire. Apparemment, c'est la première fois qu'il traduit pour Nadjib Mahfoud. Quand il est interrogé sur le moment préféré lors de la traduction, il a répondu qu'il aime discuter avec les auteurs avant traduire leurs travaux (ibid). Hutchins est le traducteur principal de la Trilogie. Il a collaboré avec différents traducteurs pour travailler sur l'interprétation des trois romans :

Impasse des deux palais (Bayn al-Qasrayn): Hutchins and Olive Kenny

Le Palais du désir Palace (Qasr al-Chawq): Hutchins, Olive Kenny and Lorne Kenny

Le Jardin du passé (Al-Sukkariyya): Hutchins, Olive Kenny and Angele Botros Samaan

Hutchins a remporté plusieurs prix pour ses traductions ; le National Endowment for the Arts (NEA) (2006) (Fonds national pour les arts des Etats Unis) et le Prix Banipal de la traduction littéraire arabe (2013).

3.2.4.3 Olive E. Kenny:

Olive E. Kenny est une enseignante Américaine à l'Université américaine du Caire. Grâce à la résidence de longue durée en Egypte, elle a réussi de comprendre la culture. Elle a traduit

le premier roman de la trilogie de Hanna Mina : Bakaya sowar (Fragments of Memory (2004)). Puis, elle a travaillé sur la trilogie avec Hutchins et son mari Lorne M. Kenny, un traducteur aussi, les trois ont travaillé ensemble sur la traduction de la Trilogie de Caire 3.

3.3 Méthodologie :

Dans le but d'examiner les changements effectués au plan des culturèmes dans les deux traductions ; française et anglaise, nous allons recourir aux catégories culturèmes proposés par Nida. De ce fait, nous pouvons cerner soigneusement les différents éléments constituant la culture et comparer les deux traductions. La méthode comparative permettra d'analyser les données en dégagant le changement effectuée dans le passage de l'arabe vers le français et vers l'anglais. Les culturèmes seront divisés en trois parties : La culture matérielle, noms et religion. Chaque culturème sera analysé dans un tableau ; on présentera la phrase qui le comporte et on l'accompagnera de notes. Elles nous permettent de savoir le problème de traduction confronté et ainsi la remédiation.

Dans les lignes suivantes, nous tenterons de présenter les différentes stratégies et solutions employées par les traducteurs des deux traductions.

3.4 Comparaison de traduction de culturèmes dans le Jardin du Passé et Sugar Street :

3.4.1 Culture matérielle :

La culture est la manifestation du mode de vie d'un peuple. Elle englobe tous les aspects de l'expérience humaine qui peut être abstraite comme dans la langue, la religion et la politique ou matérielle comme les endroits.

3.4.1.1 La nourriture :

Nous avons déjà mis l'accent, dans le premier chapitre, sur l'importance de la nourriture dans la culture. En réalité, les mots liés aux aliments ne sont pas beaucoup, surtout ceux qui représentent des plats traditionnels. Effectivement, nous avons trouvé uniquement deux culturèmes. Les tableaux suivants présentent les traductions de chaque culturème, ainsi les notes de bas de page si elles existent. Nous accompagnerons les tableaux d'analyse nécessaire.

Français	Anglais	Arabe
<p>« Darwish le vendeur de fowl.» (p, 7)</p> <p>Note de bas de page: « Ou plus précisément en Egypt: fowl mdemmes, fèves cuites à l'huile, c'est le plat national égyptien ».</p>	<p>“Darwish the bean seller.” (p, 4)</p>	<p>"درويش بئاع الفول." (p, 6)</p>

Fowl est un plat égyptien très populaire qui est consommé avec presque tous les repas. Il est économique et abordable ; cela explique sa popularité et sa présence sur la table de la classe ouvrière. En français le nom du plat est emprunté du texte source et mis en italique. Dans la note de bas de page, le traducteur élucide le terme et énumère ses ingrédients. Dans cette situation en particulier, le traducteur choisit intentionnellement de rehausser l'étrangeté du texte cible, bien que l'équivalent de *Fowl* existe en français (fève). A travers la préservation des termes inconnus et chargés culturellement, Vigreux montre que son texte est clairement une traduction. En anglais le terme *fowl* devient *beans*. Les traducteurs rendent le texte cible plus familier à travers l'emploi de l'équivalent du culturème. Tandis que *fowl* est préparé de façon particulière qui le fait un plat égyptien très spécial, le terme *beans* est général en termes de sens car il ne précise pas la façon par laquelle le plat est préparé. De plus, les deux traductions montrent que le métier de la personne est de vendre le *fowl* ou « beans ».



L'image présentée ci-dessus illustre clairement la différence entre le plat traditionnel du *foul* (l'image à gauche) et *beans* (l'image à droite) qui renvoie à une variété de légumes secs ou graines, issues exclusivement de plantes de la famille des Fabacées.

Français	Anglais	Arabe
« qu'il se rappela la boutique de basboussa.» (p, 53) Note de bas de page: pâtisserie faite de farine, beurre fondu, sucre et huile.	“and on entering he remembered the pastry shop.” (p, 40)	"أوجد نفهسه يحاول أن يتذكر اسم صاحب دكان البسبوسة." (p,31)

Basboussa, c'est un gâteau traditionnel de l'Empire ottoman qui se trouve aussi dans nombreux pays méditerranéens sous différents noms ; en Grèce sous le nom de *revani*, au Liban sous le nom de *namoura*, en Egypte sous le nom de *basboussa*, et dans de nombreux autres pays comme le maroc, la Tunisie ou l'Algérie. Dans la traduction française le culturème est retenu, le traducteur fournit une note de bas de page dans laquelle il décrit ce type de pâtisserie. La rétention par emprunt c'est ce que Vigreux emploie principalement en rencontrant un culturème. Par contre, la traduction anglaise fait appel au procédé de la généralisation. *Pastry* est un terme assez large qui inclue une grande variété de gâteaux et desserts, comme il peut désigner un magasin de n'importe quel type de pâtisserie. La version française fournit une traduction plus précise que la version anglaise. C'est vrai que cette alternative ne change pas le sens global de la phrase, mais elle change certainement la façon par laquelle le lecteur conçoit le TC qui semble naturel et fluide, contrairement au texte français.



L'image présentée ci-avant montre nettement la spécificité de la *basboussa* (L'image à gauche) par rapport à *pastry* (l'image à droite) qui englobe une très grande variété de type de gâteaux.

3.4.1.2 Les vêtements :

Cette partie sera consacrée à l'analyse de la traduction française et anglaise d'une autre sous-catégorie de culture ; les habillements. Ces derniers sont la source d'une différence culturelle très visible. En effet, chaque culture se singularise par certain type de vêtements. Chacun de ces derniers possède un nom propre distinctif, particulièrement les costumes traditionnels. Donc, comment sont-ils traduits dans *Le Jardin du Passé* et *Sugar Street* ?

Français	Anglais	Arabe
<p>« La djoubba de drap fin, le cafetan satiné, l'écharpe de soie comme au temps passé.» (p, 12)</p> <p>Note de bas de page : La djoubba (ou goubba) est une sorte de longue robe ouverte sur le devant avec de larges manches. Le cafetan est d'origine turque et désigne un long manteau à manches, ouvert devant et serré par une ceinture</p>	<p>“His broadcloth cloak, striped silk caftan, and silk scarf were of the same type as before.” (p,8)</p>	<p>"فالجبة الجوخ والقطن الشاهي والكوفية الحرير كالعهد القديم." (p.11)</p>

En anglais les traducteurs arrivent à trouver un équivalent pour *djoubba*. En français, le mot est emprunté de la LS. Egalement, le traducteur utilise le processus de transférence : *djoubba* est prononcé *goubba* dans le dialecte égyptien, donc il est modifié pour qu'il soit adapté aux règles phonétique de la langue. Les traducteurs des deux versions empruntent le mot *caftan* qui trouve son origine dans la langue turque. Ceci est probablement le premier exemple d'emprunt dans la traduction anglaise d'*Al-Soukaria*. Bien plus, le *Caftan* devient récemment une tendance dans les pays occidentaux, mais n'est pas un mot connu, alors les

lecteurs du TC peuvent chercher les sens du mot. Par contre, les lecteurs du texte traduit en français sont fournis avec une note de bas de page dans laquelle ce genre du vêtement est expliqué.

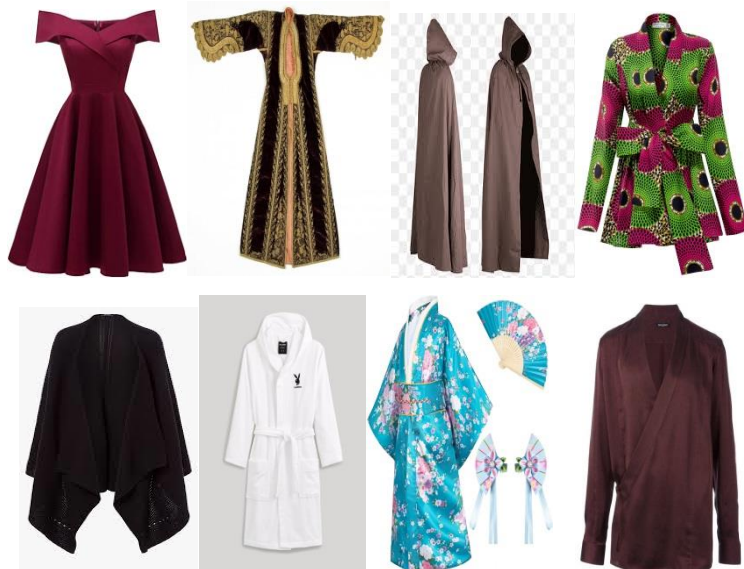


L'image présentée ci-dessus illustre clairement la différence entre le vêtement traditionnel, la *djoubba*, porté par un homme ordinaire Egyptien (l'image à gauche) et *cloak* (l'image à droite) qui un est vêtement faisant partie de la tenue du magicien ou du préfet.

Français	Anglais	Arabe
« ...s'enroula dans son abayé » (p, 13)	"...wrapped up in a robe." (p,8)	" وتلفح بالعباءة " (p, 9) "واقفا على سلم البرندا وهو يحبك عباءته المنزلية" (p,48)
« Debout sur les marches de la véranda, guindé dans son aba d'intérieur » (p, 56)	"...waiting to welcome his guest as he pulled his cloak tighter around him." (p,41)	
Note de bas de page : Aba ou <i>abayé</i> , manteau bédouin en laine grossière, uni ou rayé, sans col et à larges manches.		

Abayé est un vêtement traditionnel que portent les hommes à la maison. Dans la traduction française, Vigreux fait appel au procédé de l'emprunt, ainsi qu'il fournit une explication au niveau de note de bas de page. Cependant, ce terme contraint le travail de Hutchins et Kenny; en effet, les deux culturèmes *djoubba* et *Abayé* manquent d'équivalents

exacts dans la LC, par conséquent les traducteurs emploient le mot « cloak », dans le TC, pour les deux situations, alors qu'ils ne se réfèrent pas au même tenue. Bien plus, les traducteurs Anglais utilisent la technique de généralisation, dans d'autre occasion, ils remplacent abayé par *robe* qui renvoie à une série de vêtements tels que cloak, wrap , mantle, cape, *caftan* , wrapper , *dishdasha*, peignoir, kimono, etc.



La première image en haut reflète l'abayé, la pièce marron que porte l'homme. Alors que l'image en bas montre la diversité de vêtements que représente le terme *robe*.

Français	Anglais	Arabe
«...puis enfila sa galabiyyé de laine» (p, 13)	“Then he put on a wool night-shirt.”(p, 8)	" ثم ارتدى جلبابه الصوفي" (p, 9)

Gallabiyyé est un vêtement traditionnel que portent les hommes particulièrement à la maison. Ce costume masculin est composé d'une longue robe. En anglais, les deux traducteurs, Hutchins et Kenny, expliquent le genre de ce vêtement tout en utilisant des termes très simples. Cependant, en français le traducteur opte pour l'emprunt *galabiyyé* qui est le synonyme de *djilbabe*. Vigreux, cette fois ci, ne fournit aucune explication en faveur des lecteurs. Ces derniers trouvent certainement une difficulté pour comprendre le mot.



L'image (à gauche) représente la conception de gallabiyyé qui se singularise par l'unicité de sa couleur. Cependant, l'autre image (à droite) reflète le *nightshirt* qui se caractérise par nombreux *designs* et le mariage de diverses couleurs.

Français	Anglais	Arabe
«... portant manteau ou grande mélayé ...» (p, 76)	“...whether they wore the traditional black wrap or a modern overcoat.”(p,59)	" ذوات المعاطف والملاءات اللف ..." (p,43)

En langue arabe dialectale égyptienne, *mélayé* est un vêtement traditionnel, très connue en Égypte, portée par les femmes à l'extérieur afin de se protéger du regard masculin. C'est un coupon très long du tissu utilisé pour couvrir le corps. Le mot est ainsi employé pour désigner un drap ou une nappe. *Mélayè* est emprunté de la LS, alors *wrap* est employé comme l'équivalent le plus proche en anglais.



Une grande différence apparaît à travers ces deux images. Tandis que la *mélayé* est le seul vêtement porté par toutes les femmes à l'extérieur, *wrap* est une pièce qu'associe la femme avec d'autres vêtements, comme elle peut le passer et substituer.

Français	Anglais	Arabe
« Deux lunes en costumes et tarbouche » (p, 93)	“Two splendid moons in suits and fezzes.”(p, 72)	"قمران يرتديان بذلة وطربوشا" (p,53)

Tarbouche est un mot d'origine arabe qui a été inclus dans la langue française. Selon le dictionnaire le Trésor de la langue française (1982), le tarbouche est un « coiffure portée par les hommes au Moyen-Orient (notamment en Égypte et en Turquie), qui se compose d'un bonnet en drap rouge entouré d'un turban généralement blanc orné d'un gland bleu en soie». Le terme tarbouche est retenu en français, alors il est remplacé par son équivalent en anglais, bien que le terme existe en anglais. L'Oxford Advanced Learner's Dictionary (2005 p, 1569) définit le terme tarbouche comme « a man's small red hat with a *tassel* on the top», « un petit chapeau rouge Avec un gland sur le dessus porté par les hommes » « notre traduction ». Par contre, *fez* est un terme plus familier par rapport au tarbouche qui constitue un choix préféré

pour Hutchins et Kenny. Autrement dit, les deux traducteurs sélectionnent des mots simples et domestiques plutôt que des emprunts.

3.4.1.3 Les lieux :

Cette partie sera consacrée à l'analyse de la traduction française et anglaise des culturèmes liés au lieu. Tandis que ce dernier constitue un objet d'étude dans la toponymie il révèle une différence culturelle claire dans notre étude. En effet, Les noms de lieux constituent une fenêtre sur l'histoire et la culture. Généralement, Les appellations des lieux reflètent l'attachement de l'individu à son environnement.

Français	Anglais	Arabe
« Ahmed Abd el-Gawwad était assis sur une large chaise dans le mouchrabieh.» (p, 227)	“Seated in a large chair on the latticed balcony.”(p, 181)	"كان السيد احمد عبد الجواد جالسا على كرسي كبير في المشربية" (p,127)

Mouchrabieh est un terme pris du dialecte égyptien qui désigne un élément architectural qui reflète le style traditionnel de l'architecture Islamique, il s'agit d'un type particulier de fenêtre ajourée, fabriqué en bois. Vigreux choisit de préserver le culturème, alors que la traduction anglaise fait recours à l'équivalent de Mouchrabieh.



Tandis que La première image reflète l'aspect architectural islamique ,la deuxième représente un balcon ordinaire qui est utilisé partout dans le monde.

Français	Anglais	Arabe
« Combien de fois l'ai-je invitée à Qasr el-Shawq.» (p, 270)	“Zanuba responded, "I've asked her time and again to visit Palace of Desire Alley.” (p, 216)	"فقالَت زَنوبَة لِطالِما دَعوتها لِزِيارَة قصر الشوق" (p,151)

Qasr al-Chawq est le titre d'un roman écrit par Ndjib Mahfoud et constitue le deuxième volet de sa trilogie du Caire. Le roman a pris le nom d'une rue connu par le palais de la reine Chawq. Dans la traduction de Vigreux, le terme Qasr al-Chawq est préservé. De cette façon, les lecteurs de TC sont permis d'avoir une idée sur le culturème dans sa forme originale. Par contre, dans la traduction anglaise, les traducteurs font recours au processus de traduction littérale.

Français	Anglais	Arabe
« Le Jardin du Passé » (titre)	“Sugar Street” (titre)	" السكرية " (titre)

Al-Sukkariya est le titre d'un roman qui constitue le deuxième volet de la trilogie du Caire. Il désigne ainsi le nom d'un quartier antique au Caire. L'endroit est très célèbre pour ses grand nombre de boutiques de sucreries et de bonbons .Dans la traduction française, Vigreux propose totalement un nouveau nom qui n'a rien avoir avec le culturème proposé dans le texte source .En anglais, les traducteurs traduisent littéralement le culturème, bien plus ils ajoutent le mot *street* qui signifie une rue afin de donner plus d'information sur la nature de l'endroit aux lecteurs du TC. Tant qu'on parle du titre, les procédés choisis par les traducteurs s'inscrivent dans une stratégie d'attraction. Généralement, le titre introduit et résume le contenu du texte. Il sert à accrocher le regard du lecteur par sa formulation, favoriser les choix et donner l'envie de lire. Dès lors, on peut déduire que le but principal derrière le choix d'un titre est purement commercial.

Français	Anglais	Arabe
« Aucun changement notable n'était survenu dans la vieille maison de Bayn al-qasrayn. » (p,163)	“No changes worth mentioning had taken place at the old house on Palace Walk.” (p,128)	"لم يطرأ على البيت في بين القصرين اي تغيير" (p, 91)

Bayn al-qasrayn est le titre d'un roman qui constitue le premier volet de la trilogie du Caire. Il renvoie aussi au nom d'un quartier antique au Caire (la rue d'El Moez maintenant). En français, le traducteur opte pour l'emprunt. Cependant, la traduction anglaise emploie la transposition, le mot palaces est rendu au singulier palace, ainsi l'adjectif numéral « deux » est supprimé. Les traducteurs remplacent la préposition bayn par le nom walk qui indique la distance de cette rue et donne plus d'information, aux lecteurs cibles, sur la nature de cet endroit.

Français	Anglais	Arabe
<p>«s'amusait beaucoup...entre les lieux de plaisir d'al-Gamaliyya et son repaire de l'Ezbékiyyé. » (p,30)</p> <p>Note de bas de page : "Quartier de la ville moderne du Caire connu aujourd'hui pour son jardin botanique. Le nom vient du prince mamelouk Ezbek qui fit recreuser, à cet endroit, un ancien lac. Le khédive Ismaïl le fit reboucher pour y construire l'opéra du Caire.</p>	<p>"...dividing his time between the homes of musicians in al-Gamaliya and the haunts of Ezbekiya. " (p, 22)</p>	<p>"ويلهو كثيرا ما بين مغاني الجمالية ومرتاد الازبكية" (p, 18)</p>

Al Auzbakia est un ancien quartier qui a témoigné plusieurs événements durant différentes périodes historiques. L'endroit se caractérise par un jardin qui porte le même nom. Dans la version traduite en français, le nom du jardin « Ezbékiyyé » est présenté exactement tel qu'il est prononcé dans le dialecte arabe égyptien. Vigreux préserve le terme et ajoute une note de bas de page dans laquelle il fournit une explication. Certes, « The Ezbekiya » semble plus étranger pour les lecteurs Anglais. Donc, un endroit connu dans une partie du monde peut être toujours étranger dans un autre pays.

3.4.2 Religion :

La religion est l'une des catégories de culture qui représente le noyau d'un système de croyances culturelles. Le Jardin du Passé raconte minutieusement la vie et les soucis d'une famille Musulmane de classe moyenne, dans les années soixante, en Egypte. Dans le roman, la religion principale des protagonistes est l'Islam. Cette religion représente la source de lois et des règles qui indiquent le bien et le mal. Certaines conversations sont embarquées d'expressions et d'allusions religieuses. Les lecteurs du texte cible peut discerner les codes religieux si ils ont une certaine connaissance sur la religion de l'Islam .Dans le cas contraire, ils peuvent s'appuyer sur les note de bas de page ou les explications supplémentaires fournies par le traducteur afin de comprendre le texte cible. Les exemples suivants montrent les stratégies mises en œuvre dans le but de traduire des expressions religieuses fréquemment utilisées.

Français	Anglais	Arabe
« ... récite la Fâtiha, tu verras le feu qui te brule devenir fraicheur et pais comme notre Seigneur Abrahm. » (p, 263) Note de bas de page : La « Fâtiha » est la première sourate du Coran (du vb: fataha: ouvrir)	“...recite the opening prayer of the Qur'an. Then your fiery suffering will be changed into a refreshing peace just as Abraham's fire was.”(p,211)	"واتلو الفاتحة تتحول نارك الى برد وسلام كنار سيدنا ابراهيم (p, 148)"

"Fâtiha" est la première sourate du coran, livre sacré des Musulmans, récité plusieurs fois dans la prière pour commencer chaque prosternation .En anglais, les traducteurs font recours à la paraphrase qui met en lumière le sens du terme .En français, Vigreux choisit d'emprunter le mot *fâtiha* de la langue source et ajoute une note explicative.

Français	Anglais	Arabe
« Gloire à Dieu, Seigneur des monde! Je n'ignore pas la clémence de Dieu. » (p, 196)	"Praise to God, Lord of the universe." Then he added, "I'm not oblivious to God's mercy.”(p, 155)	"الحمد لله رب العالمين. ثم مستدركا لست بغافل عن رحمة الله (p, 109)

Al-ḥamdu l-illāhi rabbi l-‘ālamīn est le premier verset de la première sourate du Coran. Il renvoie à une formule de gratitude adressée à Allah pour toutes ses bienfaits. C’est l’une des phrases les plus fréquemment répétées par les musulmans dans leur vie, dans diverses situations. Dans la traduction française, Vigreux fait appel de la traduction littérale. Cependant, Hutchins et Kenny optent pour deux techniques de traduction ; ils arrivent à trouver un substitue culturel pour الحمد لله. En effet, l’expression *praise to God* est connue et utilisée par les lecteurs cible ce qui explique le choix de traducteurs. Alors qu’ils traduisent littéralement la seconde partie de l’expression, le résultat est donc *Lord of the universe*.

Français	Anglais	Arabe
«Nous n’avons que dire : Au nom de Dieu, le Bienveillant, le Miséricordieux. » (p, 100)	“We've only recited the preliminary blessing: In the name of God the compassionate, the merciful.”(p,77)	"لم نقل الا بِسْمِ اللّٰهِ الرَّحْمٰنِ الرَّحِیْمِ الله الرحمن الرحيم" (p, 58)

Le coran (le texte sacré) se singularise par une division particulière ; il est composé de plusieurs chapitres appelés *surah*. Chacun de ces derniers commence par « *au nom de Dieu, le Bienveillant, le Miséricordieux* » qui se réfère à la *Basmala*. Tandis que cette dernière est traduite en français comme il est trouvées dans la LS et reconnue par les musulmans, la version anglaise a mis l’expression dans un cadre terminologique général. La seconde moitié de la *Basmala* est supprimée, donc elle est rendue une expression sous- traduite. La raison de suppression partielle est probablement économique ou la familiarisation. Par conséquence, l’aspect culturel/religieux de l’expression distingué par deux adjectifs attribuées à Allah en Islam est perdu en quelque sorte ; car les deux expressions « *in the name of God* » et « *au nom de Dieu* » sont générale, c’est-à-dire elles ne pas pas liées particulièrement à l’Islam. La différence notable entre la décision de Vigreux et celle de Hutchins et Kenny en ce qui concerne le transfert d’un culturème vers la LC est accentuée dans l’exemple suivant.

Français	Anglais	Arabe
« ...sous la <i>Basmala</i> . »(p, 22) Note de bas de page : Nom donné à la formule qui	“...beneath the framed inscription reading "In the Name of God.” (p.15)	"وهو منكب على دفاتره تحت لافتة البسمة" (p, 81)

ouvre la quasi-totalité des sourates du Coran (Bismi-l-lahi...) (Au nom de Dieu...), et que l'onsuspend en certains lieux calligraphiée et encadré. »		
--	--	--

Comme nous l'avons motionné dans l'exemple précédent, la *Basmala* est un terme utilisé par les musulmans afin de raccourcir l'expression : « Au nom de dieu, le Bienveillant, le Miséricordieux ». Vigreux, dispose, à ces lecteurs, exactement le même terme de la LS dans le TC, bien plus, il fournit dans les notes de bas de page la transcription du terme en arabe (Bismi-l-lahi). Pareillement à l'exemple précédent, Hutchins et Kenny tiennent aux mêmes termes qui sont facile à comprendre. S'abstenir d'utiliser la note de bas de page oblige les traducteurs anglais à simplifier au maximum les mots utilisés. Le processus de simplification repose soit sur un style descriptif ou soit sur la substitution/ suppression du culturème. Dans ce cas, le mot *Basmala* s'est dépouillé de de sa particularité culturel.

Français	Anglais	Arabe
« ...jusq'à celle de son retour parmi nous pour le sahour. » (p, 305)	until he returned to have breakfast with us before sunrise the next day. (p, 247)	"حتى عودته الينا عند السحور" (p, 171)

Le sahour est un repas, généralement léger, que prennent les musulmans juste avant l'aube pendant le mois de ramadan, dans le but de mieux se préparer physiquement au jeûne. Le culturème est emprunté en français, en anglais il est substitué par un équivalent proche.

Français	Anglais	Arabe
« consistant pour la plupart en citation du Coran et du hadith. » (p, 114) Note de bas de page : « Dits » du Prophète servant, après le Coran, à l'élaboration de la loi musulmane.	"Most of his remarks centered on quotations from the Qur'an and from the collections of hadith. " (p, 88)	"يقوم اكثرها على الاستشهاد بالقران والحديث". (p,64)

Hadith est un mot arabe qui veut généralement dire ; propos ou communication. Plus particulièrement, le terme désigne les textes prononcés par le prophète Muhammad (que la prière d'Allah et Son salut soient sur lui) et rapportée par une chaîne de transmetteurs. Les traducteurs des deux versions empruntent le mot *hadith*. Ceci est probablement le troisième exemple d'emprunt dans la traduction anglaise d'Al-Soukaria. Seulement, Vigreux qui fournit une illustration au niveau de bas de page.

3.4.3 Les termes d'adresse :

Les études qui se penchent sur la traduction des dialectes vers autres langues sont très intéressantes. Particulièrement, les noms propres représentent un casse-tête pour les traducteurs, étant donné qu'ils s'inscrivent dans une culture marquée. De ce propos, Tymoczko (2000) signale que les noms posent « une problématique lors de la traduction, en partie parce que ses significations sont fréquemment spécifique culturellement et dépendantes de paradigmes de la culture » (pp.223-224). Les localisations, les bébés et les inventions sont principalement nommés d'après les grands héros de la nation. Les noms peuvent être dérivés du dialecte ou de la langue standard. Certains traducteurs ont le courage pour omettre complètement les noms, alors que les autres préfèrent de les changer ou réduire. Davies (2003) distingue cinq stratégies de traduction des noms propres. La première stratégie est la préservation qui consiste à garder le nom tel qu'il est ; sans le moindre changement. La seconde stratégie renvoie à l'addition, l'omission et la globalisation, qui sont expliquées avant, sont des stratégies communes pour la traduction des noms. La localisation est la situation dans laquelle le nom est soumis aux règles phonologiques et syntaxiques de la langue cible. En quatrième lieu, Davies présente le procédé de transformation qui est une sorte de violation du culturème à travers le changement de l'un de ses traits distinctifs. Enfin, la création est un processus qui consiste à substituer un nom par un autre nouveau. Les exemples suivants montrent comment un nom propre est traduit en français et en anglais.

Français	Anglais	Arabe
«... entendu si Abdou ! Qu'avez-vous aujourd'hui ? » (p, 271)	“...and heard the supreme vocalist, Abduh al-Hamuli. What do your days have to offer?” (p, 217)	"وسمعنا سي عبده. ماذا في ايامكم؟ (p, 151)

Si (سي) est une forme réduite de Sayyed, utilisé pour s'adresser à un homme respecté. Dans cet exemple, Vigreux emprunte le terme *si*. En anglais, Hutchins et Kenny choisissent de gommer ce terme.

Français	Anglais	Arabe
« Quel âge avez-vous maintenant monsieur kamel ? » (p, 40)	“How old are you, Mr. Kamal?” (p, 30)	"كم عمرك الان يا سي كمال؟" (p, 24)

Sayyed (سيد) est un mot arabe qui désigne monsieur. On remarque que dans la traduction française, Vigreux opte pour le terme *monsieur* qui semble un équivalent exact pour *Sayyed*. Pareillement, la traduction anglaise fait recours au procédé de l'équivalent. Hutchins et Kenny abrègent le mot anglais *Mister* pour avoir Mr. (avec un point en anglais américain).

Français	Anglais	Arabe
« Sitt Galila, vous êtes vraiment épatante ! » (p, 151)	“Madam Jalila, your very name means 'glorious,' and you certainly are that.” (p, 118)	"يا ست جليلة انك لجليلة" (p,85)

Pareillement à *si/ sayid, sitt* est le terme d'adresse propre aux femmes. En Egypte (ou autres pays du monde arabe), les règles générales de la politesse interdisent d'appeler une vieille ou jeune femme par son nom propre et parfois la situation ne permet pas d'employer son nom de famille. A cet égard, *sitt* est un terme d'adresse accepté et montre que le locuteur est une personne polie et courtoise. Par ailleurs, le terme *madam* reflète une façon très formel pour s'adresser à une femme. Selon le dictionnaire Oxford (2005), le mot *madam* trouve ses origines dans l'anglais médiéval (1250-1300), ainsi il est emprunté à la langue française (madame) ; généralement employé pour s'adresser à une femme de la haute société. Même de nos jours, *madam*, en anglais, est associé au prestige et à la classe de la femme adressée. Donc, le fait d'appeler « Galila » par *madam* est inadéquat et injustifié étant donné que le terme est très formel, bien plus il indique que la femme est une étrangère au locuteur, même si en réalité elle ne l'est pas. Pour des raisons sémantiques et stylistiques, *sitt* semble plus convenable et adéquat par rapport au terme *madam*. En effet, *madam* est un exemple du langage raffiné, ce

qui conduit à transgresser le style. En revanche, le mot "ma'am" est l'équivalent le plus proche à *sitt* en terme de style.

Français	Anglais	Arabe
«... d'Oum Hanafi semble à deux carapace de tortue. » (p, 5)	"...their hands were spread over its fire: Amina's thin and gaunt, Aisha's stiff, and Umm Hanafi's like the shell of a turtle. " (p, 3)	"ويدا ام حنفي التي بدت كغطاء السلحفاة" (p,1)

Dans la culture arabe, particulièrement celle du Moyen Orient, les gens sont habitués à appeler une femme mariée par le nom de son premier enfant, par exemple *Oum Hanafi*. Dans le processus de traduction, les traducteurs des deux versions empruntent de la LS la préposition *Oum*.

Français	Anglais	Arabe
« Mon oncle s'accorde bien avec moi. »(p, 43)	"Our uncle has this in common with me." (p, 32)	"في هذا يتفق معي عمي" (p, 21)
« l'immeuble de maître Bayoumi. » (p, 2)	"A building for Uncle Bayumi the drinks vendor" (p, 3)	"عمارة العم بيومي" (p,2)

Amm est l'équivalent d'oncle paternel. Le terme en arabe ne se limite pas uniquement au frère du père en particulier, mais il s'étend à d'autres personnes hors de la famille. Dans les deux exemples, le traducteur français opte pour l'équivalent, dans un premier temps Vigreux utilise l'équivalent le plus proche « oncle » sans préciser la nature exacte du lien de parenté. Alors que dans le deuxième exemple, il opte intentionnellement pour le terme « maître » qui ne donne pas l'impression aux lecteurs que cette personne est un membre de la famille. Son choix s'inscrit dans un traitement préférentiel en faveur de lecteurs cibles. Hutchins et Kenny utilisent tout simplement l'équivalent dans les deux situations.

Si on parle des personnes ; les célèbres font partie de la culture. Ils sont des modèles pour la jeune génération car ils représentent souvent l'espoir du pays et reflètent les défis dans tous les domaines tel que l'art, la musique ou la politique.

Français	Anglais	Arabe
« Comme dirait Abd el-Wahhab. » (p, 196) Note de bas de page: Mouhammed Abd el-Wahhab Le grand chanteur et compositeur de l'école moderniste.	“I was as famous a singer as Umm Kalthoum in your gray days.”(p, 117)	“كنت في ايامي كام كلثوم في ايامك الكالحة” (p, 84)

Mouhammed Abd el-Wahhab est une personne très célèbre qui a travaillé dans le domaine de la musique ; un chanteur et compositeur en même temps. Le nom Abd el-Wahhab est préservé dans les deux traductions ; française et anglaise. Vigreux, seulement, fournit une note dans laquelle il explique la fonction de cette célébrité.

Français	Anglais	Arabe
«Tewfik Nassim » (p, 46) Note de bas page : premier ministre d'un second ministère de transition après la démission de Sidki, supposé avoir incité le roi à supprimer la constitution.	“Tawfiq Nasim”(p, 34)	“توفيق نسيم” (p, 11)

Mohamed Tawfik Naseem Pasha est une personne célèbre qui a travaillé dans le domaine de la politique. Le nom Tewfik Nassim est préservé dans les deux traductions ; française et anglaise. Vigreux, seulement, fournit une note dans laquelle il explique la fonction de cette célébrité.

3.5 Les résultats:

La culture matérielle, la religion et les noms sont les catégories principales qui reflètent une charge culturelle importante dans Le Jardin du Passé. Après avoir étudié les deux traductions ; française et anglaise, tout en se focalisant sur les culturèmes fournis dans le roman, cette partie sera consacrée à l'explication et l'analyse des résultats. Ces derniers sont

issus de la comparaison des traductions. Chaque partie de ce chapitre sera présentée par une *figure* qui met en lumière les procédures principales mises en œuvre en français et en anglais. Dans ce qui suit, nous présenterons les *figures*.

Les stratégies de la traduction de culture matérielle (nourriture) :

Figure 1 : la traduction en français :

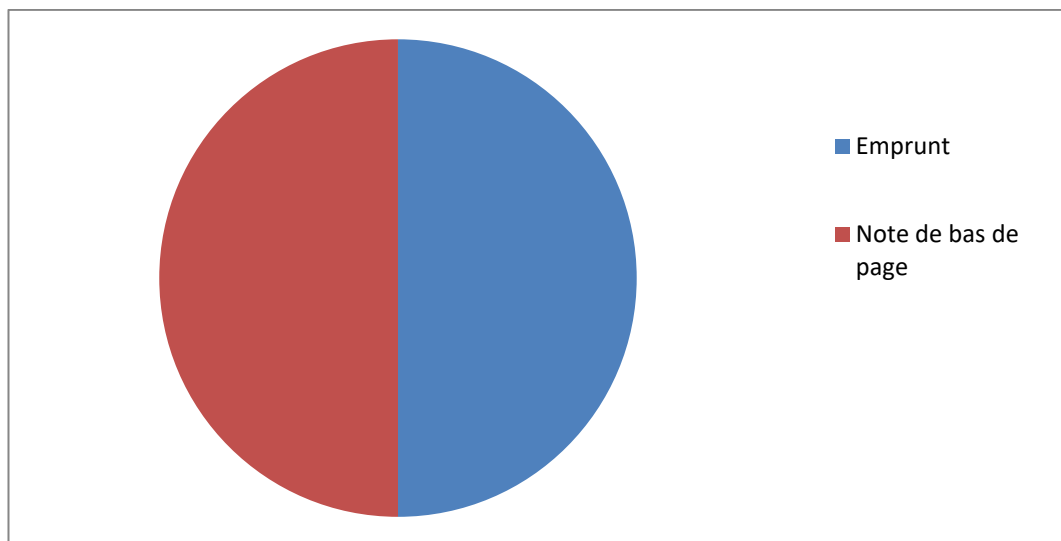
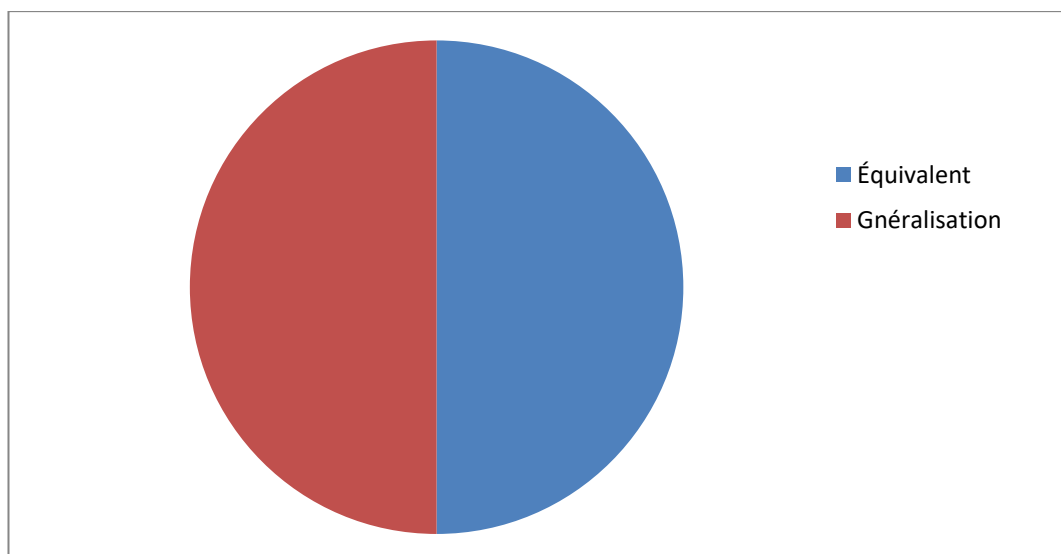


Figure 2 : la traduction en anglais :



En réalité tout au long du roman, Nadjib Mahfoud a uniquement fourni deux noms de plats .Comme le montre la *figure 1*, Vigreux repose principalement sur l'emprunt et les notes de bas de page pour transférer les culturèmes liés à la nourriture. Il a préservé le nom de chaque plat tel qu'il est appelés et prononcé par les Arabes Egyptiens, même si la traduction est possible en français, en guise d'exemple, la traduction littérale du terme *foul* est tout simplement fève. Cela prouve que Vigreux invite les lecteurs à découvrir l'étrangeté du TS par le biais de la technique de la traduction directe. Donc, il n'a pas ôté le culturème de son idée et de sa signification au détriment de l'adaptation aux connaissances du public cible de la nourriture dans ce contexte. L'utilisation de notes de bas de page a fondamentalement contribué à garder la différence linguistique et culturelle du texte source, par conséquent ce procédé s'inscrit dans la stratégie de distanciation. La raison derrière l'emploi de notes de bas de page n'est pas seulement la diminution d'ambiguïté des culturèmes, mais aussi la constitution d'un lien direct qui rapproche le traducteur (Vigreux) de ses lecteurs. D'une autre part, la seconde *figure* met en relief les deux procédés de traduction ; l'équivalent et la généralisation. Le choix de Hutchins et Kenny s'inscrit dans la stratégie de la domestication du TS en familiarisant les culturèmes.

Les stratégies de la traduction de culture matérielle (vêtement) :

Figure 1 : la traduction en français :

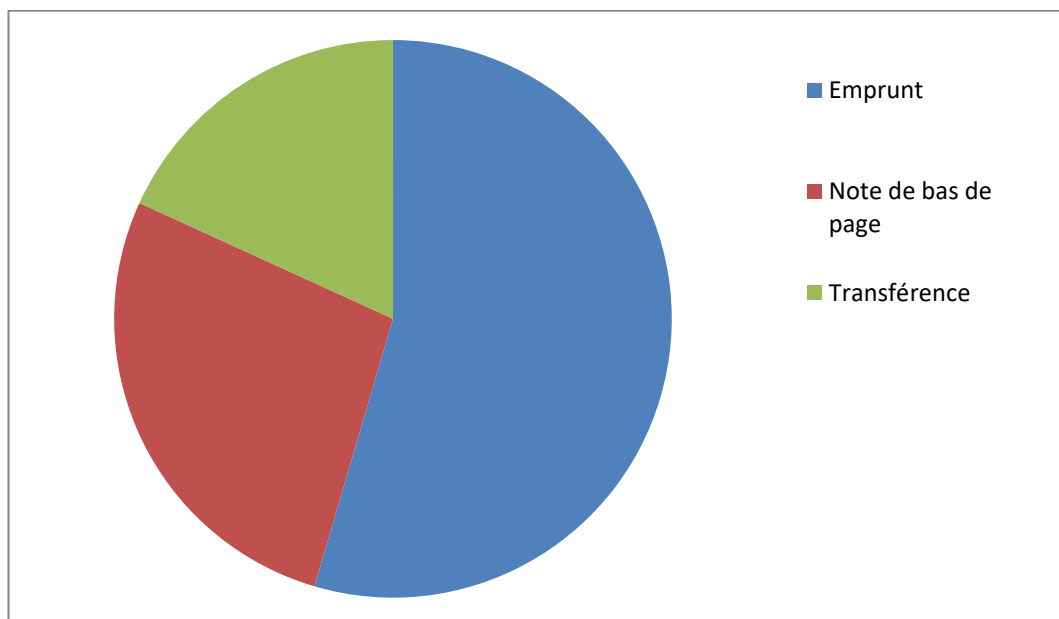
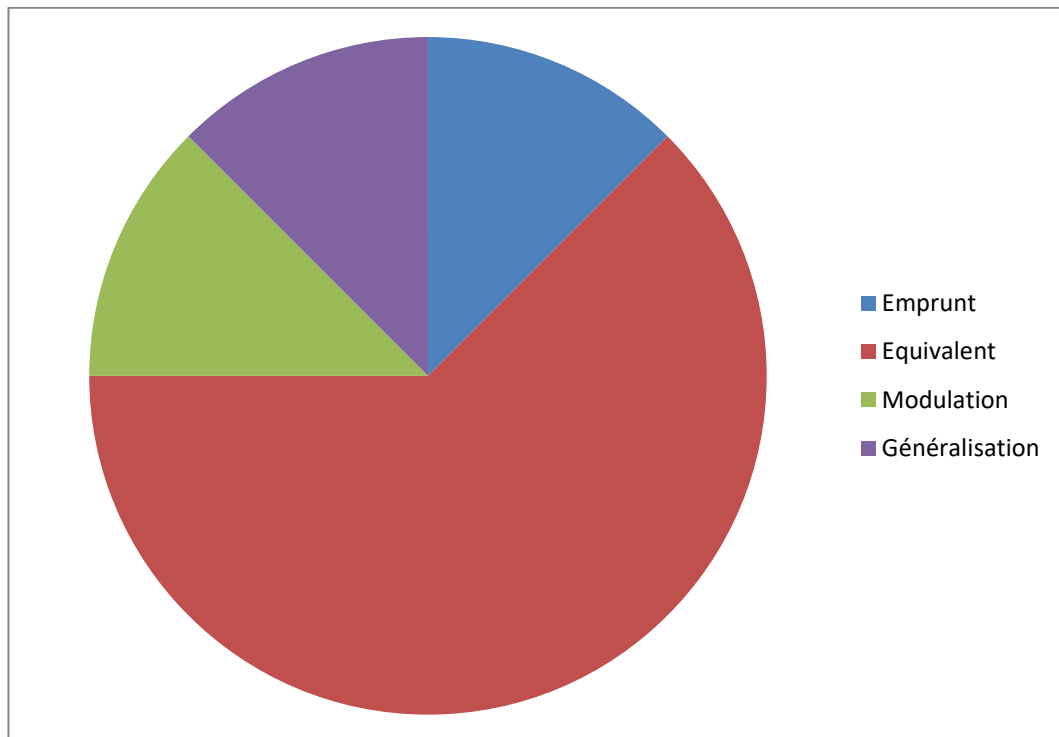


Figure 2 : la traduction en anglais :



La traduction des culturèmes liés au concept d'habillement est reflétée par le biais des figures ci-dessus ; la première figure démontre que Vigreux emploie la transférence (2) et l'emprunt (6). Seulement, trois parmi les culturèmes préservés sont expliqués dans les notes de bas de page. En termes généraux, les noms de certains vêtements ne peuvent pas être rendus dans une autre langue, étant donné qu'ils soient ambigus, ou tout simplement vide de sens. Cependant, Hutchins et Kenny parviennent à employer un ensemble de procédés (emprunt (1), équivalent(5), modulation (1) et généralisation (1)). En réalité, la diversité de techniques de traduction mises en œuvre dans le TC s'inscrit dans une stratégie fonctionnelle, comme elle ajoute une certaine vivacité et fluidité au TC. Certes, au premier regard, le TC écrit en anglais ne semble pas être une traduction, mais plutôt un texte original. Sans doute, la traduction d'Al-Sukkariya en anglais et en français révèlent que les techniques de traductions employées s'inscrivent dans des stratégies différentes ; tandis que Vigreux accentue la particularité culturelle du roman par le biais de préserver les différences linguistiques et culturelles, Hutchins et Kenny assouplissent les termes qui peuvent sembler bizarres, mal assortis et qui ne sont pas en harmonie avec le reste du texte le but de créer un texte facile à lire.

Les stratégies de la traduction de culture matérielle (lieux) :

Figure 1 : la traduction en français

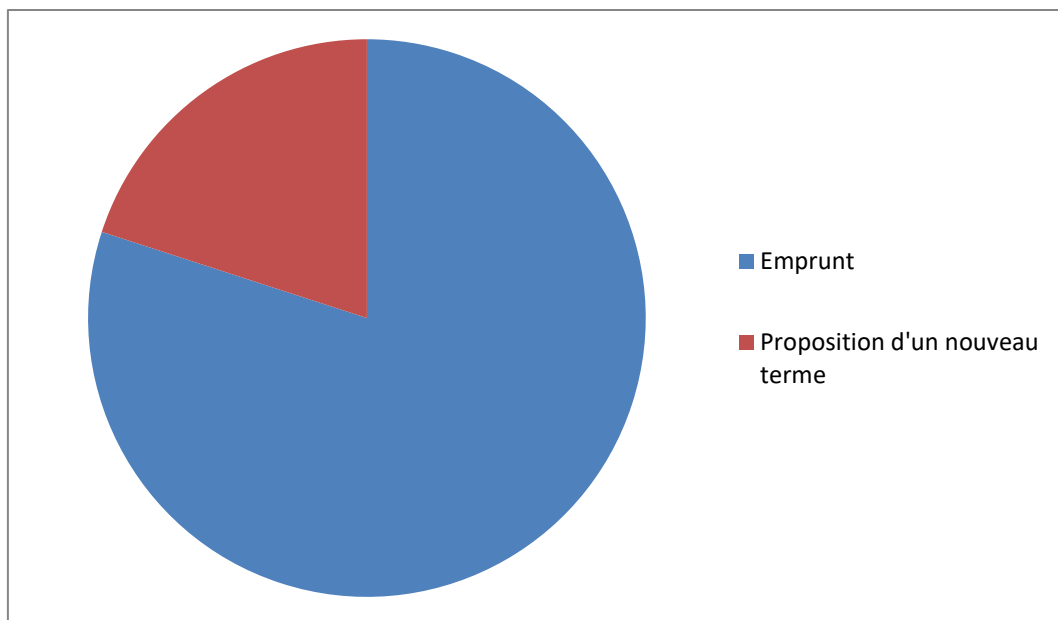
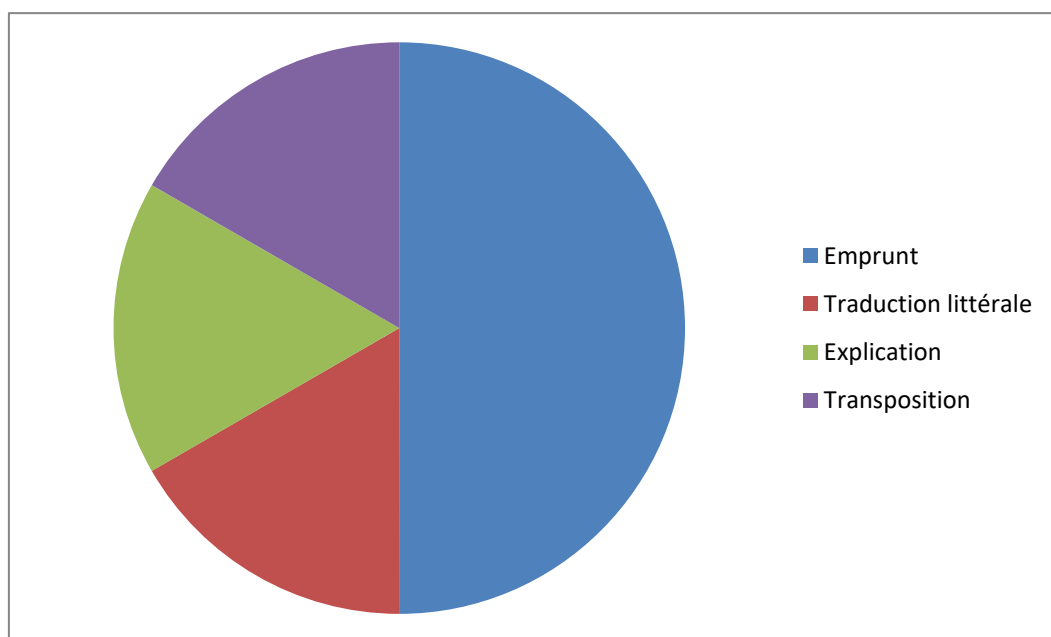


Figure 1 : la traduction en français



En effet, le roman de Nadjib Mahfoud est rempli des noms de lieux. Comme le montre la figure 1, Vigreux repose principalement sur l'emprunt pour transférer les culturèmes liés aux noms de lieux. Il a préservé le nom de chaque lieu tel qu'il est appelé et prononcé par les Arabes Egyptiens. Cependant, il a opté pour la proposition d'un nouveau terme pour formuler le titre. La raison derrière son choix est purement commerciale. D'une autre part, la seconde figure met en relief les procédés de traduction utilisés par les traducteurs anglais. Ces derniers reposent principalement sur l'emprunt car les noms des lieux sont généralement intraduisibles. Cependant dans d'autres cas, ils mettent en œuvre d'autres techniques ; la traduction littérale, l'explication et la transposition. En réalité, le choix de Hutchins et Kenny essaye d'assouplir au maximum le TC afin de réaliser un texte plus facile à lire et à comprendre.

Les stratégies de traduction d'expressions religieuses :

Figure 1 : la traduction en français

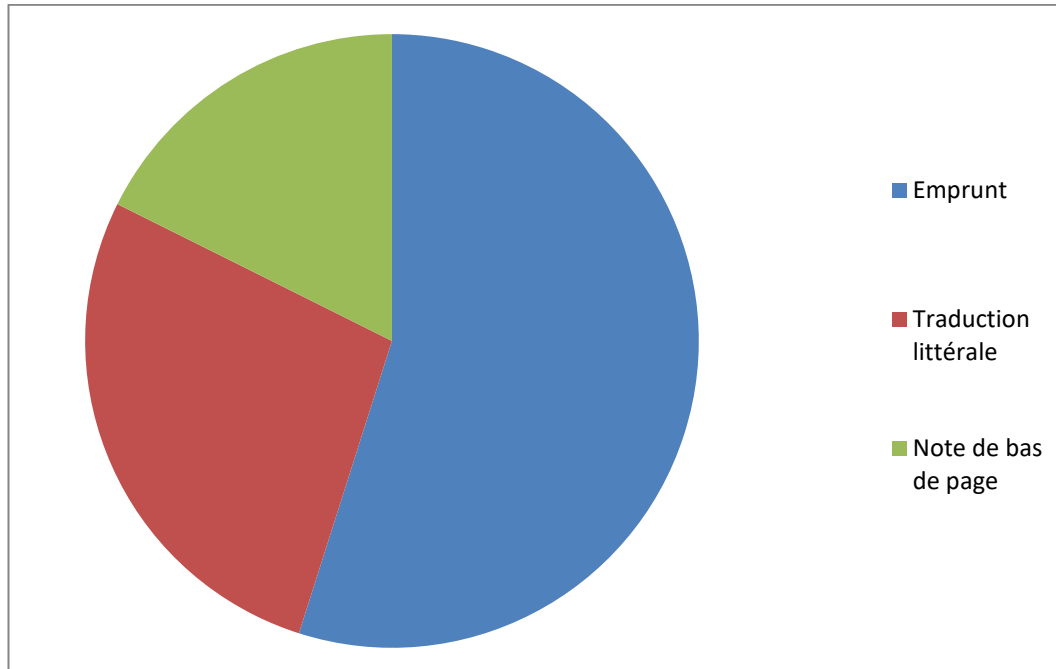
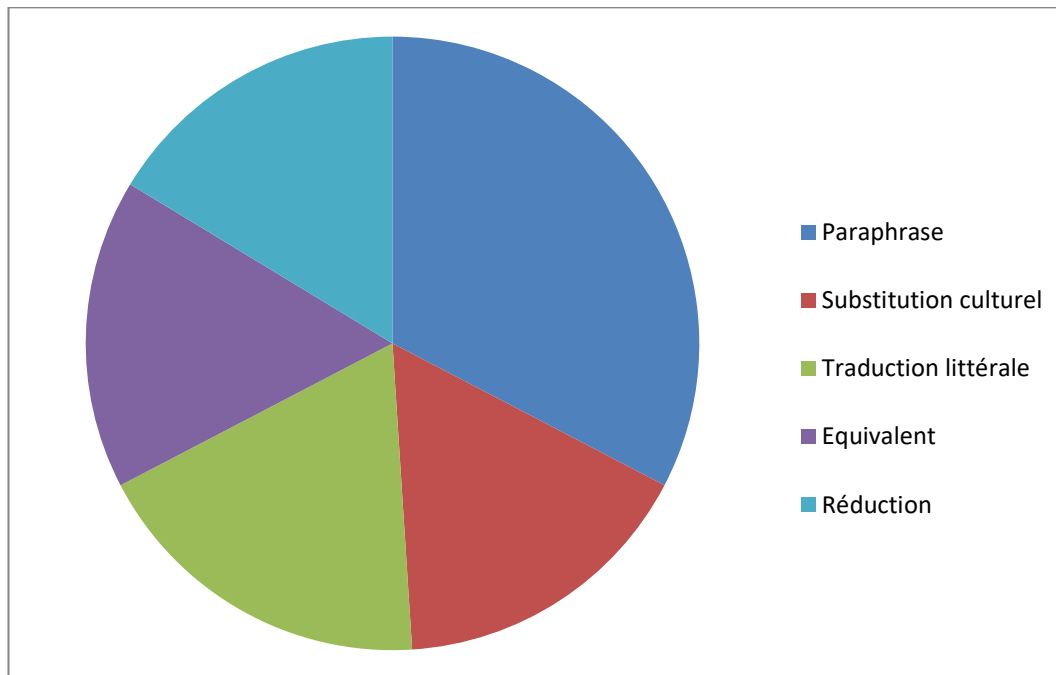


Figure 2 : la traduction en anglais :



Dans le but de traduire les culturèmes qui tournent autour de la religion, Vigreux utilise uniquement l'emprunt (4), la traduction littérale (2) et la note de bas de page (3). Hutchins et Kenny utilisent une variété de procédés qui peuvent être direct ou oblique : l'emprunt (1), la traduction littérale (3), la réduction (2), la substitution culturelle (1) et la paraphrase (2). Bien que ne font recours au procédé de rétention, dans la traduction anglaise, que rarement, elle est employée dans quelque occasion dans le roman. La particularité de la religion réside dans le fait qu'il peut facilement être mal interprété. L'arabe est une langue, très riche en vocabulaire, dans laquelle le mot peut fréquemment avoir plusieurs significations (Homonyme). Par ailleurs, les traducteurs ne peuvent pas présenter toute sorte d'interprétation possible, si non la traduction sera, pour Derrida, une mission impossible. Dans cette situation, il y a deux options envisageables : soit la préservation d'expression religieuse, soit la translittération. L'emprunt est certainement la technique de traduction la plus facile et la plus rapide qui assure la fidélité au TS. Dans sa traduction, Vigreux fait principalement recours à l'emprunt à chaque fois il rencontre un culturème lié à l'aspect religieux et aux notes de bas de page afin de clarifier la signification de certains culturèmes. Cela aide les lecteurs du TC à saisir autant d'informations que possible à propos de de l'Islam en particulier, et la culture arabe en générale.

Les stratégies de traduction des termes d'adresse :

Figure 1 : la traduction en français :

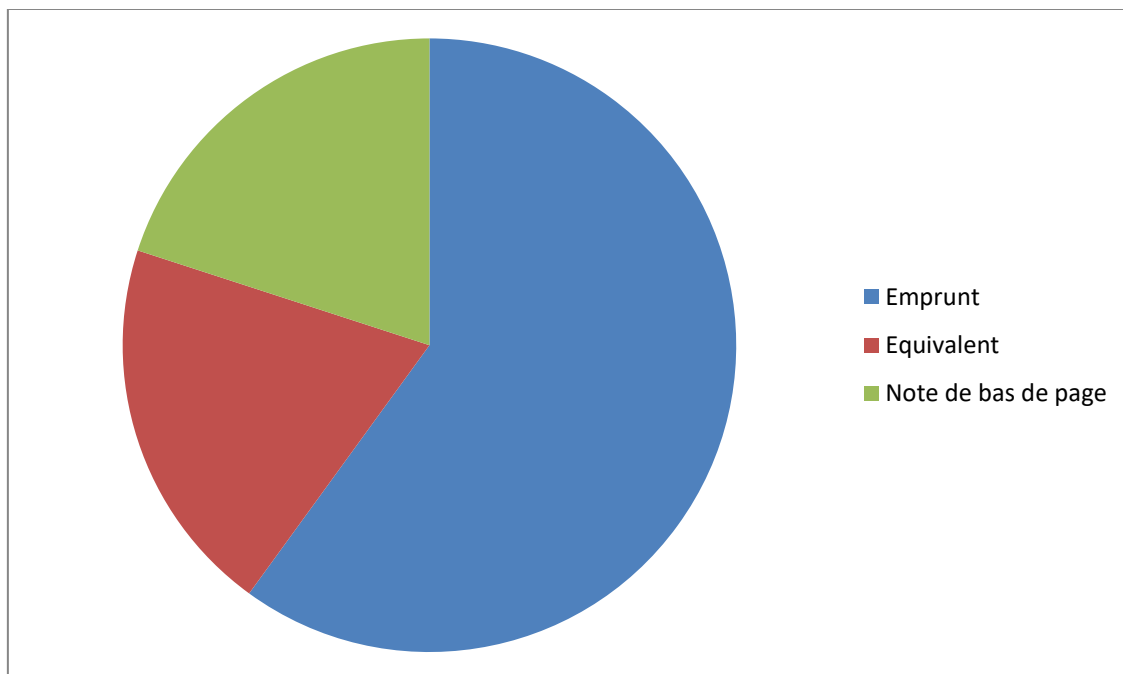
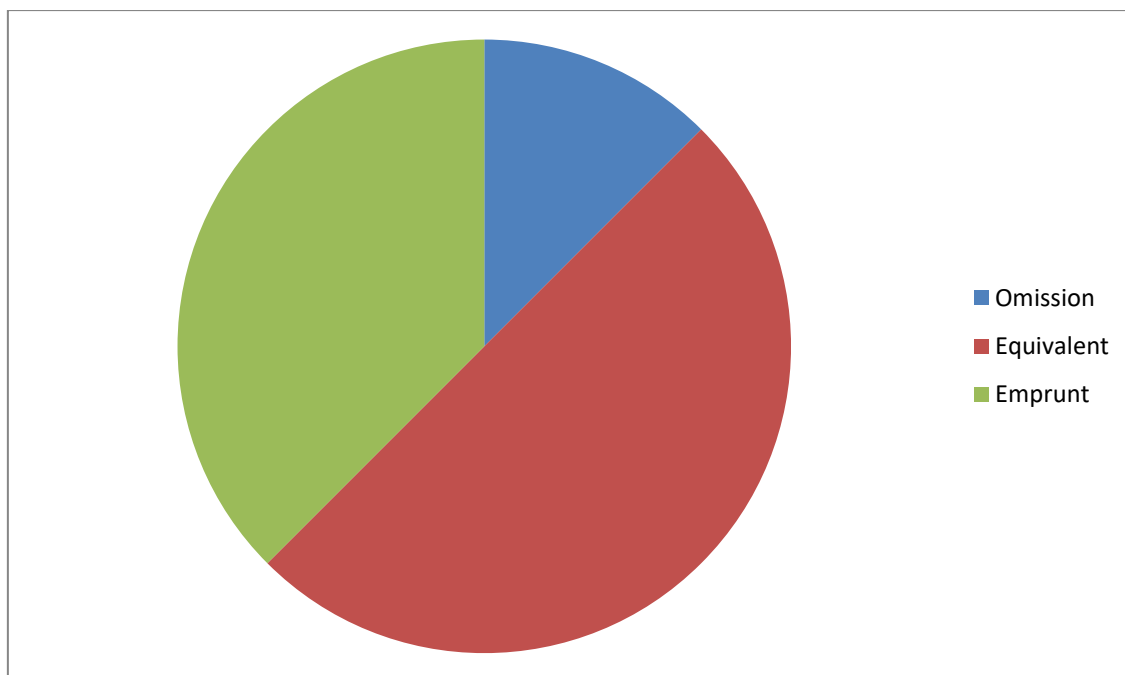


Figure2 : la traduction en anglais :



Tandis que les termes d'adresse et les noms propres sont traduits en français par le biais de l'emprunt (5), la l'équivalent (3), les notes du traducteur (2), le texte anglais repose sur les techniques suivantes : l'omission (1), l'équivalent (4), l'emprunt (3). Pour résumer, chaque traducteur mit en œuvre les procédés adéquats, selon lui, qui conviennent mieux avec son style d'écriture.

Le procédé le plus utilisé dans la traduction française et anglaise est l'emprunt. Ce dernier constitue une technique de traduction efficace et utile dans nombreuses situations. La majorité de culturemes empruntés sont intraduisible, dès lors les traducteurs se retrouvent tiraillés entre deux possibilités : emprunter le mot afin d'éviter la traduction ou le remplacer par un terme, apparemment, différent avec un sens proche. Dans les deux versions, les termes d'adresse et les noms propres de la LS sont généralement préservés. Les traducteurs anglais en particulier optent pour la préservation des noms propres lorsque la tâche de traduire devient impossible.

Conclusion :

Généralement, les deux traductions ; française et anglaise, se distinguent nettement. Dans un premier temps, la position du traducteur diffère grandement dans les deux versions. Selon le point de vue de Venuti, Vigreux est plus visible dans sa traduction par rapport Hutchins et Kenny. Le concept de la visibilité a souvent été utilisé afin de critiquer les traducteurs. Toutes fois, Vigreux parvient à attirer l'attention de son public sur sa traduction à travers la rétention des culturemes qui brillent dans la LS. Cette idée est mise en évidence à travers l'emploi perpétuel des procédés de traduction directe. Bien plus, la visibilité de Vigreux est soulignée par l'emploi des notes illustratives qui s'adressent directement aux lecteurs cibles. Donc, la voix du traducteur est présente dans le TC, ainsi il manipule la langue traduite à sa façon. D'une autre part, Hutchins et Kenny sont invisible dans leur texte qui semble tout à fait naturel. Généralement, ils proposent une expérience de lecture facile du TC. Dans l'ensemble, les lecteurs d'arrivée lisent aisément le TC en anglais bien plus, ils ne reçoivent pas l'impression que la version fournie est une traduction, mais plutôt un texte original écrit en anglais et qui traite des soucis d'une famille égyptienne. Pour certains, la traduction est jugée d'être bonne une fois le lecteur cible n'arrive pas à s'en rendre compte qu'il est une traduction ; ceci est la finalité optimale recherchée par tous les théories de traduction orientées vers le TC. Etre visible ou invisible est le choix du traducteur. Au cours du processus de traduction, il y a une tendance à rendre les culturemes aussi familier que

possible à travers l'emploi des techniques de traduction qui sont très obliques , chaque fois que possible. Parfois, les termes qui résistent à la traduction réussissent à survivre. Par conséquent, ils perturbent la fluidité du TC en pointant du doigt une autre culture. Tant que la notion de fidélité est concernée, le texte de Vigreux reflète une compréhension profonde de la langue arabe, ainsi une très haute considération à la culture. Dès lors, il est fidèle au TS par rapport à la traduction anglaise. Dans le cas d'intraduisibilité, Hutchins et Kenny cherchent d'abord un équivalent. Lorsque toutes les techniques échouent à transférer correctement le culturème, ils optent soit pour l'emprunt ou l'omission (si le sens reste le même). Dès lors, les traducteurs Anglais sont moins fidèles.

Conclusion

Le roman arabe est un trésor de culture qui ouvre une fenêtre vers un monde particulier unique et exceptionnel. Al-Sukkariya, le chef-d'œuvre de Nadjib Mahfoud, a connu la mondialisation une fois il est traduit vers d'autres langues. La traduction repose sur le choix effectué par le traducteur en ce qui concerne le procédé à utiliser, cette pratique joue un rôle important afin de déterminer le degré de visibilité de chaque traducteur.

Le premier chapitre met l'accent sur la notion de culture qui est étudié sous divers angles, particulièrement l'anthropologie et la sociologie. Ainsi, nous nous sommes focalisés sur Le lien indivisible entre culture et traduction ainsi que son rôle qui participe à la création de versions diversifiées. Depuis le tournant culturel, la langue n'est plus étudiée isolément de la culture ; effectivement la langue donne une forme à la réalité culturelle. Le premier chapitre souligne le fait que certains termes ne peuvent pas être traduits. En fait, le problème d'intraduisibilité culturelle est discuté par une poussière de théoriciens.

Le deuxième chapitre entame un ensemble de théories portant sur la traduction. En réalité, une grande importance est associée à l'étranger et la façon par laquelle il est traité. Nous avons constaté que certains penseurs affirmaient la nécessité de respecter le texte disposé par l'autre ; beaucoup plus qu'une simple assimilation. Les autres, par contre, privilégient l'équivalent sur le destinataire au mépris de la fidélité au texte original. Enfin, nous avons navigué dans les différentes stratégies mises en œuvre dans le processus du transfert d'un culturème.

Le troisième chapitre de cette étude analyse les données recueillies à travers la vérification du transfert des culturèmes dans la version française et anglaise du roman. De nombreux exemples comportant des culturèmes sont fournis, et suivis par l'étude des techniques et des stratégies mises en œuvre par les traducteurs. Les résultats montrent que Philippe Vigreux s'appuie par excellence sur les procédés de la traduction directe c'est-à-dire l'emprunt et la traduction littérale qui lui permet de souligner l'étrangeté du TC et de reproduire largement le style de Nadjib Mahfoud. Il a représenté la société cairote incarnée par l'auteur original à travers la rétention de noms de rues, de plats et de vêtements, ainsi qu'il a préservé de nombreuses expressions religieuses qui servent à augmenter l'effet visuel et auditif chez le lecteur cible. La traduction anglaise utilise de nombreux procédés, qui sont généralement obliques, afin de familiariser le texte pour les lecteurs cibles. Le style de Nadjib Mahfoud se singularise par l'utilisation de phrases brèves est déformé par l'adoption des équivalents qui décrivent généralement les culturèmes intraduisibles.

À la lumière de ce qui précède, on peut dire que l'analyse des données démontre des différences remarquables entre les deux versions de traduction. Philippe Vigreux, le traducteur Français, a fait clairement son choix pour adopter la distanciation du TS. Ce processus repose par excellence sur la préservation des culturèmes originaux, spéciaux et bizarres qui distinguent le monde arabe ; plus précisément l'Égypte. On peut dire, donc, que le traducteur Français est visible. Hutchins et Kenny, d'une autre part, ont opté pour la stratégie de naturalisation qui a rendu leur traduction fluide et intelligible pour les lecteurs anglophones. Dès lors, les traducteurs Anglais sont invisibles. Parlant de la notion de fidélité,

c'est clair que la version française est plus fidèle au texte originale par rapport à la version anglaise.

Ce travail se limite uniquement à Al-Sukkariya. En réalité, ce roman est très riche en culturèmes dont l'auteur s'inspire de sa culture égyptienne. La dissimulation de la culture de l'autre lors de la transformation du texte en un roman américain peut constituer une matière de réflexion pour des futures recherches.

Bibliographie

- Albir, H. (2001). Traducción y traductología, Introducción a la Traductología. Madrid: Cátedra.
- Affergan, F. (1992). Exotisme et altérité : essais sur les fondements d'une critique de l'anthropologie. Paris: Presse universitaire de France.
- Alhaj, A. (2015). The Ambit of English/Arabic translation: A practical and theoretical guide for English/Arabic translators. Allemagne: Anchor academic publishing.
- Alvarez, G. (1986). Culturel et interculturel dans l'enseignement des langues secondes, in didactique en questions. Collection pratiques langagières, 78-85.
- Anthropologie. (1967). Tome 1: Culture et personnalité. Traduction française. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Baker, M. (1998) .Routledge encyclopedia of translation studies. London: Routledge.
- Bandia, P. (2001). Le concept bermanien de l'« Étranger » dans le prisme de la traduction postcoloniale. TTR, 14(2), 123–139. <https://doi.org/10.7202/000572ar>
- Banipal.co.uk. (2018). Banipal (UK) Magazine of Modern Arab Literature - Contributors - William Maynard Hutchins. [on line] Available at: <http://www.banipal.co.uk/contributors/516/william-maynard-hutchins/> [verifié le 20
 - April. 2020].
- Basil, H., & Munday, J. (2004). Translation: an advanced resource book. London: Routledge.
- Bassnett, S., & Lefevere, A. (1990). Translation history and culture. London : Cassell Publisher.
- Baudot, P.-Y., & Revillard, (2015). L'état des droits. Politique des droits et pratiques des institutions, paris, presses de sciences po, coll. « Académique », 2015, 256 p. Politix, n° 122(2), 238. <https://doi.org/10.3917/pox.122.0238>
- Bénétou, P. (1975). Histoire de Mots: Culture et Civilisation. Paris : Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.
- Bensimon, P ., & Coupier , D (dir.). (1998) .Palimpsestes, n 11. Traduire la culture (presse de la Sorbonne nouvelle éd.). Sorbonne PSN.
- Berman, A. (1995) .Pour une critique des traductions. John Donne. Paris : Galli mard.
- Blanchet .P. (2000), Linguistique de terrain, méthode et théorie (une approche ethno sociolinguistique). Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Brisset, A. (1988). Le public et son traducteur : Profil idéologique de la traduction théâtrale au Québec. TTR : traduction, terminologie, rédaction, 1(2), 11–18. <https://doi.org/10.7202/037013ar>

- Busson, A., & Evrard, Y. (1987) .Portraits économiques de la culture. La documentation française.
- Byram , M. (1992). Culture et éducation en langues étrangères. Paris: Éditions Didier.
- Catford, J.C. (1965) .A linguistic theory of translation. London : Oxford University Press.
- Cazeilles, Olivier Demissy. (2004). Problems of translating modern scottish literature into french, with special reference to « the crow road » by iain banks. Faculty of Arts and Humanities legacy departments. <http://hdl.handle.net/1893/21839>
- Cherifi, N. (2009). L'écart culturel dans les dictionnaires bilingues: dictionnaires français-arabe, arabe-français. Éla. Études de linguistique appliquée, 154, 237-248. <https://doi.org/10.3917/ela.154.0237>
- Cuche, D. (2004). La notion de culture dans les sciences sociales (3^{ème} éd). Paris: La découverte.
- David, C. (1994). The Cultural Turn: Scene-Setting Essays on Contemporary Cultural History (1^{ère} éd). London : Routledge
- Demorgon, J. (2004). Complexité des cultures et de l'interculturel : Contre les pensées uniques (3^{ème} édition). Paris : Anthropos.
- Dollot, L. (2001). Culture individuelle et culture de masse (que sais -je ?) (5^{ème} éd). Presse Universitaire de France.
- Dumazedier , J (1962) .Vers une civilisation du loisir ? Paris : MkF Editions
- Dumont, L. (2017, 21 mars). L'individu et les cultures. PersÃ©e. https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1986_num_43_1_1644.
- Fernandez, D. (2004). Dictionnaire amoureux de la Russie. Paris : Plon.
- Francoeur, L., & Francoeur, M. (2017). Glossaire des principaux termes usuels en sémiotique du théâtre.
- Galisson, R. (1991). De la langue à la culture par les mots. Paris: CLE International.
- Gentzler , E. (1993). Contemporary translation theories. London: Routledge.
- Gideon, T. (1995). Descriptive translation studies and beyond. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.
- Gilles Ferréol (2021) .Dictionnaire de sociologie (3^{ème} éd).Paris : Armand Colin
- Godard, B. (2001). L'Éthique du traduire : Antoine Berman et le « virage éthique » en traduction. TTR, 14(2), 49–82. <https://doi.org/10.7202/000569ar>
- Graedler, A. L. (2000). Cultural shock. Consulté le 8 avril 2022, à l'adresse <http://www.hf.uio.no/iba/nettkurs/translation/grammar/top7culture.html>

- Guidère, M. (2010). Introduction à la traductologie : Penser la Traduction : hier, aujourd'hui demain .Bruxelles : De Boeck
- Guy, R. (1992). Chapitre IV : L'action sociale. Dans introduction à la sociologie générale (3e éd., p. 101-127). Montréal: Éditions Hurtubise HMH ltée.
- _____ (1992). La notion de culture .Extraits du chapitre IV: «Culture, civilisation et idéologie», de Guy Rocher, Introduction à la sociologie générale. Première partie: l'action social, chapitre IV,pp. 101-127. Montréal: Éditions Hurtubise HMH ltée, 1992, troisième édition.
- Hall , T. E.(1979) . Au-delà de la Culture. Paris : Seuil.
- Hannu ,K ., Marja, J ., Belikova A ., Frank & Timme.(2012). Domestication and foreignization in translation. Allemagne: Studies Berlin
- Hedges, I. (1980, 2 février). Translation and creative process. Pacific Quarterly Moana, 12
- Hervey, S.,Loughridge, M & Higgins, I.(2006). Thinking german translation. A course in translation method: german to english. London–New York: Routledge,
- Hewson , L & Martin , J .(1991). Redefining translation: The variational approach.London: Routledge,
- Ibn Mandhûr,M. (1993). Lisân al-Arab volume 12.
- Jahoda, G. (1992). Crossroads between culture and mind. New York: Harvester/Wheatsheaf.
- Jacques, Derrida. 1981. Positions. Trans. Alan Bass. Chicago : University of Chicago Press.
- Jakobson, R., 1963, Essais de linguistique générale. Paris : Minuit.
- Kardiner ,A, Linton, R, & Lefort ,C. (1969). L'individu dans sa société : essai d'anthropologie psychanalytique. Gallimard.
- Kerr, G. J. (2011). Dynamic equivalence and its daughters : Placing bible translation theories in their historical context. Journal of Translation, 7(1), 1-19. <https://doi.org/10.54395/jot-8trtm>
- Klapproth, D. M. (2004). Narrative as social practice. Anglo-Western and Australian Aboriginal oral traditions. Berlin and New York: Mouton de Gruyter.
- Ladmiral, J-R & E-M Llipiansk. (1989). La communication interculturelle. Paris : Armand Colin,
- Ladmiral, J-R. (1979). Traduire: théorèmes pour la traduction, Paris : Payot.

- _____ J-R. (1998) .Théorie de la traduction : la Question du Littéralisme, transversalités. Revue de l'institut catholique de Paris(65), 137-157.
- Landers, C. (2001). Literary translation: a practical guide. Clevedon: Multilingual Matters.
- Lane-Mercier, G. (2001). Entre l'étranger et le propre : le travail sur la lettre et le problème du lecteur. TTR, 14(2), 83–95. <https://doi.org/10.7202/000570ar>
- Laplatine, (1973). L'ethnopsychiatrie. Paris : Editions universitaires.
- Larose, R. (1989). Théories contemporaines de la traduction. Québec : Presses de l'université du Québec.
- Larousse. (2017). Dictionnaire Larousse (Éd. anniversaire bicentenaire Pierre Larousse). Paris : Larousse.
- Laroussi, F., & Albalawi, I. (2010). La traduction de l'arabe et vers l'arabe, à l'heure de la mondialisation. Hermès, n° 56(1), 137. <https://doi.org/10.4267/2042/38136>
- Lévi-Strauss, C. (1950). Introduction à Marcel Mauss. Sociologie et anthropologie. Paris : PUF.n
- Lubecka, A. (1993). Forms of address in english, french and polish: a sociolinguistic approach. Krakow: Uniwersytet Jagiellonski.
- Lungu-Badea, G. (2012). Traduire les « Effets d'évocation » des culturèmes : Une aporie ? In : Des mots aux actes 3. « Jean-René Iadmiral : Une œuvre en mouvement ». pp. 289–308. Academia. Consulté le 5 mars 2022, à l'adresse https://www.academia.edu/2174319/Traduire_les_effets_d_%C3%A9vocation_des_cultur%C3%A8mes_une_aporie_In_Des_mots_aux_actes_3_Jean_Ren%C3%A9_Iadmiral_Une_%C5%93uvre_en_mouvement_pp_289_308
- Martine, A-P., & Porcher, L(1996). Éducation et communication interculturelle. Paris : PUF.
- Mahfouz, N. (1991). LE JARDIN DU PASSE (Vigreux, P Trad., REPRINT éd.). J.C. LATTES.
- -----, N. (2011). Sugar Street. PASSE (Hutchins, W., Kenny. Trad). Van Haren Publishing.
- Milena, S (1995). La traduction, confrontation de deux expériences cognitives.In Intellectica.
- Meschonnic, H. (1973) .Poétique de la traduction, pour la poétique II. Paris : Gallimard.
- Moles, A. (1967). Socio dynamique de la culture. New York: Routledge.

- Molina, L., & Hurtado Albir, A. (2002). Translation techniques revisited : a dynamic and functionalist approach. *Meta*, 47(4), 498-512. <https://doi.org/10.7202/008033ar>
- Monteil, V-M. (1974) .Clefs pour la pensée arabe. Allemagne : Seghers.
- Morin, E. (1995). CULTURE - Culture de masse. Encyclopædia Universalis. Consulté le 5 janvier 2022, à l'adresse <https://www.universalis.fr/encyclopedie/culture-culture-de-masse/>
- Mounin , G. (1963). Les problèmes théoriques de la traduction, Paris : Gallimard.
- Munday, J. (Ed.) (2009). The Routledge companion to translation studies. London & New York: Routledge.
- Newmark, P. (1988). A textbook of translation. London & New York: Prentice Hall International (UK) Ltd.
- Nida, E. (1945). Linguistics and ethnology in translation-problems, *WORD*, 1:2, 194-208, DOI: 10.1080/00437956.1945.11659254
- _____ (1964). Toward a science of translating .Leiden: Brill
- _____ (1967). Comment traduire la bible, (traduit par J.C.Margot). Londres: Alliance Biblique Universelle.
- Nida, E. Taber, C. (1969). The theory and practice of translation. Leiden : United Bible Society, E.J. Brill.
- Oksaar, E. (1988). Kulturemtheorie. Ein Beitrag zur Sprachverwendungsforschung. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht.
- Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO). (1982).Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles. Conférence mondiale sur les politiques culturelles de Mexico City, du 26 juillet au 6 août 1982. Récupéré à http://portal.unesco.org/culture/fr/files/12762/11295422481mexico_fr.pdf/mexico_fr.pdf
- Pedersen, J. (2005) .How is culture rendered in subtitles . Challenges of Multidimensional Translation: Conference Proceedings.
- Peeters, J. (1999) : La médiation de l'étranger. Une sociologie de la traduction. Arras : Artois Presses Université.
- Piriou, J-P. (2003). Lexique de sciences économiques et sociales (6ème éd.). Paris : Éditions.
- Porcher,L (2004). L'enseignement des langues étrangères. Paris : Hachette.
- Porcher,L. 1996 . Quelques états de la culture. Le français dans le monde .Recherches et Applications, n° spécial.

- Pufendorf, S. (1732). *Le droit de la nature et des gens* (traduit par Jean Barbeyrac). Caen.
- Pym, A. (1997). *Pour une éthique du traducteur*. Arras : Artois Presses Université.
- _____ (2000). *Negotiating the frontier: translators and intercultural history*. Manchester:
- Robert, L. (1993). Annie Brisset, *Sociocritique de la traduction. Théâtre et altérité au Québec (1968-1988)*. *Études littéraires*, 25(3), 147–152. <https://doi.org/10.7202/501022ar> Rudy. Cambridge, MA; London: The Belknap Press Harvard University Press.
- Sanders, J. (2006). *Adaptation and appropriation*. London: Routledge
- Sapir, E. (1968), *Linguistique* (traduit par Jean-Elie Boltanski et Nicole Soulé-Susbielle). Paris : Minuit
- _____ (1967). *Anthropologie : tome 1, culture et personnalité* (traduit par Baudelot, C et Clinquart, P). Paris : Éditions de Minuit.
- Schleiermacher, F. E. (1984). *Des différentes méthodes du traduire* (traduit par Antoine Berman). Paris : Seuil
- Simon, S. (1987). *Délivrer la bible : la théorie d'Eugène Nida*. *Meta*, 32(4), 429–437. <https://doi.org/10.7202/004151ar>
- Steiner, G. (1975). *After Babel. Aspects of language and translation*. London, New York: Oxford University Press.
- Stépanov, S. (1965). *Structure de la langue française*. Moscou : Prosvétchéniyé.

- Sydney, A. H. (2005). *Oxford Advanced Learner's Dictionary*. Oxford: Oxford University Press.
- Taylor, E. B. (1873). *La Civilisation primitive* (2ème éd) (traduit de par Pauline Burnett). Ancienne Librairie Schleicher, Alfred Costes.
- Tymoczko, M. (2000). *Translation in a postcolonial context. Early Irish literature in English translation*. Manchester, St. Jerome publishing, 1999. *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 13(2), 255. <https://doi.org/10.7202/037421ar>
- Venuti, L. (1995). *The translator's invisibility. A history of translation*. London, New York: Routledge.
- Vermeer, H., & Witte, H. (1990). *Heidrun. « Exkurs 3: Kultureme »*. Text context. Beiheft 3, *Mögen Sie Zistrosen*. Heidelberg : Julius Groos, 135-145.

- Vinay, J-P., & Darbelnet, J. (1958). *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris: Didier.
- Vinay, J-P., & Darbelnet, J. (1995). *Comparative Stylistics of French and English*. Philadelphia: J. Benjamins.
- Wolfram, W. 1982. *The Science of translation: problems and methods*. Michigan: Narr
- Wright , S.(2000). *French: an Accommodating Language?* Clevedon: Multilingual Matters, p,
- Yaguello, M (2015). *Catalogue des idées reçues sur la langue*. Editions points.

▪ **Livre en arabe :**

- نجيب محفوظ، السكرية، مؤسسة هنداوي، 1958.